

F

L'étymologie des mots commençant par *f* est obscure par le fait que lat. *f* admet des origines multiples, à savoir, pour n'envisager que des exemples sûrs :

bh : *ferō*.
dh : v. *fecundus*.
g^{wh} : v. *formus*.
ghw : v. *ferus*.
dhw : v. *forēs*.
s dans *sr* : *frigus*.
m par dissimilation : v. *formica*, et peut-être dans **mr* : v. *fremō* (et cf. *hibernus*) ; **ml* : v. *flaccus*.
gh devant *u* : v. *fundō*.
Un phonème d'une langue inconnue dans des mots d'emprunt : v. *ficus*.

En revanche, *f* ne représente *φ* dans aucun emprunt ancien au grec ; *fūr* ne peut sortir du gr. *φῶρ* que par un intermédiaire, peut-être étrusque ; mais v. *persōna*.

Dans ces conditions, les rapprochements ne peuvent passer pour établis que là où les éléments communs autres que l'initiale sont nets. L'initiale n'enseigne presque rien.

faba, -*ae* (doublet dialectal falisque *haba*) f. : fève. Ancien, usuel. Panroman ; M. L. 3117. Emprunté par le gr. : *φάβα*, et l'irl. *seib* ; passé en basque *baba* et en berbère *bau*.

Dérivés : *fabātus* (-*a puls*, F. 344, 10 ; *Fabātus* sert aussi de cognōmen) ; *fabārius* (*fabāriae Kalendae*, cf. Macr., Sat. 1, 2) ; *fabālia* et *fabālia*, -ium n. pl. : tiges de fèves ; *fabāceus* (-*cius*), M. L. 3118, et *fabācia* f. : purée de fèves (cf. *foecācia* « fouace ») ; *fabāginus* (Caton), cf. *oleāginus* ; *fabātārium* n. (tardif) : pot à fèves. Peut-être faut-il y rattacher le gentile *Fabius* (Plin. 18, 10) et *Fabūcius*, -*bācius*, -*bidius*. Dérivés en -*ulus* : *fabulus*, -i « fève » et « peau de la fève » ; *fabūlis* = *fabālis*, M. L. 3126 ; *fabulōnia*, -*ae* = *δοσολῶμος*. Cf. aussi *fabiolum* = *κερατῖς*, Diosc. 4, 65 W ; *fabiola* (bas latin) ; **exfabicāre* « écosser, vaner », M. L. 3006 ; v. aussi B. W. sous *flageolet*. La fève semble avoir joué un grand rôle dans l'alimentation des Romains, comme on le voit par les *fabāriae Kalendae*, calendes de juin, ainsi nommées parce qu'on y offrait aux dieux les premières fèves, et par le rôle de la fève dans les proverbes comme dans les rites et les superstitions populaires.

Cf. v. pruss. *babo* (fém.) et sl. *bobū* (s. *bob*, **boba* ; r. *bob*, *bōba* ; etc.) masc. ; même sens ; on est tenté de poser un original **bhabo*- féminin, terme de la langue populaire à vocalisme *a* et *b* intérieur (on ne peut admettre *bh* intérieur : le traitement de *barba* y contredit). Le rapport avec v. isl. *baun*, v. h. a. *bōna*, etc., qui désigne la même plante, n'est pas clair ; le *b* intérieur, peu courant en indo-européen, ne se retrouve pas dans ce mot germanique. Mot de la langue de civilisation du

nord-ouest de l'Europe, comme *sz* = « semer » (v. *serō*).

faber, -*brī* m. (gén. pl. *fabrum*) : 1° ouvrier qui travaille les corps durs (métaux, pierre, bois, ivoire, etc.) façonner. Le sens est généralement précisé par une épithète : *f. aerārius*, *ferrārius*, *ignārius*, etc., ou simplement par le contexte : Plt., Cap. 1027, *eamus intro accessatur faber, ut istas compedis tibi adimam*. Dérivé rare. Pour les Latins, en effet, l'adjectif dérive de *faciō*, cf. Don., Eu. 427, *factus est qui facit uerbis quod uult* ; et la figure étymologique de Plt., As. 350, *extemplo facio me factum et magnificum uirum* ; St. 656, *fecisti factus*, et Ep. 412, *facete fecit*. Mais la dérivation *factus* de *faciō* est sans exemple, et la glose : *faces dicebant antiqui uir fides*, P. F. 77, 19, semble une création de grammairien pour expliquer *factus*. Le cas de *parēs* en face de *pariō* et de *sententiā* en face de *sentīō*, qu'a invoqué Müller Jzn, Museum, 1933, col. 288, est autre. *Factus* rappelle le type *actus*, *uectus* (de *aceō*, *uegeō*), etc. Sur l'explication par un dérivé de *faz*, v. ce mot. Ancien, usuel ; non roman. Pas d'étymologie.

Dérivés : *fabrica* f. (ancien adjectif substantif Plin. 16, 225, emploie encore *fabricae artis*, cf. Dig. 33, 7, 19) : 1° métier, travail d'une matière (abstrait et concret), objet fabriqué ; 2° atelier, particulièrement « forge », bâtiment ; dénominatif *fabrici* « fabricant, d'après *operor* ? » ; *perfabrici* : travailler, forger (sens propre et figuré), et ses dérivés, *fabricator*, etc., M. L. 3122 ; *fabrilis* : « d'ouvrier » et « forge », -*is fūmus*, M. L. 3123 ; *fabricius*, -*cēnīus* (tardifs) ; *fabriō*, -*is* (Ven. Fort.) : Cf. encore les composés *fabrefaciō*, *fabrifaciō* (Tert.) et les noms propres *Fabricius*, -*ciānus*, *Fabrateria*, *Faberius*, -*iānus*.

A moins qu'on n'expique arm. *darbin* « forgeron » par un ancien **dhahbr*, ce qui est possible, lat. *faber* n'a pas de correspondant exact avec son sens (le pal. *faber* est emprunté au latin). On a aussi rapproché le groupe de got. *ga-daban* « πέπην », v. isl. *dafna* « renforcer », lit. *dabā* « nature, caractère », pol. *doba* « moment favorable », v. sl. *po-dobiti* « adapter, rendre convenable », v. sl. *dobrū* « ἀγαθός, καλός » et *dobiti* « ἀγαθός, δόκιμος ». — Le p germanique, ancien b, de v. a. *taphar* « brave » ne concorde pas avec le b de *daban*. — En somme, étymologie trouble. Du reste, les mots relatifs à la métallurgie ne sont pas clairs pour la plupart et l'extension en est médiocre. V. *ferrum*.

faber, -*brī* m. : dorée (poisson). Cf. Colum. 8, 16, *faber qui et in nostro Gadum municipio generosissimus piscibus adnumeratur, eumque prisca consuetudine xaeum (= ξάιον) appellamus* ; et Plin. 9, 68. Même mot que *faber* ; la dorée s'appelle aussi « le forgeron », probablement par suite de l'aspect enfumé que ce poisson présente par places.

fabesus, *fabea* : v. *faueus*, sous *faueō*.

fābula, *fābella* : v. *for*, *fārī*.

facillō (*facil*(l)ō), -*ēs*, -*āre* : crier (de la grive). Suét.

Anth. Forme peu sûre (cf. *cac*(a)illō?). On dit aussi *trucis*, *occis*.

facellātiō, -*ōnis* f. : dessèchement des plantes. Latination déformée de *σφακελισμός* (Ital.).

facessō : v. *faciō*.

facētus, -*a*, -*um* : 1° élégant, bien fait, etc. Cf. Quint. 6, 3, 20, *facetum... non tantum circa ridicula opinor consistere; neque enim diceret Horatius facetum carminis genus* (S. 1, 10, 44) *natura concessum esse Vergilio. Decoris hanc magis et exultiae cuiusdam elegantiae appellationem puto*; 2° spirituel, plaisant, cf. *facētē* surtout fréquemment dans *facētē dictum*.

Facētus se dit des personnes comme des choses et des objets concrets comme des opérations de l'esprit : cf., par exemple, Plt., Mi. 147, *facetis fabricis et doctis dolis* ; Mo. 43, *facetis... uictibus* (toutesfois, cet emploi est rare). Pour les Latins, en effet, l'adjectif dérive de *faciō*, cf. Don., Eu. 427, *factus est qui facit uerbis quod uult* ; et la figure étymologique de Plt., As. 350, *extemplo facio me factum et magnificum uirum* ; St. 656, *fecisti factus*, et Ep. 412, *facete fecit*. Mais la dérivation *factus* de *faciō* est sans exemple, et la glose : *faces dicebant antiqui uir fides*, P. F. 77, 19, semble une création de grammairien pour expliquer *factus*. Le cas de *parēs* en face de *pariō* et de *sententiā* en face de *sentīō*, qu'a invoqué Müller Jzn, Museum, 1933, col. 288, est autre. *Factus* rappelle le type *actus*, *uectus* (de *aceō*, *uegeō*), etc. Sur l'explication par un dérivé de *faz*, v. ce mot. Ancien, usuel ; non roman. Pas d'étymologie.

Dérivés et composés : *facētia* (usité surtout au pl. *facētia*; cf. Thes. VI 40, 33 sqq. ; un exemple dès Plt., St. 729) : élégance(s) ; trait(s) d'esprit ; *facētiō*, -*is* et *faciōri* (rares et tardifs, Sid., Ven. Fort.) ; *infaciō*, presque uniquement employé dans la litote *haud (nōn) infaciōtus* « non sans esprit » ; *perfaciōtus*.

faciēs : v. le suivant.

faciō, -*is*, *fēci*, *fāctum*, *facere* : verbe italique ; osq. *fakiiad*, ombr. *fačia*, volsque *fačia* « faciat », osq. *fefakut*, ombr. *fakut* « fēcerit », prénestin *shefhaked* « fēdit ». Le prénestin et l'osque ont un parfait à redoublement, en face de la forme à alternance du latin *fēci* (cf. gr. *ἔθηκεν*), qui, sous la forme *feced*, figure déjà sur le vase de Duenos ; l'ombr. *facut* a sans doute perdu un redoublement. Impératif présent *fac*, de **faci*, comme *dic*, de **dice* (à côté de *face*, *Catulle*, etc.) ; anciennes formes en -*s*, *fazō*, *fazim* (dont une forme de passif *fazitur*, ap. T.-L. 22, 10, 6). Les temps de l'inflectum du passif sont empruntés à un verbe actif d'aspect duratif signifiant proprement « devenir » : *fiō*, *fieri* (archaïque *fiere* (?), *fieri*), *fiēbam*, *fiām* (pas de participe présent), qu'on retrouve dans osque *fiiet* « fluit » et dont quelques formes sont conservées en roumain et dans certains dialectes italiens, M. L. 3288. La signification passive donnée à ce verbe a amené la création de quelques formes passives, comme *fieri* (d'emploi normal) et *fiēbantur* (rares et archaïques, cf. Thes. VI 84, 80 sqq. ; un exemple de *fiitum* est resté dans Liv. Andr., Od. 30). Du reste, l'analogie a amené la création de quelques formes passives du type *faciātur* (Titinius, Com. 97), cf. Thes. VI 83, 1 sqq. ; et les composés de *faciō* ont à l'époque classique leur passif en -*ficior* : *adficior*, *confi-*

cior, tandis que l'époque archaïque connaît encore des formes en -*fiō* : *confi*, *desfi* (repris par Vg. et sur lequel Plt. a fait *superfi*, *interferi*, formes qui sont demeurées dans les composés du type *calefiō*. Composés en -*ficiō* : *ad-*, *con-ficiō*, etc.

Le verbe appartient à une racine qui signifiait « mettre, placer, poser » (πθέναι), ou, dans l'emploi absolu, « se mettre, se placer ». Le sens ancien est « poser, placer » ; le passage au sens de « faire » a dû se faire par des emplois techniques : cf. en gr. *ἐν δ'ἔτιθετο νεῶν*, Il. 18, 541 : là-dessus (sur le bouclier d'Achille) il posa (c'est-à-dire « il représenta, il exécuta ») un champ nouvellement défriché ; *δὲρπον... σίον... ἐμελλε θησέμεναι*, Od. 20, 394 : le repas qu'il devait placer (c'est-à-dire « dresser » et « préparer ») ; *sacrum facere* (v. *sacerdōs*) « placer (sur l'autel) un sacrifice », d'où « faire un sacrifice » ; v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 252. Le sens de « poser, placer » apparaît encore nettement en latin dans le simple et surtout dans ses composés et dérivés. Dans le simple, dans des expressions comme *facere magni, nihili* « poser comme étant de grande, de nulle valeur » (cf. *μουσικῆς τίθης τοῦς λόγους*, Plat., Resp. 376 e, et *πολλοῦ ποιείσθαι*) ; *facere nōmen dicui* (comme *indere nōmen dicui*, *ἐνομα θεῖναι τινα*, Od. 19, 403) ; *f. modum irac* ; *dicendi finem f.* ; *f. mulam* ; *f. aliquem regem* « poser quelqu'un comme roi » (cf. *θεῖναι τινα ἀρχηγῆν*, Il. 1, 290) ; *fac, quae so, qui ego sum, esse te* « se pose que c'est toi qui es moi », Cic., Fam. 7, 23, 1 (cf. *θαῦμα δὴ τὰς πόλεις ἐν τῷ τότε χρόνῳ διαφθείρεσθαι*, Plat., Leg. 677 c). Dans l'emploi absolu, *facere cum aliquo, aduersum aliquem* « se mettre avec, contre quelqu'un » (d'où *factiō*, proprement « position », e. g. Plt., Trin. 452, *cum uostra nostra non est aequa factio*, sens constant dans Plaute, cf. plus bas) ; ce sens a été important dans le vocabulaire politique, cf. *deficere*. Le sens de « [se] placer » peut seul expliquer l'emploi pronominal ou absolu de *se facere*, ou *facere* (ce dernier, dans ce sens, attesté seulement à l'époque impériale ; mais c'est une survivance d'un usage ancien) au sens de « se mettre en marche, se déplacer » ; cf. le sens absolu du désideratif *facessō* « s'en aller » (à côté du sens transitif de « accomplir »). Dans les composés, le sens de « [se] placer » apparaît net dans *prae-ficiō* « mettre en avant », *prō-ficiō* « avancer » (et *prō-fic-iscor* « se mettre en route »), *deficiō* « quitter (son poste), faire défaut », *officiō*, etc. Cf. aussi *faciēs*, *superficiēs*. Toutefois, c'est le sens de « faire » qui est vivant, et c'est sur celui-là que se développent les emplois nouveaux du verbe ; aussi la langue a-t-elle recouru à un autre verbe, *pōnō* (composé de **po-sinō*), pour exprimer l'idée de « poser, placer ». *Faciō* dans le sens de « faire » peut s'employer absolument ou avec un complément. Absolument, il a entre autres le sens de « être efficace » (et aussi « convenir à », cf. Thes. VI 122, 42 sqq.), e. g. *chamaeleon facit ad difficultatem urinae*, Plin. 22, 46 (cf. gr. *ποιῶ*) ; *bene, bellē facere* « faire bien, aller bien ». Un autre sens, ancien, est le sens religieux de « faire un sacrifice », e. g. *facere uitulā*, Vg., B. 3, 77, et au passif *cum pro populo fieret*, Cic., Att. 1, 13, 3. L'ombrien emploie le même verbe, avec l'accusatif, cf. T. E. I a 3 *tre bu f f e t u* « tris bouēs faciō » (= *sacerficiō*), d'où l'adjectif *facefele*, T. E. II b 9. Cf. l'emploi de πέζω et de skr. *krōmi* et le composé *sacrufex* (*sacerdōs*). Le sacrifice est « l'acte »

par excellence. Sur le sens de « faire » se greffent de nombreux sens voisins : « causer, exciter », *facere metum, moram*; « exercer », *argentariam facere*; « travailler », cf. *aurifex, arti-, carni-fex, dratio facta* (cf. gr. ὀνόματα πεποιημένα). Du sens de « travailler » on passe au sens de « faire artificiellement », cf. *facticius*. C'est du sens de « travailler » que dérivent des expressions comme *facere barbam, capillos, unguis* « faire la barbe, les cheveux, les ongles »; cf. *f. aquam = aquari*, Thes. VI 89, 36 sqq.

Facio peut avoir pour complément une proposition infinitive : Varr., R. R. 3, 5, 3, *desiderium marcescere facit uolucres* (cf. ὁρᾶν με τῆνδ' ἔθρε τῇν νόσον, Eur., Her. 990). Ainsi s'expliquent *cal(e)facio, arrefacio*, etc., dont les éléments sont encore quelquefois séparés : *facit are*, Lucr. 6, 962; cf. Cat., Agr. 47, 157, *ferue bene facio*; Varr., R. R. 2, 9, *consue quoque faciunt*; 3, 4, *excede me fecerunt cupiditate*, et dans lesquels *arē-, feruē-*, etc., doivent représenter d'anciens infinitifs en *-ē*, qui peuvent être abrégés par l'effet de la loi des mots iambiques.

En raison du sens vague de la racine, *faciō*, comme notre verbe « faire », comme le gr. ποιεῖν, δρᾶν, peut servir d'équivalent à un verbe de sens plus précis, précédemment exprimé ou non : Hor., S. 1, 1, 64, *ne facias quod Ummidius quidam* « ne va pas faire comme un certain Ummidius » (proprement « ne te place pas dans la situation... »). Il peut s'employer en litote, comme substitut pudique de certaines expressions qu'on évite : ainsi *facere = coïre*, Pétr. 87, 9, *quare non facinus?*; ou encore *facere = caçer*; cf. le fr. « faire ». Un sens plus vague encore apparaît à l'époque impériale dans des emplois impersonnels tels que St Aug., Sermon. 25, 3, 3, *numquam fecit tale frigus, numquam fecit tales aestus*, et dans celui que nous révèle la glose *uesperescit : sero facit*, CGL V 335, 25 (à côté de *sero fit*, ibid. 253, 15), qui ont passé en français : « il n'a jamais fait un tel froid »; « il fait sec »; « il se fait tard ».

Facere est représenté avec le sens de « faire » dans toutes les langues romanes, M. L. 3128; cf. aussi *facienda*, **facenda*, 3129.

Fréquentatifs de *faciō* : *-*factō*, -*ās*? : non attesté, sauf dans les composés (*af-fectō, cal(e)-, frigē-, ol(e)-factō*), en dehors d'un exemple unique dans un texte du v^e siècle ap. J.-C. Cf. Explan. in Donat. Gramm., IV 548, 21, *inueniuntur quae de absolutis in frequentatiua non transeunt, ut facio*. *Neque enim « facto » dici potest, nisi composito uerbo, ut est « calefacto »*. Le fréquentatif de *faciō* est : *factiō*, -*ās*; cf. Gell. 9, 6, 3, *facio, factus [facit] factiō*, et Thes. VI 139, 5 sqq. *Factiō* est attesté depuis Plaute, et il est demeuré classique. Et seul *factiō* a des dérivés attestés : *factiātor*, -*tatiō*, -*tamentum*.

facessō, -*is*, -*iūt*, -*itum* : désidératif de *faciō*, dont il a le sens transitif et le sens absolu : 1° chercher à faire (*negotium facessere*, Cic., Verr. II 4, 142); s'empresser d'exécuter, Vg., Ae. 4, 295, *imperio laeti parent ac iussa facessunt* (imité d'Ennius, A. 597); ou « faire venir, attirer », cf. Cic., Diu. in Caec. 45, *ne innocenti periculum facessieris* (-*seris* var.); 2° se mettre en route, s'en aller; e. g. Pacuvius, Trag. 326, *facessite omnes hinc*; Tac., A. 16, 34. Rare, bien qu'attesté depuis Ennius et Plaute jusqu'à Venant. Fort. et Ennodius. Pas de dérivés.

Nom racine et adjectifs : -*fex*, -*ficus* m. : nom racine

attesté seulement (cf. -*dex*, -*spez*) comme second terme dans les composés désignant des noms d'agent : *artifici-auru-, carni-, opi-, ponti-fex*, etc., auxquels peuvent correspondre des noms neutres en -*ficium* : *aedificium* (sans **aedifex*), *artificium*. La forme *offex* : qui *offici* (Gloss.) semble refaite sur *officium*, tiré lui-même de *officiō*.

-*ficus*, second terme de composé; il a un comparatif en -*ficientior*, un superlatif en -*ficientissimus* (cf. *uolubilis* : *beneficus, maleficus, magnificus, munificus praeficus* (cf. *prae-ficiō*), *ueneficus*, auxquels peuvent correspondre des noms féminins, marquant l'activité, en -*ficientia* : *beneficientia, maleficientia* (à côté du nom neutre de l'acte *beneficium, maleficium*, *magnificum, munificum*; et des verbes dénommatifs en -*ficio*, -*ficio* : *ad-ficio, amplifico, sacrifico, gratifico*, etc. Ce type de composés en -*ficio*, -*ās* a eu un grand développement, notamment dans la langue des chrétiens, qui ont multiplié ces formes lourdes et qu'ils jugeaient expressives : le français les a conservées dans le type *amplifier*, etc.

*-*ficāx*, -*ācis* : *efficāx*, comme *peruicāx* (sans **uicāx*). Cf. P. S. Baeklund, Die lat. Bildungen auf -*fex* u. -*ficus*, Uppsala, 1914.

factus, -*a*, -*um*, souvent substantivé au n. *factum*, pl. *facta* : fait, acte; *dicta et facta, benefacta, bonum factum*, etc.; de là l'adverbe *profecto* « assurément ». Conservé en britt. *faeth* « cultivé ». L'adjectif *factus* « fait » a un contraire *infectus* « non fait », dont le neutre *infectum* s'emploie dans la langue grammaticale (Varron) pour désigner les temps du présent (qui marque l'action non achevée) par opposition aux temps du parfait, *perfectum*. *Infectus* est ancien et classique; mais, sauf quelques survivances dans la langue du droit (par exemple, *infecti damni* comme *indicta causa*), il ne semble pas avoir survécu dans la langue impériale, qui voit se développer *imperfectus*. L'homonymie avec *infectus*, de *inficiō*, avait des inconvénients.

De *factus* dérive *facticius* (cf. *emptus, empticius*, etc., qui non sponte fit), artificiel (s'oppose à *nātūrus, sponte nascēns*), cultivé, travaillé; par suite « créé de toutes pièces, inventé », ... *genus... facticiorum deorum*, Aug., loc. hept. 2, 138. S'emploie en grammairie pour traduire le gr. πεποιημένος. M. L. 3132; B. W. *fēchie*, *facilis* (ancien neutre *facul*, comme *simul, procul*, l'final tombant après l ou r, cf. *animal, calcar*) : adjectif en -*ilis* comme *ag-, doc-, hab-ilis*, etc., qui a le sens passif et le sens actif : 1° faisable, d'où « qui se laisse faire, facile à faire »; 2° qui laisse faire, indulgent, e. g. Tér., Hau. 217, *facili me utetur pater*. De là le double sens de *faciliās*. De *facilis* le substantif dérivé a deux formes, une phonétique, *faculās* (cf. *simulās*), et une analogique, *faciliās*, que la langue a différenciées dans l'usage; cf. P. F. 77, 6, *facul antiqui dicebant, et faculter pro facile; unde faculatas et difficulter uidentur dicta. Sed postea faciliās merum facta est, faculatas rerum. Faculās* « faculté, possibilité » peut s'employer au pluriel avec le sens concret de « ressources, facultés », comme le diminutif *faciliatula* (-*atūcula*). De *facilis* : *difficilis* (difficile dans Varr.) et *difficulās* (pour la valeur privative du préfixe, cf. *diffidens, dissimilis*); *perfacilis*.

N'y a pas d'adjectif **facibilis*, correspondant à l'ombrien *facefele*.

facies, -*ei* f. : *facio*, forme, aspect, Varr., L. L. 6, 78, *proprio nomine dicitur facere a facie, qui rei quam facit*

imponit faciem. *Vi fctor cum dicit « fingo » figuram im-*
ponit, ... sic cum dicit « facio » faciem imponit, et le cha-
pitre d'Aulu-Gelle 13, 30, non hactenus esse faciem quae
uolgo dicitur. Le mot est employé dans ce sens jusqu'à
l'époque impériale, où, par une restriction comparable
à celle de *figūra*, il se spécialise dans le sens de « façade »,
e. g. CIL XIII 8170, *praetorium ad nouam faciem est*
restituunt, et de « figure, face ». De là, dans la langue
des traducteurs de la Bible, in *faciē*, in *faciem* = *ēti*
προσώπου, et de nombreuses locutions analogues avec
ab, ad, ante, contra, du reste dérivées du grec (*ad fa-*
ciem = *πρός πρόσωπον*).

Facies est à *faciō* comme *speciēs* à *speciō*, etc. Un
doublet **facia* est attesté par les langues romanes, M.
L. 3130; cf. *glaciēs* et *glacia*. La glose *facēs* est sans réa-
lité; v. *factus*.

Dérivés et composés : *super-ficiēs* (-*ficiū*, Lex
Agr.) : surface (proprement « fait d'être placé au-des-
sus »); aspect extérieur; *superficiārius* (Sén.), -*ciālis*
(Tert.).

faciāle n. (substantivé d'un adj. *faciālis*) : mouchoir,
προσώπιον (tardif). Cf. *faciērgium* n. : essuie-face. Mot
de l'Eglise; très tardif, comme *manu-tergium*.

Cf. aussi, sans doute, *bifax, difax* « διγλωσμος, διπρόσω-
τος » (G1.).

facinus, -*oris* n. : acte (bon ou mauvais), action, cf.
Serv., Ae. 1, 51, *bonum facinus et malum facinus dici-*
mus... Dans la langue familière, « chose », comme *negō-*
tium : *mirum facinus* (Plt.), *Figura etymologica* dans
Plt. 9Au. 587, *hoc est serui facinus frugi, facere quod ego*
persequor. A l'époque classique, se prend souvent en
mauvaise part; cf. Cic., Verr. 2, 5, 66, qui emploie en
gradation *facinus, scelus, parricidium*; d'où *facinorō-*
sus = sceleratus. Cf. Reichenbecher, *De uocum scelus*
facinus usu, Iena, 1913. Même suffixe que dans *fē-nus*
(v. ce mot).

La formation, étant tirée de l'élément radical com-
plexe *fac-* de *faciō*, ne peut passer pour indo-européenne;
mais elle est parallèle à celle de av. *varšna-* « acte », en
face de *varšyati* « il agit », et sans doute à celle de skr.
śaśa, av. *aśnō* « acte violent ».

Faciō : reflète les deux sens de *facere* « faire » et « pla-
cer » : 1° manière de faire, façon (rare; deux exemples
dans Plt., Ba. 843 et Ru. 1371, *quae haec factio est?*;
les autres exemples sont très tardifs), usité comme terme
de droit, *testamentū faciō*. Conservé dans le sens de
« façon » par les langues romanes, M. L. 3133; 2° « posi-
tion », e. g. Plt., C. 493, *neque nos factione tanta quan-
ta sumus* « groupe [de gens appartenant au même mé-
tier ou au même parti], parti, faction, cabale ». Cf. P.
F. 76, 23, *factio et factiosus initio honesta uocabula erant*
unde adhuc factiones histronum et quadrigariorum...
Modo autem nomine factionis seditio et arma uocantur.
— *Factio* désigne spécialement le parti des nobles (par
opposition à *partēs*), e. g. Sall., Iu. 41, 6, *nobilitas magis*
factione pollebat; aussi est-il souvent joint à *opēs*, comme
factiosus à *diues*, et désigne « le beau parti, le haut rang »
(également dans le sens de « parti matrimonial », comme
dans fr. c'est un beau parti »; cf. Plt., Au. 167, 226-
227). Du sens de « cabale » est parti le sens de « machi-
nation, trépanerie, fourberie » que *factiō* a pris dans la
langue impériale; cf. Thes. VI 134, 66. Diminutif : *fac-*
tiuncula (Tert.).

En dehors de *factiō*, les substantifs dérivés de *faciō*,
abstrait ou concrets, ne sont attestés que rarement et
dans des sens techniques :

factor : au jeu de balle, le *factor* s'oppose au *dator*
(Plt., Cu. 297); dans la fabrication de l'huile, Ca. on
appelle *factōrēs* « qui oleum fecerint », Agr. 145, 2; cf.
67, 1, *factoribus dei in factus olei sectarios* (de là *factō-*
rium n. « endroit où l'on fait l'huile », « pressoir ? huile »,
sens conservé dans l'ital. *fattoio* et dans certains dia-
lectes romans, cf. M. L. 3134; cf. le sens spécial de *on-*
ficio, confector). Ce n'est que dans la langue de l'Eglise
qu'on trouve *factor* employé pour traduire *ποιητής*; et
c'est là un calque du grec, comme *factūra* de *ποίησις*.

factus, -*ūs* m. : mesure d'huile faite; Pline 15, 22 :
premi plus uiam centenos modios non probant. Factus
uocatur... *Factus tres gemino foro a quaternis hominibus*
nocte et die premi iust m est; factura, -*ae* f. : un seu
exemple dans Pline, 34, 145, *aliubi u. na bonitatem praes-*
tat [ferro]... *aliubi factura*. Le mot est bien représenté
dans les langues romanes; M. L. 3136. On emploie sur-
tout le n. substantivé *factum*, -*i* et *facia*, -*drum*, que les
langues romanes ont toutes gardé. E. L. 3135.

Verbes composés : *ad-ficiō* (aff-) : mettre dans une cer-
taine disposition (physique ou morale), affecter, touch-
er. Se dit d'abord indifféremment en bien ou en mal;
P. F. 2, 21, *adfecta femina uel in bonam partem dicitur*
uelut honorata, uel in malam, quasi ad extremum peri-
culum adducta, puis plus spécialement en mal, cf. Non.
519, 32, *affici mēlis tantum consuetudo praesumpsit, cum*
sit posium et bonis. M. Tullius De Officiis lib. I (149) :
« *sicuti aliquo honore aut imperio affectos observare et*
colere debemus ». — Varro Eumenidibus (121) : *coronam*
ex auro et gemmis fulgentem gerit, i luce locum afficiens.
— De là *adfectus*, -*a*, -*um* = *aeger, languidus*, etc., M.
L. 255; *affectus*, -*ūs* m., d'où irl. *affacht*, gall. *affygio*,
affeih; *affectio* f., qui ne semblent pas différer de sens
à l'origine et servent à traduire le gr. ὑδθεας. Cicé-
ron préfère *affectio* à *affectus*, qu'il n'emploie qu'une
fois, et le définit, de Inu. I 25, 26, *affectio est animi aut*
corporis ex tempore aliqua de causa commutatio (commo-
datio A). Puis peu à peu les deux mots se spéciaisent :
affectus tend à prendre le sens de πάθος et *affectio* celui
de στροφή. V. Blaise, *Dict.*, s. u. M. L. 254.

affectō, -*ās* : sens premier « se mettre à », *affectāre*
uiam, iter; par suite « entreprendre, essayer d'obtenir
rechercher »; et dans ce sens il sert à traduire le gr.
ζητοῦν dans la langue de la rhétorique, « a'lecter »; e.
g. Quint. 3, 11, 21, *affectata subtilitas*. M. L. 253, **affac-*
tāre; 253 a, *affectāre*; B. W. sous *affāre*.

conficiō (avec préfixe marquant l'aspect déterminé) :
achever, cf. Don. An. 167, *confectum negotium dicitur*
uel confecta res quae ad plenum periciuntur. Ancien,
usuel, classique. Du sens général sont dérivés des sens
spéciaux, notamment dans les langus techniques :
achever (c'est-à-dire « achever la destruction de », cf.
confector ferarum, Suét., Aug. 43, et *confectorārius*, *con-*
fectuārius « qui porcus conficit et condit », *confectorium*,
χοιροσφαγέιον (Gloss.), d'où **exconficere*, M. L. 2984;
cf. en gr. ἐκπαρύνω et διεργάζομαι, ἐξεργάζομαι « con-
sumer, détruire, dissoudre, digérer » ou « confire », qui
est demeuré dans les langues romanes. M. L. 2133 appar-
raît déjà dans *pernas*... et *lardum conficimus*, Pallad. 13,
6; cf. aussi Thes. IV 199, 3 sqq. En espagnol, le verbe

issu de **confectiāre* (M. L. 2130, cf. *confectiāre*, Not. Tir. 22, 56) a le sens de « préparer un champ à recevoir la semence », que *conficere* a déjà dans Varr., R. R. 1, 18, 6 : *singula iugera quaternis operis uno operario ad conficiendum satis esse*, etc.

Dérivés : *confectiō* (classique ; britt. *cyffaiuh*), -*tor*, -*tūra* (époque impériale), -*tus* (tardif).

dēficiō : transitif et absolu : « abandonner » (transitif) et « manquer, faire défection » ; Prisc. GLK II 399, 7, *deficio quando pro « relinquo » accipitur, habet passivum, quando vero pro defetiscor, neutrum est* ; et Paul, Dig. 4, 5, 5, 1, -*ere autem dicuntur qui ab his quorum sub imperio sunt desistunt et in hostium numerum se conferunt*. L'emploi transitif de *dēficiō* explique *dēfio* ou *dēficior* et le double sens de *dēfectus* « manquant de » et « qui manque, qui fait défaut ». Le substantif *dēfectus*, -*ūs* m. « abandon de position, défection, manque », dans la langue de la grammaire, traduit à la fois *ἐκλειψις* et *ἐλλειψις*. Nombreux dérivés, tardifs et savants. Britt. *diffygio*, *diffeiuh*.

efficiō (ecf- ; passif *ecfieri*, Plt., Pe. 761 ; futur *ecfexis*, Poe. 428) : achever de faire, faire entièrement. Souvent employé dans le sens de *facere* pour insister sur l'idée d'achèvement, e. g. Plt., Tri. 669, *is (= amor) mores hominum moros et morosos ecficiū (= ἀποτελεῖ)* ; cf. *efficere ut* (ἐκπράττειν ὥς). Employé dans des sens techniques : produire (en parlant du sol), rapporter (en parlant d'argent) et absolument « faire un bénéfice » ; se monter à, totaliser (en parlant d'une somme) ; établir (définitivement), prouver, conclure, démontrer (en parlant d'un raisonnement, d'une proposition) ; d'où *efficiū* ut « on en conclut que ; il en résulte que ». La langue philosophique emploie aussi *efficiēns* [causa], par opposition à *rēs effecta*, e. g. Cic., Top. 14, d'où *efficiēter*, *efficiētia* (peut-être créé par Cicéron). Autres dérivés : *effectus*, -*ūs* (classique, usuel ; irl. *eifeachd*, britt. *effaiuh*), *effectiō* (terme philosophique), -*tor*, -*trix* (tous trois de Cicéron), *effectivus*, *effectivus* (tardifs), *efficiāx*, -*ācis*, -*citer* ; *efficiācia* ; *efficiāciūs*, tous rares et de la langue écrite.

inficiō : dont le sens premier a dû être « mettre dans » et qui, spécialisé dans la langue des teinturiers, a pris le sens restreint de « tremper, mettre dans un bain, dans une teinture » et, par suite, « teindre, imprégner, colorer » ; cf. P. F. 99, 27, *inficētes qui alienum colorem in lanam coiciunt. Offectores qui proprio colori novum offiiciunt* ; par suite « corrompre, infecter ».

infui : v. ce mot.

interficiō : priver de ; cf. Plt., Tru. 518, *salus qui me interfecisti paene uita et lumē* ; d'où *interficere* (scil. uita) « priver [de la vie], tuer, mettre à mort » (v. *inter* et cf. *interēō*, *interimō*, et aussi *interdiciō*, pour la valeur de *inter*). Terme de la langue écrite ; la langue parlée dit *occidere* : on a *occisus sum*, *occidis me* dans la langue des comiques, non *interfectus sum*. Sans doute d'abord employé par litote, *occidere* étant trop brutal. *Interficiō* a pour passif *interēō* (*interferi*), toutefois, dans Plt., Tri. 532), comme *perdō*, *perēō*. Il n'y a pas de verbe *interdō* avec le sens de « détruire » ; inversement, *perficiō* n'a pas le sens de « perdre », parce que *perdere* existe avec ce sens.

Dérivés : *interficiō*, -*tor* (classiques, mais rares), -*trix*, -*tōrius*, -*tiuus*, -*tibilis*.

officiō : 1° mettre ou se mettre devant, faire obstacle souvent joint à *obstāre* ; 2° teindre ; d'où *offector*, *offitūra*.

perficiō : achever, parfaire, accomplir (= ἀποτελεῖν) ; d'où des sens techniques : parfaire (une somme), se procurer ; achever la préparation de, perfectionner. Ancien, usuel, classique. De là *perfectus* m. L. 6408, britt. *perffaiuh* ; et *imperfectus* ; *perfectiō* (classique, mais rare), -*tor*, -*trix* ; *perfectus*, -*ūs* (rare) ; *perfectissimū*s, -*ūs* (Cod. Theod.).

praeficiō : mettre à la tête de ; de là *praeficus*, -*a*, -*us*, *praefica*, -*ae* f. : pleureuse qui dirigeait les lamentations funèbres, cf. Claud. ap. Varr., L. L. 7, 70, *quae praeficeretur (l. praeficeret) ancillis quemadmodum lamentarentur, praefica est dicta* ; P. F. 250, 5 ; Gell. 18, 7, 3, et les références de Goetz-Schoell ad loc. Varr. ; *praeficius*, -*ūs*, etc., qui ont eu une grande fortune dans la langue du droit public.

prōficiō : faire des progrès, avancer ; et « faire faire des progrès, être utile à » (transitif et absolu) ; *prōficius*, -*ūs*, M. L. 6769 et 6770 ;

prōficiō, -*eris*, *prōfectus sum*, *prōficiō* : se mettre en route, partir ; isolé, de toute manière, par la forme *prōficiō* préverbe et par la formation du présent ; *prōficiō* « départ », *prōfectum*, -*i* « voyage » (Itala), *prōfector* : *πρόφικτος* (Gloss.), *prōfectoria* « repas de départ » ; *prōficius* (Ulp., Dig.) : qui provient du père ou du grand-père ; *reficiō* : remettre en place, restaurer (au moral) ; *reficere animōs* s'oppose à *animō dēficere*.

sufficiō : transitif et absolu « mettre au-dessous ou en la place de, suppléer », puis « fournir ». Synonyme à la fois de *suppeditiō*, ὑπείχω, et de *substituiō*. Absolu, « placer dessous », c'est-à-dire « être capable de supporter », d'où « suffire à ».

On voit que les composés reflètent le double sens de *faciō* (« se ») placer » et « faire ». A ce dernier se rattachent les composés d'aspect déterminé *con-*, *ef-*, *per-* *faciō*, les autres s'expliquent mieux en partant du sens de « placer ».

officiū : v. ce mot.

La racine **dhē-* n'a fourni des formes de présent (déterminé) telles que *condō*, *crēdō*, etc., que dans les langues occidentales de l'indo-européen, v. sous *dō*. Pour obtenir un présent d'aspect « indéterminé », on a recouru à divers procédés. Le type à redoublement de *dhē-* skr. *dhādhāmi*, n'est pas conservé en latin. L'arménien s'est servi du suffixe **ne/o-*, d'où *dnem* « je pose ». Pour avoir un présent indéterminé, le latin a recouru à la forme élargie par le suffixe **yo-/i-* d'un élargissement en -*k-* qui donnait en latin le perfectum. De même que *feci* est comparable à gr. *ἔθηκα* (1^{re} personne du pluriel ἔθεμεν), comme *ieci* à gr. *ἔφακα*, il a été fait un présent *faciō*, qui est italique commun ; cf. *iaciō* en face de *ieci* le phrygien *ad-daxer* « afficit » offre le même élargissement et le même vocalisme radical, i.-e. **ə*. L'élargissement en -*k-* qui figure ici rappelle le type arm. *ieci* « j'entends » en face de *luay* « j'ai entendu » et gr. *ἔβην* en face de *ἔβην*.

La forme *fēc-* n'a rien donné en latin que le perfectum. Et encore a-t-on prén. *fēphakēd* « fécit », cf. osq. *fēphakēd*, « fécit », etc., qui exclut l'explication de *fifikus* par **dhe-dēk-* (Lejeune, Mēl. Sommer, p. 150). V. *fingō*.

Le radical *fac-* du présent, qui s'est fixé très ancien-

ment, a donné en latin des formations nombreuses et variées. En ombrien, *fēc-* a fait une plus grande fortune : l'impréatif est *fetu*, *fetu*, *fetu* (l'osque a *factud*, qui répond à lat. *faciō*), et le participe en -*io* *fetu*, -*ta* *factum*, -*ta* ».

Sur un rapport possible avec *fēstus*, *fēriae* et *fās*, v. sous *fēriae*. V. aussi *fēialis*, et aussi *sacerdōs*, *crēdō*, *dō*.

Sur *fuat* « faciat », v. sous ce mot.
Quant à *fiō*, ce présent appartient à une autre racine, celle de *fui*, à en juger par l'ombrien, qui a *fuia* « fiat », celle de *fui*, à en juger par l'ombrien, qui a *fuia* « fiat », celle de *fui* « flet ». On aurait ici un présent en -*iyō*, -*iyō* de la racine de *fui* ; cf. v. irl. *biu* « je suis » et parfois « je la racine de *fui* » ; cf. v. irl. *biu* « je suis » et parfois « je la racine de *fui* » ; cf. v. angl. *beo* « je suis », *bis* « tu es » ; pour déviens », v. angl. *beo* « je suis », *bis* « tu es » ; pour l'absence de -*u-*, v. sous *fui*. Toutefois, la phonétique permettrait d'envisager un rapprochement avec la forme passive de skr. *dhīdyte* « il est posé » ; et, si l'on n'avait pas les formes ombriennes, cette hypothèse serait séduisante ; on ne peut l'écarter absolument.

facundus : v. *for*.

facinia (-*en*), *ulius* : sorte de vigne (Plin., Col.). Rappelle les noms propres étrusques *Facenius*, *Fecinius*, quoique Columelle, 3, 2, 14, le dérive de *faex*.

faenum, *faenus* : v. *fēnum*, -*nus*.

faex, -*cis* (et *fex*, notamment dans les manuscrits de Columelle ; cf. Thes. VI 169, 26 sqq. : le pluriel *faecēs* se lit depuis Horace et est bien attesté, malgré Capel, GLK VII 109, 14 ; *fēcia*, Orib.) f. : 1° lie du vin (= τρῶξ), de l'huile ; par suite, dépôt, résidu, tartre ; 2° au figuré : lie, rebut. Ancien, usuel. M. L. 3140.

Dérivés et composés : *faecor* m. : 1° odeur du marc (Gl.) ; *faecula* f. : raiainé ; *uua pinguis decocta usque ad crassitudinem mellis et refrigerata, utilis stomacho* ; *allier* : *genus uuae decoctae aut graece siser, genus herbae, quae ad orexin datur*, Schol. Hor., S. 2, 8, 9 ; 2° tartre ; *faecūcus*, *faecūrius* « de marc » ; *faecus* (M. L. 3139, **faecosa*) ; *faecūcus* ; *faeculentus*, d'où *faeculentia*, -*ae* ; *dēfaecō*, -*ās* (*dēficiō*, Plt., Mo. 158 ; mais il peut s'agir d'une confusion de e notant ae et de i) : clarifier, enlever la lie ; surtout employé au participe *dēfaecātus*, sur lequel le verbe a sans doute été refait ; *infaecō*, -*ās* (Tert.).

Le rapprochement avec *floccēs* (M. Niedermann, IF 26, 49) n'est pas à retenir. Sans doute emprunt à une langue méditerranéenne, comme beaucoup de mots relatifs à la vigne et au vin. Cf. *fracēs* et *facinia*.

fāgus, -*i* f. (et *fāgus*, -*ūs* f. ; *fāgus*, -*i* m.) : hêtre. Ancien, usuel. M. L. 3145 ; v. fr. *fou*, *faou* et *fouet* ; remplacé par *hêtre*, d'origine germanique. Irl. *fagh*, britt. *jav*, bret. *faouet* (de **fāgētum*).

Dérivés : *fāgum* n. : faine (Pline) ; pour le genre, cf. *pirum* : *pirus* ; *fāgus*, M. L. 3142 (it. *faggio*) ; *fāginus* = φάγινος d'où *fāgina* (scil. glāns) f. « faine » (sur *fāginā*, v. M. L. 3143 et Thes. VI 172, 65) ; *fāginus*. *Fāgital* n. : sanctuaire de Jupiter situé sur le mont Esquilin : *sacellum Iouis in quo fuit fagus arbor quae Iouis sacra habebatur*, P. F. 77, 13, neutre d'un adjectif *fāgūtilis* (f. *lūcus* ; cf. *bidentalis*) dérivé de **fāginus* qui atteste l'ancienneté du doublet *fāgus*, -*ūs* ; pour la forme, cf. *quercus*, qui a sans doute servi de modèle. Les langues romanes attestent aussi **fāgālia*, M. L. 3140 a ; **fāgānellus* : linotte, chardon-

ret, M. L. 3141. **Fāgina*, dans les langues romanes (sauf roumain), a donné le nom de la « fouine », cf. M. L. 3144, B. W. s. u. ; **fāgustellum*, M. L. 3146.

Cet ancien nom d'arbre indo-européen repose sur un thème en -*ō* féminin qui subsiste dans dor. φάγός, ion.-att. φάγός (fém.), « sorte de chêne », avec changement de sens, parce que le hêtre n'existe pas en Grèce, et qui se retrouve en germanique, avec passage au type en -*ā*, à cause du genre féminin, dans v. isl. *bök*, v. h. a. *buohha*, etc., les thèmes en -*ō* féminins n'étant pas maintenus en germanique ; v. Meillet, MSL 13, 211.

Le nom ancien s'est conservé, bien que le hêtre prospère en Italie seulement en montagne, à une assez grande altitude, l'arbre étant plutôt nordique. Le caractère religieux de l'arbre a pu aider à la conservation. Car ce n'est pas un accident que le mot subsiste aussi en Grèce, où l'arbre n'existe pas, et où φάγός a dû être appliqué à un autre arbre, ainsi E 693 :

... ὅτ' αἰγυόχοιο Διὸς περιχάλλετ φηγῶ.

Fāgus et φάγός sont unis par l'idée commune d'arbre à fruits comestibles (faine et gland).

fala, -*ae* f. : tour de bois, machine de siège ; cf. P. F. 78, 3, *falaē dicta a falado quod apud Etruscos significat caelum*. Mot rare et archaïque. S'y rattachent :

falārica f. : *genus teli missile quo utuntur ex falis i. e. ex locis extructis dimicantes*, P. F. 78, 20 ; *falēre* n. : sorte de socle ou de perchoir pour oiseaux (Varr., R. R. 3, 5, 14 et 16). Cf. aussi : *Faleri(i)* : *oppidum a fale dictum*, P. F. 81, 3 ; *faliscus*, d'où *faliscāe*, -*ārum* : mangeoires, râteliers (Caton).

Mot étrusque, comme le dit Festus (v. Bottiglionni, St. Etr. 3, p. 330).

falcō, -*ōnis* m. : faucon. V. *falx*. Peut-être calque sémantique de *capsy* ? Cf. le double sens de gr. ἀρπη « faucille » et « faucon ».

falernus, -*a*, -*um* : de Falerne (en Campanie). Épithète appliquée surtout au vin originaire de cette région, -*um uinum*, puis simplement *Falernum* ; devenue à basse époque synonyme de *uinum*, sans spécification.

falliscum, -*i* (fall-) n. : v. *forco*. Sorte de couteau, sans doute ainsi nommé du pays où il était fabriqué ?

fallō, -*is*, *fefelli*, *fallsum*, *fallere* : seul verbe à perfectum à redoublement en *f* (cf., cependant, *faciō*) ; du reste, *fefelli* est refait sur le présent : si la forme était ancienne, on attendrait **febuli* (de **fefuli*), comme *pepuli* de *pellō*. Formes accessoires attestées en bas latin : *fallō*, -*ās* (dénomiatif de *falla*, -*ae*?), cf. Non. 109, 16 : *fallam pro fallaciam*. *Nouius Decuma* (12) : *is me non uocabit : ob eam rem hanc feci fallam* ; et CGL V 641, 35 ; *fallātor* m. (gl.) ; *fallō*, -*ēs* et *falliō*, -*is*, d'où **fallia*, M. L. 3168 ; fr. *faillir*, *faillie*, v. B. W. s. u., et en britt. : corn. *fall*, *fyll* ; un participe *fefellius* dans Pétr. 61 (et sans doute **fallius*, sur lequel a été bâti **falliū*, cf. fr. *faute*, etc., M. L. 3169) : 1° tromper ; 2° échapper à (= gr. λαθάνω), souvent impersonnel : *non me falliū*, suivi ou non d'une proposition complétive. De ce sens dérive l'emploi pronominal ou médio-passif : *mē fallō*, nisi fallor, *haud falsa sum* (Plt., Tér.). *Fallō* peut être accompagné d'un complément de personne : *fallere aliquem*, ou de chose : *fallere spem*, ancien accu-

satisf « de l'objet interne »; cf. Plt., Am. 933, *id ego si fallo*. Les deux sens de « tromper » et de « échapper à » remontent probablement à un sens unique de « ca her, être caché » (*fejellit, latuit*, Gloss.), sens, du reste, attesté à l'époque impériale, cf. Ov., F. 3, 22, *sua diuina furta fejellit ope*; Hor., Ep. 1, 16, 54, *sit spes fallendi (= latendi) : miscetis sacra profanis*; ibid. 1, 17, 10, *qui natus moriensque fejellit* (= *εἰδωθε*), Vg., Ac. 12, 634 : *nequiquam fallis dea* « en vain te caches-tu comme déesse » (hellénisme). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 3167.

Formes nominales : *falsus* : 1° faux, trompeur ; 2° qui se trompe. M. L. 3171 ; irl. *fallsa*, britt. *ffals* ; germanique : m. h. a. *valsch*. Substantif n. *falsum* : le faux, opposé à *uerum*, et dont dérivent *falsarius* ; *falsiūs*, mot de la langue de l'Église créé d'après *ueriūs* ; *falsimō-niūs* (Plt., d'après *testimōnium*) ; *falsō*, -ās (bas latin), M. L. 3170, avec les dérivés ordinaires. *Falsus* sert, en outre, de premier terme à des adjectifs composés : *falsidicus*, -ficus, -loquus (= *ψευδολόγος*), etc. ; *fallāx* (gén. pl. *fallācum*, Catul. 30, 4) : trompeur. De là : *fallācia* f. : usité surtout au pl. *fallāciae* ; *fallāciōsus* (Gell., Apul.) ; *fallāciūs* (cf. *mendāciūs*, Tert.) ; *fallācioloquēla* ; *fallācioloquētia* (= *ψευδολογία*), dans Accius, cité par Cic., Fin. 4, 68.

Composé : *refellō* : repousser le mensonge, réfuter. Cf. *arguō* et *rearguō*. — **Falsicō* est supposé par v. h. a. *falscōn* « falschen ».

On voit par *falsus* que *fallō* doit reposer sur **faldō* (toutefois, on peut songer aussi à **falnō*). Le rapport qu'on croit apercevoir au premier abord avec v. h. a. *fallan* « tomber » et par suite avec lit *pūtu* « je tombe », arm. *p' laniŋ* « je m'éroule », et sans doute gr. *σφάλλω* « je fais tomber », se heurte d'abord à la différence de sens et au fait que c'est un *p* latin qui, dans *spūma* et *pūmez*, répond à un *ph* sanskrit. Mais on n'ose rien affirmer, parce que les sourdes aspirées alternent souvent avec des sourdes simples ; le rapprochement indiqué est trop séduisant pour qu'on n'essaie pas de s'y tenir. — La diphthongue en *a* a aussi un caractère « populaire ». Le *f* initial de *fallō* peut avoir plusieurs origines, et les rapprochements avec gr. *σφάλλω*, *σφῆλος* « trompeur », ou avec got. *dwals* « *μωρός* », ou avec skr. *hodrate* « il va de travers », v. sl. *zūlū* « méchant », sont vagues. En somme, étymologie embarrassante.

faluppa? : *quisquillas paleas minutissimas uel surculi minuti quas faluppas uocant* (Gloss.). Mot sans doute non latin. M. L. 3173 ; B. W. friper et envelopper.

***faluus** : adjectif d'origine germanique, attesté seulement dans les gloses, CGL IV 245, 23, qui a supplanté *fuluus* dans les langues romanes ; v. M. L. 3174 et B. W. sous *fauue*.

***fax**, -cis f. : « faux » et « serpe ». Souvent précisé par une épithète : *f. mūrālis*, *f. nāuālis*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3175. Celtique : bret. *falch* « faux ».

Dérivés : *falcula* (*facula*, **flacula*), M. L. 3159, et *falcicula*, M. L. 3156 : faucille, et « ongle, griffe » ; *falcio*, -ās (tardif) « faucher », fréquentatif de **falcō*, -ās, attesté dans les langues romanes, M. L. 3153, B. W. *faucher*, cf. **dēfalcō*, M. L. 2516 ; *falcō*, -ōnis m. : -nes *dicuntur quorum digiti pollices in pedibus intro sunt curuati*, a

similitudine falcis, P. F. 78, 17, peut-être à rapprocher de *falcō*, -ōnis « faucon », que les gloses expliquent par *quod incuruis digitis sit*, cf. Isid., Or. 12, 7, 57, CGL IV 341, 3 ; Serv., Ae. 10, 145 ; toutefois, le nom du faucon, *falcō*, n'apparaît que tardivement (Ital. Polém. Silu.) et il est possible que le rapprochement avec *falcō* soit une étymologie populaire ; mais le mot ne semble pas provenir du germanique ; ce sont les mots germaniques qui proviennent du latin. M. L. 3158, B. W. s. u., et v. h. a. *falcho* « l'falke », et britt. *falchum* ; *falcarius*, -i : porteur de faux ou « fabricant de faux » et, dans les langues romanes, **falcarius*, M. L. 3154 ; *falcatus* : en forme de faux, armé de faux, *falcastrum* : a *similitudine falcis dictum*. Est autem *ferramentum curuum cum manubrio longo ad densitatem ueprum succidendam*. *Hi et runcones dicti*, Isid., Or. 20, 14, 5 ; M. L. 3155. Nom propre : *Falcidius*.

Composés poétiques : *falcifer* (d'après *δρεπανηφόρος*) *falciger*, *falcienēns*.

M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb. lat.*, p. 17 sqq., a supposé que *falcō* proviendrait d'une ancienne langue italique, peut-être le ligure, et, rapprochant le sicilien *ἄργαλ* *δρεπανον* de **dhalit* > ital. **falcula*, il en a déduit que *falcō* aurait été dérivé secondairement de ce **falcula* italique interprété comme un diminutif. Mais *falcō* fait partie d'une série de noms d'origine obscure tels que *arx*, *calx*, *merx*, et semble bien n'être pas un dérivé : en tout cas, mot d'aspect non indo-européen, ce qui n'étonne pas pour un nom d'origine ital. Cf., d'autre part, le groupe de mots français : *daille*, *daille*, etc., de *daculum*, -a, CGL I 84, 91 (ligure?). M. L. 2458.

fāma, -ae f. : a *fando dicta, sicut apud Graecos φήμη ἀπὸ τῆς φάσεως*, P. F. 76, 26, étymologie sans doute empruntée à Varr., L. 6, 65, *hinc* [sc. a *uermo fari*] *fama et famosi* ; « ce qu'on dit de quelqu'un, renommée, réputation bonne ou mauvaise » ; au pluriel (rare, Plt., Sall.), « bruits qui courent », cf. *glōriae* ; cf. *ut fama est* « comme le bruit court ». Diminutif : *fānella* (Festus) comme *fābella*. *Fāma*, dont le sens était d'abord indifférent, a tendu à prendre une valeur laudative, comme *existimātio* ; ainsi s'explique le double sens de *fāmosus* « qui fait parler de lui », d'abord employé avec la valeur de « qui a mauvaise renommée » et « infamant », et qui, à l'époque impériale, prend le sens laudatif de « célèbre, fameux », cf. Tac., H. 5, 2, *sed quoniam famose urbis* (= Jérusalem) *supremum diem tradituri sumus* (cf. Thes. s. u. *passim*), peut-être par opposition avec celui de *infāmis*, -e « perdu de réputation » ; *infāmia* f. « infamie » ; *infāmō*, -ās, cf. *ἄδοξος*, *ἀδόξα* ; de *dēfāmāus*, *diffāmō*, M. L. 2634 ; **diffāmia*. De *infāmāus* a été tiré à basse époque *fāmātus* ; à côté de *infāmis*, de *infāmō*, ont été bâtis *dēfāmis* (Apul.), *dēfāmō* (Gell.).

Composés : *fāmiger*, d'où *fāmigerō*, -ās ; *fāmigerātōr* (cf. *rāmiger*, etc.), -itō, -gerābilis, -gerulus, tous rares et artificiels. Ancien, usuel. Mais, en dehors du roumain, où *fāma* est peut-être représenté, M. L. 3176, n'a pas passé dans les langues romanes. Le brittonique a gall. *faw*, « réputation ».

Le grec a dor. *φάμη*, ion.-att. *φήμη* « réputation ; bruit public » et « avertissement divin » (cf. *fātum*) ; *φήμη* « entretien, renommée ». Les formes osques *famaal* « nomina citat » (?), *famaatted* « fieri iussit » (?) sont

incertaines ; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 55. La racine étant **bhā-* (v. *for*), il ne peut y avoir de vocalisme à timbre o.

fāmen : v. *for*.

fāmēs, -is f. (et *fāmēs*, -ei, -i. La déclinaison *fāmēs*, gén. *fāmi*, paraît la plus ancienne, cf. Thes. VI 228, 61 sqq. ; l'ablatif *fāmē* est confirmé par la métrique. L'App. Probi blâme un nominatif *fāmis* : *faim* (propre et figuré). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3178.

Dérivé : *fāmēlicus* : qui a faim, famélique (archaïque et postclassique). Formation qui semble sans autre exemple ; dérivé d'un type tel que **fāmeli*-, cf. *fidēlis* et *crūdēlis* ; et le type *aquāticus* dérivé de *aquātus*, etc. M. L. 3177 ; *fāmēlicō* : *esuriō* (Gl.).

Il n'y a pas de verbe dérivé « avoir faim », comme il y a un verbe « avoir soif », *sitiō*. Les Latins disent en ce cas *esuriō* « avoir envie de manger » (v. *edō*) et, à basse époque, *fāmem habeo* (Gl. Reich. 2645). Certaines formes romanes remontent aussi à un élargissement de *fāmēs*, **fāmine*, et à un adjectif **fāmulentus*, M. L. 3181.

Les noms de la « faim » et de la « soif » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Les noms de la forme de *fāmēs*, *fāmis* sont, ainsi que l'indique la flexion paucille de *plēbēs* (à côté de *plēbs*), d'anciens noms radicaux. Le radical *fam-* n'a aucun correspondant hors du latin. Le rapport souvent supposé avec *fātum* est invraisemblable.

fānex, -icis (*fānix*) c. : tumeur, abcès. Mot de la langue vétérinaire (Colum.) conservé dans les dialectes italiens et en logodorien. M. L. 3179. Autre sens dans les gloses : *fānex* : *spado*, *contusis culionibus* (cf. *cōleus*) ? En dérivent *fānicālis* (Pelag., Chir.) et sans doute *fānicus* : *am terram palustrem uocabant*, P. F. 77, 10. Pour le suffixe, v. Ernout, *Philologica* I, p. 144 sqq.

fāmlaluca, -ae f. : bulle d'air, pustule ; puis bagatelles. Mot attesté dans les gloses du VIII^e siècle. Déformation de l'accusatif du gr. *πομφόλυξ*, que Plinie transcrit par *pompholyx*, H. N. 34, 128. Cf. M. L. 6643 ; it. *fanfaluca*, v. fr. *fanfelue*, fr. *fanfeluche* (v. B. W. s. u.).

fāmulus, -i m. : serviteur, domestique ; **fāmula**, -ae f. : servante (semble un substitut récent de *ancilla*). L'adjectif *fāmulus*, -a, -um paraît avoir été formé secondairement sur le nom ; l'emploi en est assez rare (un exemple de Pomponius à l'époque républicaine ; les exemples de l'époque impériale sont poétiques). Il faut arriver à la langue de l'Église pour trouver plus fréquemment l'adjectif *fāmulus* : il y sert à rendre *δοῦλος*. Cf. *serua*, créé sur *seruus*.

Dérivé : *fāmia* f. Cf., pour la phonétique, *Siculus/Sicilia*.

Fāmulus, *fāmia* sont des mots italiques et, en latin, peut-être des emprunts à l'osque : *fāmulī origo ab Oscan dependet, apud quos seruus famel nominabatur, unde et fāmia uocata*, P. F. 77, 11. Le témoignage de Festus est confirmé par les inscriptions, osq. *famel*, pél. *famel* = *fāmulus* ; osq. *famelo* = *fāmia* ; ombr. *fame-dias* = *fāmia*. Les grammairiens différencient *seruus* de *fāmulus*, e. g. Isid., Diff. I, 525, *serui sunt in bello capti... fāmulī autem ex propriis fāmiis ori*. Mais la distinction ne répond pas aux faits ; Andromaque, captive de guerre, se désigne par *fāmula* dans Vg., Ae. 3,

329, *me fāmulam famuloue Heleno transmisit habendam*. *Fāmulus*, qui semble contenir un suffixe de nom d'agent (cf. *baiulus*, *gerulus*), a désigné peut-être un esclave chargé d'une fonction spéciale, valet, etc., mais ce sens est impossible à préciser par les témoignages qui nous restent, tandis que *seruus* désigne la condition juridique de l'esclave.

Fāmia (ancien génitif, peut-être dialectal, *fāmiās* dans *pater*, *māter*, *filius fāmiās*) a dû désigner l'ensemble des esclaves et des serviteurs vivant sous un même toit, par opposition à la *gēns* ; cf. les expressions conservées dans des langues techniques *fāmia gladiatōria*, *fāmia monetālis*, etc. ; puis la maison tout entière, maître, d'une part, et femme, enfants et serviteurs vivant sous sa domination ; cf. Plt., Au. 2, *ego sum Lar fāmiliaris ex hac fāmiā*. Après la mort de *pater fāmiās*, le mot *fāmia* désigne le groupe de ceux qui étaient autrefois sous sa puissance et qui en sont sortis par son décès (*agnātī*, *agnatō*). L'expression *fāmia pecuniāque* désigne la fortune du maître, *rēs fāmiāris*, *patrimōnium* ; *fāmia* englobe les *rēs mancipi*, l'ensemble des choses indispensables à la famille, la terre, les animaux de labour, les esclaves, e. g. Caton, Agr. 138, *asinis feriānullas in fāmia sunt*. Par extension de sens, *fāmia* est arrivé à désigner les *agnātī* et les *cognātī* et à devenir le synonyme de *gēns*, tout au moins dans la langue courante, mais non dans la langue du droit. Sur ces diverses acceptions, v. Köhm, *Altlatein. Forschungen*, 1 sqq.

Dérivés : *fāmiāris* « ex eādē fāmiā », fréquent dans l'expression *rēs fāmiāris* ; puis par extension « familial » ; subst. *fāmiāris* m. : ami, familier, intime, et *fāmiāritās*, *fāmiāritas*, *fāmiāricus* ; *fāmiārescō*, -is (Sid.) ; *fāmiola* (tardif) ; *fāmiōsus* (id.).

De *fāmulus* sont formés : *fāmulāris* ; *fāmulitās* (archaïque, rare) ; *fāmulor*, -āris (*fāmulō*, tardif) avec ses dérivés, *fāmulātus*, -ūs m. (Cic.) et *fāmulitium*, créé d'après *seruitium* et non attesté avant Apulée, mais peut-être ancien ; cf. P. F. 77, 9, *fāmulietum* (sic) *dicebatur quod nunc seruitium* ; *confāmulus*, -lor (cf. *conseruus*).

Mots anciens, usuels. — Les représentants de *fāmia* dans les langues romanes sont assez nombreux, en partie de formation savante ; il est à noter que l'ital. *famiglio* désigne le serviteur et, plus spécialement, dans certains dialectes, le valet de ferme. M. L. 3180.

Mots uniquement attestés dans les dialectes italiques et sans étymologie, quoique la dérivation par un suffixe -elo- soit de type indo-européen. L'hypothèse d'un emprunt à l'étrusque (cf. *seruus*) est sans appui, comme l'explication par un ancien mot indigène.

***fāneua** (-gua) : mot de sens obscur qu'on trouve dans deux *tabellae deuotionis*, l'une osco-latine, CIL I² 1614, l'autre purement osque ; cf., en dernier lieu, Vetter, *Hdb.*, n^o 3 et 7, qui le traduit par « lingua » (?), et Vendryes, R. Ph., 1946, p. 93. En tout cas, mot non latin.

fānum, -i n. : semble signifier tout d'abord simplement « lieu consacré » ; cf. T. L. 10, 37, 15, *Fābius scribit in... ea pugna Iouis Statoris aedem uotam, ... sed fānum tantum, i. e. locus templo effatus, [sacratu] fuerat*. L'explication de Tite-Live montre que *fānum* était, pour

le sentiment latin et par étymologie populaire, rattaché à *fāri*; cf. Varr., L. L. 6, 54, *hinc* [sc. *a fando*] *fana nominata, quod pontifices in sacramento faciunt finem*, et Thes. VI 271, 59 sqq. Dans l'usage courant, le mot désigne un « temple » et s'est confondu avec *templum*, *dēlūbrum*, *aedēs*; ainsi on lit dans la *Lex uicana Furfensis*, CIL I² 2, 756, *sei quei ad hoc templum rem deiuinam fecerūt... pelleis coria fanei sunt*. Cf. le nom de lieu *Fānum Fortunae* et *Fānestris* (d'après *campestris*?). Chez les écrivains chrétiens, *fānum* (probablement é cause de *fānātus*) est opposé à *templum*, *ecclesia*; cf. Hier., ad Iou. 1, 10, *non templa dei uiuentis, sed fana et idola mortuorum*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *fānātus* : 1° qui appartient au temple, -a *pecūnia*; 2° serviteur du temple (spécialement de Bellone, la Grande Mère, Cybèle, Isis, Sérapis). Par là le mot a pris une valeur péjorative et, chez les auteurs chrétiens, le sens de « païen »; des glossaires le rapprochent de *lymphāticus* et Mécène en a tiré un verbe *fānor*, -āris « se démenier comme un possédé », cf. Sén., Ep. 114, 5.

**fānō*, -ās : dénomiatif de *fānum* sans doute extrait par Varron, L. L. 6, 54, du composé *profānō* dans la distinction qu'il établit entre *profānus* et *profānātus* : *profānum quod est ante fanum coniunctum fano... profānātum quod sacrificio quodam fanatur, i. e. ut lege fani sit*, cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc.; *profānāre*, lui, est attesté à date archaïque et diffèrent de *profānāre* issu de *profānus* : cf. Caton, Agr. 50, *ubi daps profānata comestaque erit*; 132, *Ioui caste profānato*; Fest. 270, 5, *Hercules cum ad aram, quae hodieque maxima appellatur, decimam bouum... profānasset...*

fanister (Not. Tir.) : de *fānum*, d'après *magister*? *profānus* : « profane », par opposition à *sacer*; cf. P. F. 257, 3, *profānum quod non est sacrum*. Plautus (Tr. inc. 38) : *sacrum an profānum habebas parui penditur*; et 298, 35. Par suite, « impie » et « non initié, ignorant ». Substantif : *profānūs* (Tert.). Dénomiatif qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale : *profānō*, -ās « profaner » avec ses dérivés. V. H. Wagenvoort, Mnemos., 1949, 319-332.]

confānēnsēs, -ium : qui ont le même temple (Inscr.). Un diminutif dialectal de *fānum* est attesté par la glose de P. F. 91, 29, *hanula : parua delubra, quasi fanula*. V. *feriāe*, pour les formes osco-ombriennes, et *fās*.

far, **farris** n. (pluriel rare) : *frumenti certa species sicut adorem*, Serv., Ae. 5, 745; lépeautre, sorte de blé, dont les anciens distinguaient plusieurs variétés, cf. Colum. 2, 6, 3; Varr., R. R. 1, 9, 4, etc.; et aussi « farine », comme son dérivé *farina*. Joue un grand rôle dans le culte, aussi y joint-on souvent l'adjectif *pius* : *far pium... quo peragi mos fuit sacrificiorum munia*, Arn. 7, 26; cf. Cat., Agr. 83; Vg., Ae. 5, 745, etc. Ancien, usuel. M. L. 3186.

Dérivés : *farreus* : de blé, de farine; *farreum* (sc. *libum*) : gâteau de farine usité dans les sacrifices; *farreātus*, *farreātio*, usité surtout dans les composés *confarreātio* et *diffarreātio* (sur l'origine de ce dernier, v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.³, p. 194, qui compare les oppositions *contrahere*/distrāhere, etc.); cf. Gaius, Inst. 1, 112, *farreo in manum conueniunt uozores per quoddam genus sacrificii quod Ioui Farreo fit; in quo farreus panis adhibetur, unde etiam confarreatio dici-*

tur; Serv., G. 1, 31, *farre* [nuptiae fiebant] cum pontificem maximum et Dialem flaminem per fruges molam salsam coniungebantur, unde confarreatio appellabatur; et P. F. 65, 17, *diffarreatio genus erat sacrificii quo inter uirum et mulierem fiebat dissolutio*. Dicta *diffarreatio* quia fiebat farreo libo adhibito. V. C. W. Westrup, Recherches sur les formes antiques du mariage dans l'ancien droit romain, Copenhague, 1946.

Autres dérivés plus rares : *farrārius* (-eārius), *farrātus* (rare), d'où peut-être *far(r)ātalia* (Gloss.), *far(r)ātarius* (Apic.); *farrāceus* (-cius); *farricius* (Apic.), *farrāgō*, -inis f. (cf. *similāgō*) : appellatur id quod ex pluribus satis pabuli causa datur iumentis, P. F. 81, 12; Varron, R. R. 31, 5, en donne deux étymologies, *aut quod ferro caesa ferrago dicta, aut quod primum in farra ca segete feri coepta*. L'étymologie populaire qu'il donne en premier lieu, favorisée par la dissimilation, a influé sur la prononciation du mot, et c'est à *ferrāgō* que remontent les formes romanes, ital. *ferrana*, esp. *herren*, etc., M. L. 3201 (mais l'italien a aussi *farragine* « méteil »). Sur le type en -āgō, etc., v. Ernout, Philologica I, p. 165 sqq.

farina (avec simplification phonétique de -rr-) f. : farine. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3197. Nombreux adjectifs dérivés : *farināceus*; *farinārius* : -m *cribrum*, Caton, cf. M. L. 3198; *farinārius*, -i (= *molinus*, *mola*, Lex Salica); *farinātus*; *farinōsus*; *farinulentus* (cf. *faculentus*); **farineus*, M. L. 3198 a. Diminutif rare et tardif : *farinula*.

farēdō, -inis f. : sorte d'ulcère ou de dartre, sans doute d'aspect farineux (cf. *furfurēs*). Même formation que *albēdō*.

Le mot se retrouve dans osq. et fal. *far*, ombr. *far* (même sens), et lat. *farrea* a son pendant exact dans ombr. *fasiu*, *farsio*. On n'en a de correspondants qu'en germanique dans v. isl. *barr* « céréales », v. angl. *bere* « orge », got. *barizeins* « *κρήνωρ* » et en slave dans v. sl. *brašino* « *πρωγή* », russe *bórošno* « farine de seigle ». Comme *faba*, c'est un mot particulier au groupe de civilisation du Nord-Ouest.

***farā(bu)ris** : mot dont l'accusatif se trouve dans une inscription des environs de Trèves, CIL XIII 431, et qui désigne un édifice non précisé. V. Thes. s. u.

farcio, -is, -sī, -tum (-sum, -citum) : le participe *fartus* est le plus ancien; *farsus* apparaît à partir de Pétrone; *farcitus* est de basse époque, -ire : terme d'élevage et de cuisine : 1° engraisser (des animaux vivants); 2° farcir et, de là « garnir, emplir, fourrer, bourrer », technique ou familier. M. L. 3192; 3206, *fartus*; 3205, *farsus*.

Dérivés et composés : *farcimen* n. : 1° hachis, farce; 2° par image, tumeur, farcin. M. L. 3191; B. W. s. u.; *farcimōsus*; -minālis.

Dérivés en *fart-* (*fars-*) : **fars*, forme rare attestée à l'acc. *fartem*, *fartim*, abl. *farte* (Plt., Fest.), refaite peut-être sur *fartim* adv. (Lucil., Apul.) d'après *partim/pars*; *fartus*, -tis m.; *fartior* (*farsor*) : cf. P. F. 78, 27, *fartiores nomenclatores qui clam uelut inferebant nomina salutorum in aurem candidati*; *fartūra* (*farsūra*) et **farsāreus*, M. L. 3204; *fartilis* (*farsilis*); *fartātus*; *fartālis*; *farticulum*; *fartūsus*.

conferciō, -is : composé d'aspect déterminé, très rare

aux formes personnelles; ne se rencontre guère que dans l'adjectif *confertus* « bourré [de] », usité surtout dans la langue militaire, au sens de « serré, épais »; *conferciō*; *inferciō*, *infarciō* : bourrer, fourrer dans, M. L. 4395; *inferficius* (Orib.) ; *referciō*, surtout usité dans l'adjectif *refertus* : bourrer, remplir, M. L. 7152; *suffertus* (rare) et populaire; Lucil., Suét.), : bourré.

farcinō, -ās et *suffarcinō*; doublets vulgaires de *farcio*, *suffercio*, sans doute d'après le type *sarcina*, *sartus*, avec influence secondaire de *sagināre*. *Farcina*, qu'on lit dans un scoliaste de Térence (Eugr. in Andr. 769), semble une création de grammairien.

Le rapprochement avec *frequens*, qu'on fait souvent, ne rend pas compte du vocalisme. — Le rapprochement avec gr. *φράσσω* « je serre l'un contre l'autre, je bouche » va bien pour le sens, mais se heurte au principe suivant lequel une racine commençant par une sonore aspirée ne se termine pas par une sourde. Le grec a *φράσνυμι* (*φράσνυμι*), *ἐφράγγω*, dont le γ en face de x laisse supposer un ancien présent athématique. Le vocalisme lat. -ar- est « populaire ». Si l'on admet que lat. *f* peut représenter un ancien **ph* (v. *fallō*), le rapprochement avec *φράσσω* serait possible; le **ph* étant aussi « populaire ».

1° **farfaria**, -ae f. (Gl.) : sabot ou queue de cheval (plante); 2° **farfarum** (*farferum*, qu'il faut sans doute lire dans P. F. 78, 25, au lieu de *farfenum*); *farfaria*, Diosc.; *farfugium*, Plin., -i n. : tussilage. Attesté depuis Plt., Poe. 478. Mot populaire, de forme instable et de sens variable, du reste non romain, comme l'indique le maintien de *f* intérieur, sans doute prélatine. L'origine étrusque n'est pas démontrable (Bertoldi, Mél. van Ginneken, p. 161; *Quest. di metodo*, p. 271). Cf. le nom d'un affluent du Tibre, *Farfarus* (tiré de **Farfar*), latinisé en *Fabaris*; cf. Ov., Met. 14, 330, et Vg., Ac. 7, 715; v. Ernout, Philologica II, p. 209 sqq. Conservé sous des formes altérées dans les parlers de l'Émilie et de la Toscane. M. L. 3195.

fariō : sans doute graphie fautive de *sariō*, dans Ausone, Mos. 130; cf. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2 (1945), p. 128.

farior : forme corrompue qu'on lit dans une citation de la Loi des XII Tables (8, 22) faite par Aulu-Gelle, 15, 13, 11, qui se s'ierit testatier libripensue fuerit, ni testimonium fariatur, improbus intestabilisque esto. Schoell a conjecturé *faiatur* en rapprochant *infitiari*. Mieux vaudrait lire *fateatur*. Il est évident, en effet, que *farior* ne pourrait être qu'un dénomiatif de **fārius* non attesté en dehors des grammairiens, qui semblent l'avoir extrait de *nefārius*, et qu'on attendrait un subjonctif *farietur* et non l'indicatif *fariatur*.

fārius, -a, -um : adjectif reformé sur *bifariam* et qui a servi à former toute une série d'adjectifs ou d'adverbes multiplicatifs : *bi-*, *tri-*, *quadri-*, *multi-fārius*, etc., et *fāriam*. Le mot latin *bifariam* rappelle le type skr. *divi-dhā* « double ». Différent de *fārius* : adjectif forgé par les grammairiens pour expliquer *nefārius*, qu'ils rapprochaient de *fāri*.

farnus, -i f. : frêne (Vitr.). Sans doute parent de *fazinus* (cf. Olck, P.W. VI 621).

Dérivé : *farneus*, conservé sous la forme féminine dans certains dialectes italiens, M. L. 3200.

farreus : v. *far*.

fās n. : indéclinable. Les anciens rapprochent *fās* et *fāstus* du verbe *fāri* « parler ». Virgile donne pour génitif à *fās* le gérondif *fādi*, Ae. 1, 543, *deos memores fādi atque nefādi* (que Servius glose par *iusti atque iniusti*); cf. aussi Ae. 2, 779, *nec te... portare Creusam fas... aut* [luppiter]... *siniit*, où le Servius auctus note : *fas pro fato*. Le rapport établi par les Latins entre *fās* et *fāri*, *fātum* apparaît dans des emplois comme Vg., Ae. 1, 205, *tendimus in Latium sedes ubi fata quietas ostendunt* : *illic fas regna resurgere Troiae*; cf. aussi plus bas, s. u. *fastus*, Varr., L. L. 6, 29. — *Fās* est un mot du type *iūs*, *mōs* et s'emploie comme ceux-ci dans des locutions impersonnelles : *fās* est comme *mōs*, *iūs* est. On a une phrase de type nominal dans *ne fās*, dont les deux éléments se sont soudés pour aboutir à *nefās*, comme dans *necessis*, *necesso*; de là des emplois comme *per fās* et *nefās* (T.-L. 6, 14, 10, etc.; cf. Thes. 6, 295, 44 sqq.). La forme *infās* : *ἀθέμειον pro nefas*, qu'on trouve dans les Gloses, n'est pas attestée dans les textes et n'a pu être construite qu'au moment où *fās* était considéré non plus comme un substantif, mais comme un adjectif indéclinable, et sur le type *infandus*, à côté de *nefandus*.

Le sens de *fās* est « permission ou ordre des dieux », « droit divin », par opposition à *iūs* « droit humain », auquel il est souvent joint dans la formule *ius fasque* est; cf. Serv., G. 1, 269, *fas et iura sinunt* : *i. e. diuina humanaque iura permittunt : nam ad religionem fas, ad homines iura pertinent*. Personnifié et divinisé, cf. T.-L. 1 32, 6. Ancien, usuel, classique.

De *fās* dérive *fāstus*, comme *iustus* de *iūs*; de *nefās*, *nefastus*, et aussi *nefārius* (depuis Cicéron) comme *iniūrius* de *iūs*, sans doute sous l'influence de *fāri*; *fāstus* : autorisé par la loi divine ou par le droit religieux, *nefāstus* « non autorisé ». L'épithète s'applique surtout aux jours : *dies fasti per quos praetoribus omnia uerba sine piaculo licet fari... dies nefasti, per quos dies ne fas fari praetorem : do, dico, addico*, Varr., L. L. 6, 29, 30. De là vient que *fāsti* (sc. *dies*) a servi à désigner les calendriers où ces distinctions sont faites : *fastorum libri appellantur in quibus totius anni fit descriptio*, P. F. 78, 4. — Rapproché de *festus*, cf. P. F. 78, 5, *fasti enim dies festi sunt*, et Cic., Verr. 2, 4, 151; P. F. 257, 13, *profecti dies : procul a religione numinis diuini*. Tous ces mots ont disparu du vocabulaire en même temps que les croyances et les usages qu'ils représentaient.

Fās est ordinairement rattaché, avec les Latins eux-mêmes, à *fāri*; ce serait un mot racine. Mais, à part *fātum*, le groupe de *fāri*, *fāma*, *fābula* n'a pas de valeur nettement religieuse en latin, ni même dans la plupart des autres langues; et, là où il a une valeur religieuse, ce n'est pas celle de *fās*. Dès lors, on est tenté de se demander si *fās* ne présenterait pas l'allongement normal des monosyllabes (cf. *dās* en face de *dāis*) et si l'on ne pourrait pas rapprocher *feriāe*, *fānum* (v. ces mots); *fās* reposerait sur un ancien **dhās*. Le sens de *fās* rappelle, en effet, celui de gr. *θεός* : gr. *θεός* ἐστὶ répond à lat. *fās* est pour le sens. Hypothèse non démontrable, qui supposerait que l'a de *nefārius* est secondaire. Sur le groupe, v. *faciō*. Cf. J. Paoli, Les définitions varroniennes des jours *fastes* et *nefastes*, Rev. hist. de droit fr. et étr., 1952, p. 293-327.

fascia : v. fascis.

fascinus, -i m. (*fascinum* n.) : 1° maléfice, sort que l'on jette à quelqu'un ; cf. Gell. 16, 12, 4, *Clavus Verus fascinum appellat quasi bascanum* (= gr. βάσκανον). Dérivés : *fascinō*, -ās ; *fascinātor*, -tōrius, Vg., B. 3, 103, *nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos* ; *fascinābulum* (bas latin) ; 2° amulette en forme de phallus que l'on portait pour écarter le mauvais œil (*fascinum depellere, submovere*), cf. Porph., Hor. Epod. 8, 18, *fascinum pro uirili parte posuit quoniam praefascinandis rebus haec membri deformitas apponi solet* (sur le fait lui-même, cf. Varr., L. L. 7, 97) ; et par suite « phallus », cf. Aug., Ciu. 6, 9, p. 265 ; Arn., Nat. 4, 7, [Tutun] *immanibus pudendis horrentique fascino... inequitare matronas*. M. L. 3211 ; B. W. *fasciner*.

Composés tardifs : *effascinō*, -ās (Plin., Gell.) ; *prae-fascinō* (Porph., Not. Tir.).

prae-fascini (-nē) : en éloignant le mauvais œil ou le mauvais sort ; d'où « pour bien dire, sauf respect, sans offenser personne ». M. Niedermann signale, Phrynichos, p. 159, éd. Rutherford : βασιάνιον λέγουσιν οὐ ἀρχαῖοι, οὐ προβάσανιον.

Fascinus ressemble trop au gr. βάσκανος « qui ensorcelle » pour qu'on ne lui suppose pas une origine commune : la correspondance anormale β = f peut s'expliquer par une origine thraco-illyrienne. βάσκανος est sans doute un dérivé du verbe βάσκειν. λέγειν, κακολογεῖν Hes., correspondant à l'att. φάσκειν ; *fascinus* désignerait à l'origine « un charme » ; cf. Catul. 7, 12, *mala fascinare lingua*, et Virg., B. 7, 28. Par là s'établirait un rapport lointain avec le groupe de *for*.

On a rapproché aussi *fascinus* de *fascis*, *fascia* ; ce serait une opération magique par laquelle on ligoterait la victime. Il est possible, en tout cas, que *fascinus* ait subi l'influence de *fascis*. V. Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.* s. u., et H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, sous βάσκανος.]

fascis, -is m. : paquet lié par une corde, et le plus souvent « fagot, botte », mais aussi « faix, fardeau », Vg., B. 9, 65, *ego hoc te fasce* (sc. *haedorum*) *leuabo*, où Servius note *fascem aut onus*. Au pluriel, *fascēs*, -ium « faisceaux » composés de baguettes de bouleau ou d'orme liés par une courroie et quelquefois munis, au centre, d'une hache, que les licteurs portaient devant les hauts magistrats de Rome comme symbole de leur pouvoir de frapper et de mettre à mort. Aussi *fascēs* s'emploie-t-il souvent pour désigner le pouvoir consulaire, et même le pouvoir tout court : *fascēs rapere, praeferre, submittere* ; f. *laureāti, uersī, frācti*. Ancien, usuel. M. L. 3214 ; B. W. *faiz*. Irl. *faisg*, britt. *fasg*, *fasgl*, *fascenn*.

Dérivés : *fasciculus* m. : 1° faisceau, botte, gerbe ; et « poignée » (c. *manipulus*) ; 2° rouleau de livres ou de lettres ; *fasciculāria*, -ōrum (Vég.) ; *fascina* (Caton) f. : fagot, fascine, M. L. 3210 ; *fascālis*, -e, sc. *lictor* (bas latin et quineque, sez-) ; *fasciātum* (Quint.) ; *fasciger* (Paul. Nol.).

A *fascis* se rattache : *fascia* (fā-?, cf. Thes.), -ae f. : bande, bandelette (d'étoffe) qui servait à de nombreux usages, à emmailloter l'enfant, à tenir la poitrine, à serrer la jambe, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3208. Passé en got. *fāskja*, v. h. a. *fāsci*.

Dérivés : *fasciō*, -ās : bander, M. L. 3209 ; *fasciola*

l., -lum n. (Chir.) : bandelette, cf. M. L. 3212, 3213 ; *fasciolō*, -ās (tardif).

Cf. irl. *basc* « collier » ? (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. Kelt. Spr.*, I, p. 77 ; mais le rapprochement avec des mots grecs est bien incertain).

faseolus : v. *phasēlus*.

fastidium : v. *fastus* 2.

I. **fastigō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : incliner, effiler, contourner en pente ou en pointe. Sans doute reconstruit postérieurement sur *fastigātus* « qui se termine en pointe », Plin. 18, 172, *quarto generi [uomerum] cuspidem auctior in mucrone fastigata*, ou « qui va en pente » (en considérant le sommet où les deux côtés de l'angle viennent se rencontrer), cf. Cés., B. G. 2, 8, 3, *collis in fronte leniter fastigatus* ; 4, 17, 4, *prone ac fastigata* ; C. 2, 10, 5, *fastigata atque ordinatim structo tecto* ; T. 1, 44, 9, 6, *fastigatam, sicut tecta aedificiorum sunt, testudinem faciebant [militēs]*. Le sens apparaît dans la définition d'Hygin, Mun. castr. 49, *fossae species est fastigata uel Punica. Fastigata dicitur, quae a summa latitudine lateribus deuexis in angustiam ad solum coniuncta peruenit*.

En s'appliquant aux plantes, *fastigāri* « devenir pointu, s'effiler » est devenu synonyme de « croître en hauteur, pousser, grandir » : Plin. 18, 52, *frumenta uero tempore fastigantur in stipulam*. De là, à basse époque, l'emploi de *fastigātus* pour *sublimis*, de *fastigāre* pour *in altum ducere*.

II. **fastigium** n. : pente, inclinaison, cf. Cés., B. G. 73, 5, *scrobes trium in altitudinem pedum fodiebantur paulatim angustiore ad infimum fastigio* ; en architecture « toit » en pente et formant pointe au sommet, par opposition aux toits plats ; cf., entre autres, Cic., ad Quint. fr. 3, 1, 14 ; haut d'un fronton, formé des deux côtés convergents du toit, par suite fronton tout entier, l'alto d'un édifice, *aedificii summum*, P. F. 78, 8, puis « cime (d'un arbre) », « sommet » d'une montagne (= *cacumen*) et même, à l'époque impériale, « niveau supérieur », sans que l'idée de pente soit encore sensible, e. g. Curt. 4, 19, *iamque a fundo maris in altitudinem medicum oper creuerat, nondum tamen aquae fastigium aequabat*. S'emploie également au sens moral : faite des grandeurs point culminant ; de là « point principal » : *sed summa sequar fastigia rerum*, Vg., Ae. 1, 342. En gramm. « accent » (= *cacumen*).

Dérivé : *fastigiō*, -ās, qui tend à se substituer à *fastigāre* ; cf. Thes. VI 324, 60 sqq. — M. L. 3217 a ; le *fasti* provient du germ. *first*, v. B. W. s. u.

Semble apparenté à *fastus* ; pour la formation, cf. *caus*, *castigō* ; et *uestigō*, *uestigium* ; *fastigō*.

On rapproche souvent skr. *bhṛgīṣh* « pointe », irl. *bu* « pointe, partie supérieure d'un objet » et *borr* « fier » v. isl. *broddr*, v. h. a. *borst* « pointe ». Le tout peu ne. Le vocalisme a du latin à l'air « populaire ».

1. **fastus** : v. *fās*.

2. **fastus**, -ūs m. : air orgueilleux ; orgueil, faste, dain ; cf. Vg., Ae. 3, 326, *stirpis Achilleae fastūs iuuenemque superbum*. Terme surtout poétique et de langue écrite, qui s'emploie au singulier comme au pluriel (cf. Thes. VI 329, 16 sqq.) ; n'apparaît en pro-

qu'à partir de Sénèque, en poésie à partir de Catulle. — Sens premier « hauteur », cf. *fastigium*, comme *superbia* ?

Dérivés : *fast(u)ōsus* : qui fait le dégoûté, orgueilleux (époque impériale) ; *fastidium* n. : dégoût, dédain, mépris ; cf. Cic., Off. 1, 190, *in rebus prosperis... superbiā... fastidium arrogantiamque fugiamus*. Ancien et usité dans toute la latinité. Semble une contamination de *fastus* (avec lequel il se confond souvent, cf. Vg., B. 2, 15, *superba pati fastidia*, et Tib. 1, 8, 69 et 75) et de *tædium*, qui est de sens voisin, cf. Festus, 496, 6, *tædulum antiqui interdum pro fastidioso, interdum quod omnibus tædio esset, ponere soliti sunt*. Ce *tædulus* a disparu au profit de *fastidiōsus* « dégoûté, dédaigneux » et « qui provoque le dégoût ». Dénommatif : *fastidiō*, -is : faire le dédaigneux ou le dégoûté, repousser avec dédain ; ancien, usuel et classique ; et à basse époque *fastidiō*, -ās (cf. *tædiāre*), cf. Thes. VI 308, 65 sqq. ; demeuré sous cette forme dans les langues romanes, ainsi que *fastidium*, *fastidiōsus* (par exemple, esp. *hastiar*, -tio, -tioso) ; cf. M. L. 3215-3217 et B. W. sous *fächer*. Autres dérivés, très rares : *fastidilis*, -dibilis. Aucun rapprochement net.

fateor, -ēris, **fassum sum**, **fatēri** : 1° avouer, généralement dans un sens péjoratif « reconnaître sa faute, son erreur, etc. », Plt., Au. 738, *fateor peccauisse* ; 2° proclamer. Cf. osq. *fatium* « faire ». Dérivé avec raison de *fari* par les anciens ; cf. Varr., L. L. 6, 55, *ab eodem uerbo fari... fassi ac confessi, quia fati id quod ab [h]is quæsitum. Fatēri est un verbe d'état normalement dérivé d'un nom d'agent *fat-* à voyelle brève, cf. gr. φάρις et φάρις « parole, discours » ; l'emploi du médio-passif — du reste concordant avec celui de *fatur* — s'explique par le sens du même verbe, le sujet parlant étant particulièrement intéressé à l'avoir qu'il fait. L'importance des formes à préverbes donne lieu de croire que l'original de *con-ficor*, *pro-ficor* a précédé *fateor* ; car le nom d'agent *fat-* n'est normal qu'en second terme de composé. On remarque, à ce point de vue, l'existence de *in-fitiæ*, dérivé de **in-fat*.

L'adjectif en -to-, *fassus* (ou plutôt *con-fessus*, *pro-fessus*), n'appartient pas originairement au verbe *fateor* ; c'est un dérivé de *fat-*, issu de **fat-tos*, comme *uisus* de **weid-tos* > **weid-to-s* > **uisissos* > *uis(sus)*, obtenu indépendamment et rattaché ensuite à *fateor* (cf. *docēō* et *doctus*). Pas de substantif dérivé ; le simple *fassiō* est attesté une fois dans les gloses ; seuls existent les composés *confessiō* et *proffessiō*, ce qui est conforme à l'usage ancien : *uentiō* est une rareté, tandis que *conuentiō*, *inuentiō* sont courants. On a un composé archaïque avec préfixe négatif dans *infitiæ*, -ārum, usité seulement dans l'expression *infitiās ire* « nier » et d'où provient le dénommatif *infitiāri*. *Fassus* lui-même est rare ; on trouve à la place *confessus*, où le préverbe marque le caractère acquis de l'avoir ; cf. Cic., Caec. 9, *ita libenter confictur, ut non solum fateri, sed etiam profiteri uideatur*. La langue de l'Eglise a aussi choisi *confiteor* dans le sens de « avouer, reconnaître, confesser ses fautes ou sa foi » pour traduire le gr. ὁμολογῶ, ἐξομολογῶ, συνομολογῶ (cf. H. Rheinfelder, dans *Die Sprache* I 1949) ; les exemples de *fateor* sont très rares, cf. Thes. VI 338, 70 sqq., en face de *confiteor*, IV 227, 35 sqq. ; 228, 15 sqq. ; 236, 26 sqq., etc. *Confessus* se rencontre avec

le sens passif « avoué, reconnu » dès la loi des XII Tables ; sur les autres formes de passif de *confiteor*, v. Thes. IV 226, 37 sqq.

confessiō « aveu » apparaît à partir de Cicéron ; le mot a eu une grande fortune dans la langue de l'Eglise, où il traduit ἐξομολόγησις, ainsi que *confessor*, dont le sens profane est à peine attesté (deux exemples tardifs, cf. Thes. IV 192, 43 sqq.). Par contre, *confessorius* appartient à la langue du droit (Ulpien : *confessoria actiō*). De là : irl. *cubidil*, *coibse*, *confessor* ; britt. *cyffes*.

profiteor, -fessus sum : avouer hautement ou publiquement, proclamer, promettre ; *sē profiteri* « se proposer, s'offrir ; déclarer, faire une déclaration [de candidature, de fortune, etc.] » ; *professae [feminae]* « prostituées professionnelles qui ont donné leur nom sur les registres de l'édile », Ov., F. 4, 866. D'après *profiteri sē medicum*, *grammaticum* (Cic., Tusc. 2, 4, 12), on a dit *profiteri medicum*, *grammaticum* : professer, enseigner la médecine, la grammaire ; et même absolument *profiteri* « enseigner » (e. g. Plin., Ep. 2, 18, 3), d'où, à l'époque impériale, *professor*, *professorius*, *professōnarius* (Inscr.), *professius* (Serv.). *Professiō* a des sens correspondants aux sens de *profiteor* : déclaration, promesse, profession. Le britt. *proffes* est un mot savant.

Autre composé : *diffiteor* : désavouer, nier. Assez rare, mais classique (Plancus ap. Cic., Fam. 10, 8, 4 ; Ov., Am. 3, 14, 28), fait sur *confiteor* d'après le modèle *confido* / *diffido*.

De *infirior* : *infitiālis* (*quaestiō*), terme de rhétorique ; *infitiātor*, -tor, -trix.

On trouve aussi un exemple de très basse époque de *dēfiteor* (hybride de *diffiteor* et de *dēnegō*) et l'abrégé de Festus a un infinitif *infiteri* : non *fateri*, 100, 5, dont le participe se retrouve dans la glose : *infientes* : ἀποβόμενοι. Sans exemple dans les textes ; sans doute formé secondairement sur **infitus*, *infitiæ*.

fatica, -ae (ua-) f. : autre nom de l'herba sōlāta, sōlānum « morelle » (Ps.-Ap. 75, l. 17 n.). V. André, *Lex.*, s. u.

fatigō, -ās, -āui, -ātum, -āre : sens premier « faire crever » ; s'est sans doute employé en parlant des animaux, particulièrement des chevaux, cf. Vg., Ae. 1, 316, *uel qualis equos Threissa fatigat | Harpalycē* ; Curt. 4, 15, 31, [Alexander] *plures equos fatigauerat [equitando]*. Par affaiblissements successifs : « harasser », « accabler », « fatiguer » ; et même, à l'époque impériale, « importuner, vexer, railler », d'où, dans Sidoine, *fatigātōrius* employé pour *facetus*. Cf. le fr. « crever, se crever, être crevé ». Dans le sens de « fatiguer », les auteurs emploient indistinctement *fatigō* et *dēfatigō* (*dēfatigō*), tous deux déjà dans Plaute. Le mot, par son sens, se prête volontiers à recevoir un préverbe indiquant que le procès arrive à son terme ; cf. *dēpereō* à côté de *pereō*. Il est à noter que *fatigātō* n'est attesté qu'à partir de Tite-Live ; *dēfatigātō*, par contre, est dans Cicéron et César. Mais le terme le plus ancien et le plus fréquent est *lassitūdō*. Par contre, si *fessus* est de bonne prose, *lassus* ne l'est pas. De *fatigō* a été tiré un nom postverbal **fatiga* attesté par les langues romanes, cf. M. L. 3220. Dans Tertullien, *fatigābilis* ; dans Plin. et Sénèque, *infatigābilis*, *indēfatigābilis*, *indēfatigātus*, formes emphatiques à côté de *indēfessus*. Dérivé sans doute de *fatis* ; cf. *castus*, *castigō*, etc. M. L. 3220 a.]

*fatis, -is : usité seulement dans l'expression *ad fatim*, dont les deux éléments se sont soudés pour former l'adverbe *affatim*, d'où on a même extrait à basse époque un simple *fatim* « abondamment » (cf. *examussim*). Le sens premier est « fente, crevasse » ; *ad fatim* veut dire « jusqu'à crever, jusqu'à éclater » ; et c'est d'abord joint aux verbes signifiant manger, boire, cf. Plt., Poe. 534, *edas de alieno quantum uelis usque ad fatim* ; ibid. 867, Men. 91, puis, par affaiblissement, « à satiété, tout son saoul ». Est resté familier ; Cicéron ne l'emploie que dans les lettres, par exemple pour surenchérir sur *satis*, Att. 16, 15. Rare.

Dérivé : *fatiscor*, -eris (époque républicaine), *fatiscō* (époque impériale), pas de parfait, adj. *fessus* : se lézarder, se fendre ; cf. Lucr. 5, 308, *delubra deum simulacra fessa fatisci*, Vg., Ae. 1, 123, [naues] accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt. Par suite « tomber en ruines » et « s'épuiser », puis « se lasser, se fatiguer », et ce dès les plus anciens textes, ainsi Pacuvius, Trag. 154, *numquam fatiscar facere quod quibo boni*.

La forme *fessus*, tirée de *defessus*, comme *gressus* de *ingressus*, a été généralisée au lieu de **fassus*, sans doute pour éviter l'homonymie de *fassus*, adjectif de *fateor* ; le sens propre « lézardé, fendu » apparaît dans l'exemple de Lucrèce cité plus haut, *defetiscor*, -eris, *defatiscō* (langue de l'Église) : forme « déterminée » indiquant le procès arrivé à son terme (cf. *fatigō* et *defetigō*), usitée surtout au participe *defessus*. De *defessus* est attesté à partir de Virgile le composé *indefessus*, traduction du gr. ἀνδραγωγός ; **infectus* n'existe pas, et ceci contribue à indiquer le caractère secondaire de *fessus*, décelé par la voyelle e. L'importance de la forme « déterminée » *defessus* ressort de la généralisation de *fessus*. Les formes *defetiscentia*, *defessio* sont tardives. A *fessus* ne correspond aucun substantif : cf. *fatigō*. — *Fessus* a été supplanté par *lassus* dans les langues romanes.

Sur ce groupe, v. W. H. Kirk, A. J. of Philol., LXXI (1932), p. 364, et B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 29.

fātum, -ī n. : destin ; correspond pour le sens au gr. εἰραμένη (-μένη) ; souvent personnifié et déifié *Fātum* ou *Fāta*, -ōrum ; de là, dans la langue populaire, le masculin *fātus* (cf. *caelus* et *caelum*), Pét. 42, 71, 77, et féminin *fāta*, qui a survécu dans les langues romanes, M. L. 3219, B. W. sous *fée*, sur un domaine beaucoup plus étendu que *fātum*, M. L. 3222, concurrencé par *sors*, et en celtique, dans brit. *fawd*. Ancien, usuel.

Le destin en tant qu'inévitable et imposé aux hommes comporte souvent une nuance péjorative et *fātum* a pris les sens de « destinée malheureuse, malheur » et « terme fixé par le destin, mort » (et, par extension, en poésie, « ombre, cadavre »). Ce double sens se retrouve dans l'adjectif *fātalis* : fatal, et par là « meurtrier » ; *f. diēs* « jour de la mort » ; cf. aussi fr. *feu*, B. W. s. u., de **fātus* ? Dérivé tardif et rare : *fātaliūs* (cf. *necessiūs*). Cf. aussi *Fātuculus* Serv., Ae. 7, 47, et *fātuculus* « devin », attesté par l'Italien, M. L. 3224.

Composés : *fātī-canus* (-cinus) (Ov.), -dicus, -fer, -lepus, -loquus, -loquium, de couleur poétique ; *bonifātus* et *bonifāticius* (avec influence de *faciō* ?), *Malifātus* (bas latin).

Fātum est, comme l'a vu Varron, L. L. 6, 52, du

groupe de *for* ; *fātum* est à *for* ce que *tectum* est à *tēgō* : ab hoc [sc. *fori*] tempora quod tum pueris constituunt Parcae fando, dictum fatum et res fatales. Cf. Enn., A. 19, et Vg., Ae. 1, 261 cité s. u. *for* ; Manu Leumann, IF 45, 105 sqq.

I. **Fatuu**, **Fatua** : nom d'anciennes divinités italiennes identiques à *Faunus*, *Fauna* (cf. Varr., L. L. 6, 52 et 55, et les références de Goetz-Schoell, ad loc.), dont dérive, selon Justin, 43, 1, 8, le verbe *faturo*, -āris « être inspiré » : *Fatua... Fauno uxor... quae uelut per furorem futura praemonebat. Vnde qui adhuc inspirari solent fatuari dicuntur*. — Se retrouve en osq. *Fatuweis*, gén. sg. « *Fatui* », cf. Vetter, *Hdb.*, n° 165. La quantité de l'a de *Fatuu* est incertaine ; c'est arbitrairement que les dictionnaires le donnent comme long, d'après *fātus*,

II. **fātus**, -a, -um : 1° sot, imbécile, insensé, fou ; traduit μωρός, joint à *stolidus*, *stultus*, *insipiens*, etc.) ; fat (cf. Pét., Sat. 46, 2) ; 2° fade, insipide (= *insulsus*), cf. Mart. 13, 13. — Le sens le plus ancien est le sens moral (Plt., Tēr., etc.) ; le sens de « sans goût » appliqué aux choses n'apparaît pas avant l'époque impériale ; v. Thes. s. u.

Dérivés : *fatuiūs* « sottise » (classique, mais rare) ; *faturo*, -āris « faire le fou », Sén., Apocol. 7 ; *infatui*, -ās « rendre sot, infatuer » (classique) ; *infatuiūs* (St Jér.) ; *fatuiō*, -ās (Arn.) ; *faiuōsus* (Ital.). Du nom propre *Fatuu* dérive sans doute le nom de la « pivoine » *fatuina* (rosa, Ps.-Ap. 64).

Les formes romanes (fr. *fade*, *fai*) supposent un type **fatuidus* (d'après *sapidus*), v. M. L. 3223 et B. W. sous *fade*.

Étymologie inconnue. On ne peut décider si *Fatuu* et *Fatua* sont le même mot que l'adjectif *fatuu* ; mais il est possible que le nom de ces vieilles divinités italiennes, de caractère prophétique, ait servi par dérision à désigner des personnages qui déraisonnent ; cf. le sens péjoratif de *harioior*. Le rattachement à *fātor*, fréquentatif de *for*, cf. P. F. 78, 22, *fātatur* : *multa fantur*, n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

fauēō, -ēs, **fāui** (de **fau-ut*), **fautum**, **fauēre** (noter un impératif *foue* qu'on lit sur la base d'une belette-amulette d'or du temps de la seconde guerre punique : *foue* L. Corneliai L. f., et sur lequel on s'est appuyé pour fonder l'hypothèse d'une flexion *foueō*/*fauēre* avec une alternance de vocalisme fondée sur la différence d'accent, comme dans **cōuēō*, *cauēre* ; mais, outre que cette alternance n'est établie par rien de sûr, le sens et la construction différencient *fauēō* et *foueō* ; le premier signifie « favoriser » et est suivi du datif : *f. Rōmānis, laudi alicius* ; le second seulement « chauffer, réchauffer » et se construit avec l'accusatif : le *foue* de l'inscription citée plus haut peut être une simple méprise du graveur et l'on ne saurait faire état de la glose de P. F. 77, 15, *Foui, qui nunc Fauī appellantur*, pour justifier un passage de *fou- à fau-* : être bien disposé, être favorable. S'emploie absolument, cf. Ov., Epist. 3, 88, *Marte fauente*, ou avec un complément au datif. *Fauēō* a d'abord appartenu à la langue religieuse ; il désigne souvent la bienveillance des dieux ; un emploi rituel subsiste encore dans l'expression *fauēre linguis* (Ore, uerbis, uocibus), réduite quelquefois à *fauēre* à l'époque

impériale, où, du reste, elle n'est plus qu'un archaïsme ; Serv. auct., Ae. 5, 71, *praeco magistratu sacrificante dicebat « fauete linguis, fauete uocibus »*, h. e. *bona omina habete aut tacete*, et Sén., Dial. 7, 26, 7, *hoc uerbum non, ut plerique existimant, a fauore trahitur, sed imperat silentium, ut rite peragi possit sacrum nulla uoce mala obstreptante*. Le vieux mot *fauentia* a la même valeur, cf. P. F. 78, 14, *fauentia bonam ominationem significat. Nam praecones clamantes populum sacrificiis fauere iubebant. Fauere enim est bona fari* (étymologie tirée du rapprochement avec le gr. εὐφημία), *at ueteres poetae pro silere usi sunt fauere*. Un texte d'Accius montre bien la valeur religieuse de *fauēō*, *faustus*, Trag. 511, *ciues om(i)nibus faustis augustam adhibeant | fauentiam, ore obscaena dicta segrege, où le poète a multiplié à dessein les termes techniques : ōmen, faustus, augustus, fauentia, obscaenus. Fauēō est un de ces nombreux termes passés de la langue religieuse dans la langue laïque. Il a pu se dépouiller à ce point de son sens primitif qu'Ennius l'emploie comme synonyme de *uelle*, A. 419 : *matronae moeros complent spectare fauentes (= gaudentes, puis uolentes)*, et Vg., G. 1, 18, *adsis, o Tegae, fauens*, où l'on pourrait avoir *uolēs* (synonyme de *libēs*) et où le Servius auctus note « *fauere... ueteres etiam uelle dixerunt* ». Ancien, usuel. *Fautum* a sans doute survécu en espagnol et en portugais ; cf. M. L. 3224.*

faustus (par l'intermédiaire d'un substantif neutre **fauos*, thème en -os/-es- non attesté, mais qui double *fauor*, comme *decus* double *decor*, et dont *faustus* dérive, comme *onus*us de *onus*, *iustus* de *iūs*, etc.) : « qui grandit heureusement » (d'où les noms propres *Faustus*, -a, -ulus, etc.) ou « qui fait grandir heureusement » : Non. 426, 15, *faustum quasi a fauendo dictum ac per hoc prosperum ac propitium, précédant felix « fécond » dans la formule quod bonum faustum felix fortunatumque sit*, cf. Cic., Diu. 1, 45, 102 ; Tēr., Andr. 956, *o faustum et felicitem diem* ; cf. les formules *grae publici faustae Felicitatis*, CIL I^a, p. 214 ; Val. Max. 1, 8, 8, *diuus Iulius, fausta proles eius [urbis]*. De *faustus* sont dérivés : *faustulus* : P. F. 83, 3, *faustulum porcellum, feturam pecorum* ; *Faustiūs* : nom de déesse adjointe à Cérès : *nutri rura Ceres almaque Faustilas*, Hor., Od. 4, 5, 18 ; *infaustus*, M. L. 4394.

fauor : faveur ; et, sens concret, « marque de faveur, applaudissement », etc., cf. *clāmor*. Non attesté avant Cicéron, qui l'introduit avec des réserves, Sest. 115 : *qui rumore et, ut ipsi loquuntur, fauore populi tenetur et ducitur*, et Epist. frg. 8, 8 : *eum amorem et eum, ut hoc uerbo utar, fauorem in concilium aduocabo. Fauor* est formé sur *fauēō*, comme *amor* sur *amō* ; a dû remplacer un ancien neutre **fauos* ; cf. plus haut, *faustus*.

Dérivé : *fauōrābilis*, attesté à partir de Velleius Paterculus ; *infauōrābilis* (Dig.). Irl. *fabhar*.

fautor (*fautior* dans Plaute, Am. Prol. 67, 78, 79, et dans Lucil. 902 ; fém. *fautrix* à partir de Térence) : qui favorise, protecteur. Suivi du génitif ou du datif.

Cf. aussi les formes peu ou mal attestées *fauēa* (*fabea*), -ae, *fauēus*, -i (Gloss.) : esclave favorite ou favori, peut-être dans Plt., Mi. 797 ; *fauisor*, -ōris, synonyme tardif de *fautor* ; attesté à partir d'Aulu-Gelle et peut-être création artificielle d'écrivains archaïsants ; d'où *fauisō* (Gloss.).

Le rapprochement de v. sl. *goveiti* « religiōsē uerēti »

avec *fauēre* est plausible au point de vue phonétique comme au point de vue sémantique. Mais l'ambiguïté de *g* (*g* ou *gh*) en slave et de *f* en latin rend la concordance d'autant moins probante que lat. *a* devant *u* et sl. *o* sont aussi ambigus et que lat. *u* intervocalique admet plusieurs origines. Arm. *g* de *goveit* « je loue » est issu de **gh* ou de **u* ; le rapprochement avec les mots latin et slave est aussi plausible. — Rien de sûr.

fauilla -ae (avec *i longa*, CIL V 3143 ; les langues romanes dans lesquelles le mot est représenté attestent aussi *failla*, blâmé par l'App. Probi, GLK IV 198, 8, **falliua*, M. L. 3226 ; c'est à **falliua* et **faloisca* que remontent les formes germaniques : v. h. a. *fal(a)wisca*) f. : cendre, braise, suie : -a est *deserta igni scintilla*, Serv., Ae. 3, 573 (cf. Ae. 6, 227), en particulier « cendres volantes », cf. Pelagon. 110, *cinerem leuem, i. e. fauillam quam appellant*. Terme moins général que *cinis*, comme le montre l'emploi qu'en fait Suét., Tib. 74, *cinis e fauilla et carbonibus* ; mais, dans l'usage courant, ne diffère guère de *cinis* ; on trouve même parfois les deux mots dans un emploi exactement opposé à celui qu'on attendrait, cf. Plin. 19, 19, *regum inde funebres tunicae corporis fauillam ab reliquo separant cinere*. Ancien, mais d'emploi plus restreint que *cinis*. N'est représenté que dans les dialectes italiens et ibériques.

Dérivés (tardifs) : *fauillaceus*, *fauillatius*, *fauillēscō*.

Forme à vocalisme réduit qu'on tire de **fouilla* > *failla* (cf. *caueō*, *fauēō*), mais l'a peut s'expliquer autrement. V. *foueō*. Cf. *scintilla*.

fauis(s)ae, -ārum f. pl. : vieux terme du vocabulaire religieux : -ae locum sic appellabant, in quo erat aqua inclusa circa templa. Sunt autem qui putant fauisas esse in Capitolio cellis cisternisque similes, ubi reponi erant solita quae in templo uetustate erant facta inutilia, P. F. 78, 10, dont la définition provient de Varron, cf. Gell. 2, 10, 3. Mot sans doute étranger ; étrusque ? Même finale que dans *caris(s)a*, *mantissa*. Pas d'exemple dans les textes. Cf. *foueā* ?

Faunus, -ī m. (usité aussi au pluriel *Fauni* (poétique), sans doute d'après gr. Πῆνες, Σάτυροι ?) : ancienne divinité italique, de caractère agreste et silvestre, qui a pour sœur et femme *Fauna* ou *Fatua*. La forme *Fones*, di siluestres (Gloss.) est corrompue. On rapproche généralement ombr. *fons* « fauens », nom. pl. *foner*, et on l'explique par a *fauendis frugibus* ; mais ce n'est là, sans doute, qu'une étymologie populaire, sans rapport avec le caractère primitif du dieu. Comme sa fête se célèbre aux *Lupercalia* et que son culte se confond partiellement avec celui de *Lupercus*, on a songé à le rapprocher de gr. θάυρον θηρον Hes., et à y voir un ancien « dieu-loup » ; on l'a comparé aussi au *Daunos* apulien (issu de **dhaunos* ?). En tout cas, traité comme une divinité indigène, fils de Picius, petit-fils de Saturne et père de Latinus (v. Ov., F. 3, 291 sqq.). — Le rapprochement de m. irl. *buan* « bon, favorable » est à rejeter.

Fauōnius, -ī m. : le *Favonius*, vent tiède d'ouest qui souffle au printemps, souvent qualifié de *tepīdus*, ce qui l'a fait rattacher par les Latins à *foueō* ; cf. Plin., H. N. 16, 93 ; Isid., Or. 13, 11, 8. Mais c'est aussi le vent fécondant, sens dans lequel Virgile l'assimile au Zéphyre qui féconde les caules (cf. Vg., Ae. 3, 120 ; Sén., N. Q. 5,

16, 4), et d'après Pline, l. 1., les *rustici* l'appellent *caulitio* (de *catulio*) parce qu'il est : *genitalis spiritus mundi a fouendo dictus*... *gestiente natura semina accipere eaque animam inferente omnibus satis*. — Le passage de *o* protonique **fouōnius* à *faūōnius* n'est pas sûr (cf. *faueō* et *faulla*) et la dérivation fait difficulté (le cas de *Alcēdōnius*, *Aquilōnius* est tout autre). L'explication par *faueō* n'est pas moins hasardeuse. — Le mot est représenté dans les dialectes italiens et en espagnol, M. L. 3227, et passé en germanique : v. h. a. *fōnno*, -*na* « Föhn ».

faustus : v. *faueō*.

fausus, -i m. : rayon de miel. *Fausus* est employé verbialement comme symbole de la croissance heureuse ; cf. Pétr. 43, *itaque creuit, quicquid creuit, tamquam fausus* ; 76, *quicquid tangebam crescebat tamquam fausus*, cf. aussi id., ibid. 35, 5 et 39, 15, sans doute par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *faueō*. Le rayon de miel figure dans les sacrifices offerts à Cérès (Vg., G. 1, 344) et à la Terre (Plin. 25, 107). Ancien, usuel. V. M. L. 3228 et 3227 a, **faūulus* (roumain, italien, espagnol, portugais ; non français). Sans étymologie.

faux, -cis f. ; **faucēs**, -ium : 1^o gorge, en tant qu'entrée du tube digestif et de la trachée artère ; gosier et aussi la gorge en tant que partie extérieure du cou ; 2^o gorge (dans une montagne, cf. Serv., Ae. 11, 516, -*es dicuntur itinera inter duos montes locata augusta et peruta, dicta a faucium similitudine*) ; entrée étroite d'une ruche, d'une caverne, d'un vase (cf. *labra*), goulot, goulet. Ancien, usuel. M. L. 3225. Le pluriel est seul usité à bonne époque, cf. Varr., L. L. 10, 78, *quodam non [consuetudo patitur] ut si dicas pro fauces, faux*. Le génitif pluriel est toujours *faucium*, mais il n'est pas attesté avant Cic., Tus. I 37 ; l'accusatif est *faucēs*, non *faucis*. Le singulier ne se rencontre qu'à l'époque impériale en poésie (Hor., Ov., etc.) et à basse époque en prose. Les formes romanes remontent à *fōcem*, *fōcēs* ; du reste, la graphie *fōcēs* est assez fréquente pour qu'on en soit venu à différencier par le sens les deux formes ; cf. Isid., Diff. 2, 60, *fauces sunt angustae fistulae, quasi foces, per quas uocalis spiritus... exiliens sonum emittit*.

Autres formes avec *ō* : *fōcāle* n. « fouldar de cou », neutre d'un adjectif **fōcālis*, conservé en logoudorien avec le sens de « mal de gorge », angine, M. L. 3397 ; *fōcāneus* « qui croît entre deux rejets » (comme dans une gorge) ; *fōcānum* « faucēs » (Marcell.) ; *offōcō* (Sén., Flor.) ; *suffōcō* : suffoquer, étouffer, M. L. 8431, et *prae-fōcō* : obstruer, étrangler (époque impériale) et leurs dérivés. Toutefois, *offācāre* : *aquam in fauces absorbendam dare*, P. F. 211, 10, semble bien prouver l'ancienneté de la diphthongue ; cf. *causa/accūsō* (il est vrai que les formes romanes remontent à *offācāre*, **offācāre*, M. L. 6046).

Cf. aussi la glose *fa(u)cellāre* : *σπαγγαλλία*.

Aucun rapprochement sûr.

fax, **facis** f. (abl. *face*, Cic., Verr. 5, 75 ; le gén. pl. *facium* n'est enseigné que par un grammairien récent, cf. Bob. GLK V 562, 26 ; acc. pl. *facēs*) : torche, flambeau. Sens propre et figuré. Ancien, usuel. Diminutif : *facula* (d'où *faculārius*, Gl.), cf. M. L. 3137 (germanique : v. h. a. *facchala* « Fackel », etc. ; britt. *faḡl*) et 3127, **facilla* ; 3131, **facile*.

Il n'y a rien à tirer de la glose de P. F., 77, 19, citée s. u. *facētus*, dont le *facēs* est sans doute imaginaire. Les Latins ne connaissent d'autre nominatif que *fac* (Enn., Sc. 33 ; Varr., Men. 486, etc.) ; l'ablatif est *fact* (Vg., Ae. 3, 719). Dès lors, l'explication de *facētus* comme étant un dérivé d'un thème en -*ē*, **facēs* (H. Pedersen, La 5^e décl. lat., p. 60) ne tient pas.

Le rapprochement de lit. *žvakē* « lumière » et de gr. *διαφάσσειν* « διαφάσσειν » est en l'air. Mot technique, d'origine inconnue.

feber, -bri? Ne figure que dans Varr., L. L. 5, 79 : *fiber ab extrema ora fluminis dextra et sinistra maxime quod solet uideri (cf. fiber « castor »), et antiqui februm dicebant extremum, a quo in sagis fimbri(i)ae et in iocore extremum fibra, fiber dictus*. Peut-être créé par Varro pour expliquer *fiber* et *fibra*? V. Pisani, *Homm. Niedermann*, p. 270.

febris, -is f. (acc. en -*im*, abl. en -*i* ; un doublet dialectal *hebris* est attesté par Servius, Ae. 7, 695) : fièvre (= πυρετός ; aussi les anciens le dérivent-ils à *feruere*, Varr., Men. 33). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3230, *fēbris*. Passé en germanique : v. h. a. *fiebar* « Fieber » ; et en irl. *febra*, *fabhras*.

Dérivés et composés : *febricula* : πυρετίον ; *febriculōsus* : qui a ou qui donne la fièvre (i dans Catulle 6, 4) ; *febriculētus* (Marcellus) ; *febrīō*, -is (à partir de Colum.) : avoir la fièvre ; d'où *febrilis* (Cael. Aurel.) ; *febrēsco*, -is (Solin.) : être pris de fièvre, M. L. 3229 ; *febriciō*, -ās (depuis Celse et Colum. ; i dans Mart. 9, 98, 20) : synonyme de *febrīō*, que Thurneysen suppose tiré d'un adjectif **febricius*, formé comme *sollitus*. Mais *febriciō* peut être tiré directement de *febris* d'après *fēlix* : *fēliciū* ; cf. le suivant : *febricōsus* (Vég.) ; *febrifuga* f. : nom de la petite centaurée (Vég., Marc.). *Febricius*, *febricō* sont mal attestés ; cf. Thes. s. u.

Il n'y a pas de nom indo-européen de la « fièvre ». Comme le lituanien a *drugys* « fièvre » en face du verbe slave signifiant « trembler », ainsi slovène *dr̥gati*, on peut supposer que *febris* appartient à la racine signifiant « trembler », qui figure notamment dans gr. *τρεφάω* « τρέφω ». La forme originelle serait de type à redoublement : **dhe-dhri*. V. *querquerus*. Étymologie peu sûre, mais les autres sont plus incertaines encore, notamment le rattachement à *foueō* par une forme **dheg^hh-ri-s*, imaginaire.

februus, -a, -um : qui purifie, purificateur. Ancien adjectif de la langue religieuse, d'origine sabine d'après Varr., L. L. 6, 13. Personnifié, *Februus* devient le nom d'un dieu infernal d'après Servius, G. 1, 43 : *duo menses a Iano et Februo nominati sunt. Februus autem est Diis pater cui eo mense sacrificabatur*, cf. Macr., Sat. 1, 13, 3, *lustrari... eo mense ciuitatem necesse erat, quod statui [Numa] ut iusta dis Manibus soluereutur*. — *Februa* (*Februālis*, *Februāta*) est une épithète de Junon, peut-être femme de *Februus* et divinité infernale. — Le neutre *februus* se dit avec le sens de « purgamentum » de toute offrande purificatoire, et en particulier du sel chaud, cf. Censor. 22, 13, 14, *Lupercalibus salem calidum ferunt, quod februum appellant* ; mais cf. aussi Ov., F. 2, 19 ; 4, 726 ; Serv. auct., Ae. 8, 343.

Dérivés : *februō*, -ās ; *februāmentum* (Censor.) ; *februārius* [mensis] « mois des purifications », dernier mois de l'ancienne année romaine ; cf. Varr., L. L. 6, 34, ... *februarius a die februato, quod tum februatur populus, i. e. lupercis nudis lustratur antiquum oppidum Palatinum gregibus humanis cinctum* ; et P. F. 75, 23, *februarius mensis dictus quod tum, i. e. extremo mense anni, populus februaretur, i. e. lustraretur ac purgaretur, uel a Iunone februata quam alii Februalem, Romani Februlim uocant, quod ipsi eo mense sacra fiebant, eiusque feriae erant Lupercalia, quo die mulieres februabantur a lupercis amiculo Iunonis, i. e. pelle caprina ; quam ob causam is quoque dies Februatus appellabatur. Quaecumque denique purgamenti causa in quibusque sacrificiis adhibentur, februaria appellantur. Id uero quod purgatur, dicitur februatum*. Il semble, d'ailleurs, que plusieurs cérémonies d'origines différentes se soient confondues : une cérémonie de *lustratio* ; des sacrifices expiatoires aux dieux infernaux ; un rite de fécondation (les Lupercalia).

On trouve dans Lydus, de Mens. 4, 25, un témoignage relatif à un mot **feber* (= πένθος) qui serait à l'origine de *februus* : *Λαβεὼν ἀπὸ τοῦ πένθους λέγει κληθῆναι τὸν φεβρουάριον. Φεβερ γὰρ παρὰ Ῥωμαίους τὸ πένθος προσγορεῖται*. Peut-être y a-t-il ici une allusion à une étymologie qui rapprochait *februus* de *febris*, ou simplement un mot forgé par un grammairien pour expliquer *februum*.

Le nom du mois *febr(u)ārius* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 3231 ; et en irl. *febrai*, britt. *chweffror*.

Sans étymologie indo-européenne : le rapprochement de skr. *gandharva*, gr. *Γένταυρος*, proposé par Dumézil, est à écarter. Sans doute mot indigène (sabin?), comme beaucoup de termes religieux ; cf. *cupencus*, *camēna*, *Fērōnia*, *Mārs*, etc.

fēcundus, -a, -um : fécond. Se dit de la terre, des semences, des femelles, etc. Ancien, usuel. M. L. 3232.

Dérivés : *fēcunditās* (classique) ; *fēcundō*, -dātor (tar-dif). Composés : *infēcundus*, *infēcunditās* ; *per-*, *prae-fēcundus*, tous deux de l'époque impériale.

Ancien participe, cf. *fācundus*/for ; *trā-*, *iū-*, *rubi-*, *uerē-cundus* ; soit six adjectifs de cette sorte ; v. Stolz-Leuman, *Lat. Gramm.*, p. 227 ; les expliquer par l'imitation de *secundus* est chimérique ; d'ordinaire, pour obtenir des adjectifs en -*undus* de thèmes terminés par voyelle, on recourt à -*bundus* (v. ibid., p. 226 sqq.). M. Benveniste, BSL 34, p. 186, et *Origines*, p. 141, a expliqué les formations en -*cundus* par un participe de la racine **kū-* « se gonfler ». Cf. *fēmīna*, *fē-lux* (adjectif et substantif), *fē-num*, *fē-liz*, *fē-lō*, etc., et, d'autre part, *filius*.

Une racine **dhe-* « têter, sucer, traire » est représentée d'un bout à l'autre de l'indo-européen : irl. *denim* « je tette » ; v. h. a. *iāan* « sucer » ; hom. *θησθα* « sucer, traire » (et *θησαστο*) et *πιθήγη* « nourrice » ; γαλαθηνός « qui tette le lait » ; véd. *dhi-tave* « pour têter » ; skr. *dhā-tri* « nourrice » ; sans doute arm. *diem* « je tette » ; *fēmīna* est le reste d'un participe présent moyen d'un présent radical **dhe-* et signifie littéralement « qui allaite » (pour la forme, cf. *alumnus*). Un suffixe commençant par -*l-* est fréquent : lat. *fē-lō*, *fē-liz* ; ombr. *feliuf*, *filiu* « lactan-

tēs » ; gr. *θηλή* « tétin, mamelle », *θηλος* « nourricier, femelle » ; lit. *pirm-dėlė* « primipare » ; lett. *dēju*, *dēt* « sucer » ; lit. *dėlė* « sangsue » ; alb. *del'e* « mouton » ; skr. *dhārūh* « suçant ». V. aussi *fēnum* et *fēnus*.

Cette racine **dhe-* « têter » se distingue de la racine **dhe-* « poser » en ce qu'elle est accompagnée de formes à -*i-* : skr. *dhāyati* « il tette » et *dhēnā*, *dhēnūh* « vache » ; v. sl. *dojō*, *dojiti* « têter, traire » ; got. *daddjan* et v. suéd. *daeggia* « allaiter » ; arm. *dayl* « premier lait ». A ce groupe se rattache lat. *filius* ; cf., pour le sens, lette *dēls* « fils ». Le slave *dētē* « enfant » et *dēva* « jeune fille » ont un *ē* ambigu (de *ē* ou de **ai*). Les formes à *i* bref de v. h. a. *tīla* « sein de femme » et d'irl. *del* « tétin » ne sont pas claires.

fel, **fellis** n. : bile, fiel et « vésicule biliaire » ; *fel appellatum quod sit folliculus gestans umorem qui uocatur bilis*, Isid., Or. 11, 1, 128. Désigne par image, comme le gr. *χολος*, la colère, l'envie, en raison de son amertume : Vg., Ae. 8, 219-220, *hic uero Alcidae furis exarserat atro | felle dolor*. Ancien. Panroman. M. L. 3234 ; B. W. *fel*. V. *bilis*.

Dérivés et composés : *felleus* : de fiel ; *fellitus* : rempli de fiel (d'après *mellitus*) ; *fellineus* : couleur de fiel (d'après *sanguineus*) ; *fellōsus* et *fellinōsus* (cf. *sanguinōsus*) ; *felliducus* = *χολαγωγός* ; *fellifluus*, tous termes de la langue médicale. Juxtaposé : *fel terrae* : centaurée (ainsi nommée à cause de son amertume). M. L. 3237 a.

Fel forme un couple avec *mel*, auquel il est souvent opposé ; cf. Plt., Cas. 223, *fel quod amarum est, id mel faciet* ; Ci. 69, *Amor et melle et felle est fecundissimus*, et Thes. VI 424, 19 ; les deux flexions ont dû réagir l'une sur l'autre.

Rappelle le groupe de mots indiquant une couleur jaune qui est aussi représenté en latin par *flōrus* et *flāuus* (v. ces mots). On a de même en slave un ancien *žlūtū* « jaune » (s. *žūt*, r. *žolt*) à côté de s. *žūt* (gén. *žūcti*), r. *žolt* « fiel ». Sl. *žlūt* est à rapprocher de lit. *gēltas* « jaune ». A en juger par le latin, ces mots auraient un *g^{wh}*-initial. — Il y a un autre groupe, représenté en latin par (*h*)*olus* et par une forme qui semble dialectale *helius* (v. ces mots) qui commencent par *g^h* : v. sl. *zelenū* « vert », v. sl. *zliči* « fiel ». C'est à celui-ci qu'appartiennent gr. *χολος*, *χολή* « bile, fiel », av. *zāras-ča* « le fiel » et sans doute v. h. a. *galla* « bile, fiel ». Il faut se demander si le groupement du nom du « fiel » soit avec le groupe de v. sl. *zliči* « jaune », soit avec celui de lat. *helius*, (*h*)*olus*, v. sl. *zelenū* « vert », ne serait pas secondaire ; le type de gr. *χολος*, v. sl. *zliči* paraît ancien ; ce serait *f* de *fel* qui résulterait d'un changement de groupe du mot (étymologie populaire ou mot d'origine dialectale). Le -*ll-* de lat. *fel*, *fellis* admet plusieurs explications, peut-être issu de -*ln-* comme germ. *galla* de **gal-lōn*, i.-e. **ghol-n-*, ou simplement gémination « populaire » expressive (pour la forme, cf. *mel*).

fēlēs, -is (*fēlis* ; *faelēs*, *faelis*) f. : nom générique de petits carnassiers, entre autres « chat, chatte (sauvage) ». Glosé αἰλουρος et aussi v. angl. *merth* = *mustēla*. Joint à *mēlēs* « blaireau, martre » par Varron, à *mustēla* « belette, fouine » et à *uiueria* « furet » par Columelle.

Dérivés : *fēlineus* et *fēlinus*. Cf. M. L. 3235.

-fer : second élément de composé ; cf. /ferus.

fērālis, -e : concernant les morts ou les enfers. Terme religieux. *Fērāles diēs* : jours du mois de février où se célèbrent les *Fērālia, diis manibus sacra festa, a ferendis epulis uel a feriendis pecudibus appellata*, P. F. 75, 20 (étymologie populaire). Dérivés tardifs : *fērālīter* ; *fērālītās*. Le rapprochement avec *ferō* est enseigné depuis Varron et même amène Ovide à scander une fois *Fērālia*, F. 2, 569 : *hanc, quia iusta ferunt, dixere Fērālia lucem*. Cf. peut-être *fērīae, festus*. On a rapproché aussi lit. *dōsē* « esprit », m. h. a. *getwās* « fantôme » ?

ferāx : v. *ferō*.

fer(e)um : v. *ferum*.

fericulum (et *fericulum, fericulus* dans Pétr.) ; cf. P. F. 293, 11 : *praefericulum, uas aeneum sine ansa patens summum, uelut peluis, quo ad sacrificia utebantur*, -I n. : proprement ce qui sert à porter, d'où : 1° « plat », Schol. Hor., Sat. 2, 6, 104, -a sunt... et uasa quae plena pulmentariorum ponuntur in canistris, et « contenu du plat, mets » ; 2° brancard, civière servant à porter toute espèce d'objet dans les cérémonies, les images des dieux, etc. Mot technique. *Fericulum* est analogue pour la forme à gr. *φέρτρον*, hom. *φέρτρον* « brancard » (avec un dérivé *φάρτρᾱ* « carquois ») et skr. *bharitram* « bras (ce avec quoi l'on porte) » et, et représente **bher-ilo-m*, **bhera-ilo-m*. Du reste, *φέρτρον* a été emprunté par les Latins, qui l'utilisent dans le sens de *capulus* ; cf. Varr., L. L. 5, 166, *lectus mortui [quod] fertur, dicebant feretrum nostri, Graeci φέρτρον* ; cf. M. L. 3249.

V. *ferō*.

ferō (l'è est attesté par Servius, Ae. 3, 135, et par la métrique ; *ferē* est dû à l'abrégement iambique, cf. Thes. VI 492, 1 sqq.), **fermē** (sans doute forme de superlatif pour **ferimē*) adv. : 1° environ, à peu près, presque. Souvent employé dans ce sens avec une négation : *nōn ferē, nēmō, nīl ferē*, etc. ; 2° « le plus souvent ». Pour l'identité de sens de *ferē* et de *fermē*, cf. Varr., L. L. 7, 92, *fermē dicitur quod nunc fere*. — *Fermē* est un archaïsme beaucoup plus rare que *ferē*, employé par certains auteurs archaïsants ou soucieux de la forme rare (Tac., Gell., qui emploie *fermē modum* au lieu du banal *propemodum*, cf. Thes. VI 522, 2 ; 524, 49) ou provincialisants (T.-L.) ; il est évité par les poètes. *Ferē* est ancien, classique, usuel (Cicéron a 302 exemples de *ferē* contre onze de *fermē*, dont trois sont poétiques, sept dans les traités philosophiques, un dans les traités de rhétorique ; pas un seul dans les discours ; v. les statistiques du Thes. VI 492, 13 sqq.), et B. Axelson, *Unpoetische Wörter*, p. 136 sqq. Non roman.

Faute de pouvoir suivre le développement de sens, achevé dès les plus anciens textes, on ne saurait rien dire de l'étymologie. Le rapprochement avec *firmus, frētus* n'est pas impossible, mais il est indémontrable. Ce qui suggère ce rapprochement, c'est all. *fast* « presque » à côté de *fest* « solide ».

ferentārius, -i m. (surtout au pl. *ferentārii*) : « auxiliaire » et « troupes auxiliaires », Varr., L. L. 7, 57, a *ferendo... aut quod ii equites dicti, qui ea modo habebant arma quae ferrentur, ut iaculum...*, cf. Vég., Mil. 3, 14 ; définition différente dans Caton, cité par Festus 506,

25, *Cato eos ferentarios dixit, qui tela ac potiones militibus proeliantibus ministrabant* ; cf. encore P. F. 75, 14, *auxiliares in bello a ferendo auxilio dicti, uel quia fundis et lepidibus pugnabant, quae tela feruntur, non tenentur appellati*, définition empruntée à Varron, cf. Non. 320, 10 ; 554, 24.

Les Latins le dérivent de *ferēns* à l'aide du suffixe -ārius, qui peut s'ajouter à des participes : *praesentārius, sedentārius, manifestārius*. Le suffixe -ārius est fréquent dans la langue militaire ; cf. *primārius, rōrārius, ueterārius* (à côté de *primānus, ueterānus*), *ballistā-, sagittārius*. L'hypothèse qui dérive *ferentārius* d'un participe aoriste **ferēns*, de *feriō* (comme *parēns*), se heurte au fait que *feriō* est déficient et n'a que des formes de présent ; ensuite on voit mal pourquoi ces soldats seraient seuls appelés « ceux qui frappent ». Mot rare et de caractère technique, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire.

ferreola (*uūlis*) : sorte de vigne inconnue (Colum.). Peut-être faut-il lire *ferreola*, de *ferrum* ?

Feretrius : épithète de Jupiter à qui l'on offrait les dépouilles opimes ; de là les étymologies proposées par les Latins : *ab hoste ou a foedere feriendo ou ob exuuiis ferendis* ; cf. Prop. IV 10, 45 sqq. ; Festus 204, 13, et P. F. 81, 16. Sans doute étymologies populaires. Mais les sens précis de l'épithète nous échappent.

feretrum : v. *fericulum*.

fērīae, -ārum f. pl. (ancienne forme *fēsīae* attestée par Festus 76, 17 et 323, 6 ; cf. *festus*) : fête(s). Singulier très rare et tardif ; les textes classiques ne connaissent que le pluriel ; un exemple de *fērīa* dans P. F. 75, 22, *fērīa a feriendis uictimis uocata* ; cf. aussi GLK suppl. 241, 15, *pluraliter dicuntur feriae, licet abusive dicatur prima feria, secunda feria*. Le singulier est surtout fréquent dans la langue de l'Eglise, cf. Thes. VI 505, 20 sqq. ; il s'applique aux différents jours de la semaine : *prima, secunda, tertia feria*, pour éliminer les anciens noms païens. Les formes romanes remontent au singulier : it. *fiera*, fr. *foire*, port. *feira*. M. L. 3250. Les anciens distinguent *fērīae* « repos, chômage en l'honneur des dieux » de *diēs festus* « jour de fête », cf. P. F. 76, 17, ... *aliae [sc. feriae] erant sine diē festo, ut nundinae, aliae cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu fetus pecorum frugumque*. Les *fērīae* étaient fixes (*statuatae*) ou mobiles (*conceptuatae*) ; cf. Thes. VI 503, 34 sqq.

Dérivés : *fērālīs* (rare et tardif), iirl. *fērōil* ; *fērīātus*, M. L. 3251, sur lequel on a refait à basse époque un verbe *fērī(r)* ; *fērīāticius* (rare et tardif).

festus : 1° de fête ; ordinairement joint à *diēs* : *d. festus* (cf. *fastus*, s. u. *fās*) ; 2° qui célèbre la fête, oisif, joyeux. Le neutre a été substantivé : *festum* = ἡ εὐφρο, d'où le pl. *festa* (avec ἑ, difficile à expliquer en face de *fērīae, fānum*) auquel remontent les formes romanes : it. *festa*, fr. *fête*, esp. *fiesta*, M. L. 3267 ; iirl. *fes*, *festa*. Dénominatef : *festō* (Gloss.). — *festiūs* (archaïque et postclassique, Plt., Apul., langue de l'Eglise ; Cicéron ne l'emploie guère que dans des passages familiers, cf. Laurand, *Étude sur le style des discours de Cicéron*, 2^e éd., p. 339) : de fête, d'où « joyeux, charmant » ; *festiuitās* (ancien et classique) ; *festiuit* ; *festiūō* (tardif). — *pro-*

festus : -m diem dicebant qui festus non erat, P. F. 209, 10 ; cf. P. F. 298, 30, *profestum facere est tamquam profanum facere*.

Le mot *fānum* peut reposer sur **fāsm* ; le vocalisme /*fas-* de la racine **fēs-* est attendu dans un dérivé. Ce qui montre que cette étymologie est correcte, c'est que le correspondant de *fānum* a en osco-ombrien la forme /*fēs* de la racine : pél. *fesn.*, osq. *fīsnú* (acc. *fīsnam*), ombr. *fesnaf-e* « in fānum », ce vocalisme s'expliquant par le fait qu'il s'agit d'un dérivé en -ā- (cf. le type lit. *dēdā* « jour », *zēmā* « hiver »).

La racine **fēs-*, **fas-* n'a pas de correspondant hors de l'italique. Comme **dhē-*, **dhō-* « poser » à toujours eu une valeur religieuse (cf. skr. *dhāma* « institution », gr. *θεῖος* et le sens de lat. *faciō, sacer-dōs, crēdō*, etc.), v. aussi l'article *fētālīs*, on est tenté de poser un ancien élargissement **dhēs-* qui serait représenté par italique **fēs-*. Cf. peut-être aussi lat. *fās, fānum*.

feriō, -is, -ire (verbe déficient ; une 3^e personne de pluriel avec élargissement en *n*, *ferinunt*, est attestée par Festus 160, 3 ; 362, 5. Au témoignage des grammairiens, *feriō* emprunte son parfait à *percutiō*, *icō* : *percutsi, icī* (*feriū* est rare et tardif ; huit exemples dans le Thes.), et son participe à *icō* : *ictus*, cf. Phocas, GLK V 438, 13 ; toutefois, *feritūrus* apparaît à la fin de l'Empire) : « frapper », dans tous les sens du mot : frapper l'ennemi, un mur, la monnaie, une victime, à la porte ; frapper un traité, à cause de la victime qu'on frappait pour la circonstance, cf. Varr., R. R. 2, 4, 9, *iniitiis pacis, foedus cum feritur, porcus occiditur*. Enfin, *feriō* appartient à la série des mots imagés qui expriment dans la langue familière l'idée de « dépouiller, voler », comme le fr. « taper, estamper, rouler » ; Tér., Ph. 46/7 (dans la bouche d'un esclave), *porro autem Geta | ferietur alio munere, ubi era pepererit* ; Prop. 3, 3, 49-50 ; 4, 5, 44 ; cf. l'édition du Pseudo-Dionysius de Lorenz, p. 49 et n. à 455, et l'emploi de *uerberāre, dēuerberāre, percutere, uorsāre, tangere*. Ancien, usuel. M. L. 3253 et 3252 : **ferināre*, et B. W. *ferir* (vieilli). Pas de dérivés. Composé : *referiō* (Plt.).

Présent dérivé, substitué à un ancien présent athématique de la forme **bher-*, **bhor-* ; tandis que le latin a généralisé le vocalisme *e*, on a le vocalisme *o* dans la forme passée au type thématique *barū* « j'insulte » en lituanien et dans les présents cités *barjō* « je combats » en vieux slave, et, en germanique : v. h. a. *berjan*, v. isl. *beria* « frapper ». On comprend ainsi comment le présent lat. *feriō*, tiré d'une racine qui ne fournissait ni aoriste ni parfait, n'est accompagné d'aucun perfectum. En conséquence, il n'y a pas de noms verbaux, ces noms étant liés en latin au groupe du perfectum ; cf. le cas de *ferō, lātus*. Cf. *forō, ferula* ?

fermē : v. *ferē*.

fermentum, -i n. : ferment, levain = ζύμη. Ancien, classique. M. L. 3254. De là : *fermentō, -ās* et ses dérivés ; *fermentēscō, -is* (Plin.) ; *fermentācius* (comme *focācius*) ; *fermentōsus* (tardif).

Les correspondants les plus proches sont v. angl. *beorma* « levain » et gaul. *Bormo*, qui désigne une source bouillonnante. *Fermentum* doit s'analyser **bher-mentom*, le thème étant fourni par une forme non élargie de la racine de *feruō* (v. ce mot). L'usage du levain et

des boissons fermentées semble remonter à la période indo-européenne commune ; cf. *dēfrutum* et *brisa*.

ferō, fers, tetuli puis **tuli, lātum, ferre** : la conjugaison de *ferō* est supplétive. *Ferō* a fourni les formes du présent où sont conservés des restes de la conjugaison athématique : ind. prés. *fers, fert, fertis* ; impér. *fer, fertō, ferte* ; inf. *ferre*. La racine de *ferō* étant essentiellement durative n'a pu fournir de parfait. Le parfait (*te*)*tuli*, le supin et le participe *lātum, lātus* (de **lātum, -tus*, cf. gr. *κλητός*) sont empruntés à une autre racine, celle de *tollo*. La complexité de cette conjugaison a eu pour résultat la disparition du verbe dans la langue populaire, où il a été remplacé par un verbe de sens plus concret et de flexion plus régulière, *portāre*, qui a seul survécu dans les langues romanes ; cf. M. L. 3258, qui signale seulement *ferū* en vieux campidanien et *feri* en vieux portugais. Verbe italique commun : cf. ombr. *fertu* « fertō », *ferest* « feret », volsques *ferom* « ferre », marrucin *ferenter* « feruntur », etc.

Le sens est « porter » (réfléchi) « se porter » ; l'emploi absolu est mal attesté et à date tardive (Celse ?, cf. Thes. s. u. 561, 53 ; l'emploi de *ferēns* au sens de « se portant », e. g. Corn. Nep., Dat. 4, 5, n'est pas probant) ; le sens de « se porter » (avec idée adjointe de mouvement) se rend surtout par le pronominal *sē ferre* ou le médio-passif *ferri* ; mais le composé *differre*, comme le gr. *διαφέρω*, s'emploie absolument avec le sens de : « se porter de divers côtés ; différer ». Cf. aussi *fors*.

Un ancien sens de *ferō* est « porter dans son ventre, être fécondée » (d'où *forda* [femelle] pleine), emploi où il a été concurrencé par *gestāre*. En parlant des plantes, *ferō* a signifié « produire », d'où *ferāx, fertilis*.

Du sens de « porter », avec aspect « indéterminé », on passe naturellement au sens de « supporter » : *ferre iniuriās, aerumnās*, etc. D'autre part, à *ferō* s'adjoint souvent une idée accessoire de mouvement : *ferre legem* « apporter (proposer) une loi devant le Sénat » ; « rapporter (un bruit, une nouvelle) » : *fāma fert, ferunt, ut ferunt* ; et au passif *ferri* « être rapporté » : *per ora ferri*, e. g. Acc., Trag. 669, *quorum genitor fertur esse ops genitibus*, transformation de l'ancienne tournure impersonnelle du type *fertur...* *Aurelianus dixisse*, conservée, par exemple, dans Vopisc., Aur. 24, 3. Enfin, de l'expression *agere ferreque* « pousser devant soi (le bétail razzé) et porter [sur son dos] (les objets pillés) » est issu le sens de « emporter » (= *aufferre, tollere* ; Plt., As. 487, *numquam hinc feres argentī nummum*) « ravir » (Vg., B. 5, 34, *postquam te fata tulerunt*) ; d'où « voler » ; cf. peut-être *fūr, furtum*.

A la racine de *ferō* se rattachent de nombreuses formations nominales où le latin a généralisé le vocalisme *e* et qui expriment l'idée de porter, d'apporter, ou l'idée de fertilité.

1° D'abord un adjectif -*fer, -fera, -ferum* (où l'e doit être analogue de *ferō, ferre* ; cf. toutefois les noms de fleuves ligures *Porcobera, Gandobera*, si ces mots signifient bien « qui porte des saumons », « qui porte des cailloux ») qui fournit des composés correspondant au type grec en -φόρος et au type arménien en -wor (de **bhorā-*) : *bi-fer* (= δίφορος), *frūgi-fer*, *igni-fer*, *signi-fer*, *lūci-fer*, etc. Le latin a *lūcifer* là où le grec a *λεωκοφόρος* et l'arménien une forme ancienne *lusalwor* « lumineux » à côté de la forme nouvelle *lusalber* « qui apporte

la lumière » (cette dernière constituée de manière pareille à lat. *lūcifer*). Le sens de *-fer*, dans la plupart de ces composés, est « produisant » (cf. *ferāx*, *fertilis* et *jorda*) : *frūgifer*, *ignifer*, etc.; le sens de « portant » étant exprimé par les composés en *-ger* : *armiger*, *lāniger*, etc. Étant donnée cette répartition, on attendrait **signifer*. Comme l'a suggéré Niedermann, la langue a peut-être évité, par euphonie, d'employer *-ger* lorsque le premier terme du composé renfermait un *g*. Ce type s'est étendu à l'infini dans la langue poétique et dans les langues techniques. Toutefois, on ne compte guère qu'un dénominateur : *uōcifero(r)*, d'un **uōcifer* du reste non attesté.

2° Puis des adjectifs tirés du présent *ferō* avec suffixes :

ferāx (cf. *bibāx*, *emāx*, *dicāx*, etc.) : fertile, d'où *ferāciūs* (Col.).

fertilis (formation sans doute analogique d'après le type *finō/fictilis*, *dūcō/ducilis*, dont on a extrait un suffixe *-tilis*; la forme normale serait **fertilis*, comme *facilis*) : fertile, d'où *fertilis*. Pélignien *fertilis* « fertile » (?) peut-être emprunté au latin. Sur *fertilis* a été bâti *fertus* (Avien), d'après *textus/textilis*.

fertum? : v. ce mot et *floriferum*.

-ferus conservé dans des adjectifs employés par la langue religieuse : *arferia aqua*, *quae inferis libabatur*, *dicta a ferendo*; *sive uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Adjectif sans doute d'origine dialectale; cf. l'ombrien *aferitur*, et Ernout, *Élém. dial.* s. u.; *inferius* : *inferium unum*, Caton, Agr. 132, 2; 134, 3, d'où *inferiae* : *sacrificia quae Dis Manibus inferantur*, P. F. 99, 26, qui, rapproché de *inferi*, a pris le sens de « sacrifices en l'honneur des morts » (*χοῦλ αἱ ἐν τῶν νεκρῶν σπονδαί*, *sacrificia inferorum* disent les gloses), comme l'adjectif dérivé *inferidlis* (Apl.).

3° Un substantif *ferculum*, q. u.

Un adjectif de sens technique, appartenant à la langue rustique et sans doute non romain, présente le vocalisme *o*, c'est :

**fordus*, usité seulement au féminin, *forda bos* « quae fert in uentre », dont il existe un doublet dialectal *horda*; de là le dérivé dialectal *hordicilia*, *-ium* cité par Varr., R. R. 2, 5, 6, et le composé *fordicidia* (dial. *hordicidia*) *-orum* n. pl. désignant les fêtes en l'honneur de Tellus, données le 15 avril, où l'on sacrifiait des femelles pleines; cf. Varr., L. L. 6, 15; Ov., F. 4, 630 sqq. On ne peut déterminer ici si le *o* de *forda* repose sur i.-e. *or* ou sur *r*. Même suffixe que dans *gravidus*, *crūdus*.

Pour *fors*, *fortūna*, v. ces mots.

Le participe en *-tus* étant *lātus*, les substantifs verbaux en *-tor*, en *-tior* et en *-tus*, qui se lient normalement au participe en *-tus*, ne se forment pas de la racine de *ferō*. Il n'y a pas de substantif *fertor*, cf. Varr., L. L. 8, 57 : *non fit ut messor, fertor*; bien qu'on lise dans les gloses *inferior* : *παρὰβέτης*, qui rappelle ombrien *aferitur*, *arsfertur* « *aferitor* » et que la langue de l'Église ait créé *offeritor*, *-diorum*. Toutefois, en bas latin apparaît un dérivé *ferōrius* (*-a sella*) dans Caesilius Aurelianus; *ferōria* est dans Orientius. D'autre part, *lātor*, *lātior* n'existent que dans l'expression technique *lēgis*, *lēgum lātor*, *lātior*. Mais les formes composées sont assez nombreuses : *ab-lātior*, *con-lātior*, etc. Elles appartiennent, du reste, surtout à la langue écrite et sont en partie des

calques du grec. *Lātūra* « portage » (d'après *uectūra*) n'apparaît qu'à partir de Sénèque, *lātūrarius* « porteur », qu'à partir de saint Augustin.

Composés de *ferō* :

aferō (*ad-*), *attuli*, *allātum* (*ad-*) : apporter = *ἐπιφέρω*; cf. got. *atbairan*, phryg. *ἀσέερε*; *aufērō*, *abstuli*, *ablātum* : emporter = *ἀπαφέρω*. De là *ablātio*, *-ōnis* : enlèvement, qui, dans la langue de la grammaire et dans la langue de l'Église, traduit *ἀπαίρεσις*, *ἀφαίρεμα*; *ablātius* = *ἀφαίρετικός*, M. L. 9642.

anteferō : 1° porter devant; 2° préférer.

circumferō : porter autour, répandre, etc. = *περιφέρω*, avec le postclassique *circumferentia* = *περιφέρεια*. S'emploie aussi dans la langue religieuse pour désigner une procession de caractère lustral; cf. ombr. *afetel*, *aferum*, *aferener* « circum-ferunt, -ferre, -ferendi ».

conferō = *συνφέρω* : porter ensemble ou au même endroit; avec de nombreux sens dérivés; « contribuer à; comparer; mettre aux prises; réunir, contribuer »; « transporter » (sens physique et moral : c. *culpa in aliquem*); et *se conferre* « se transporter » dans lequel le préfixe donne au verbe l'aspect « déterminé ». De là : *collātio*, *-tor*, *-tius*, *-ticius*, *collātus*, *-ūs* (rare). De *collātus* provient le brit. *collot*.

dēferō, *-tuli* (*detolerū*, Lex Repet.) = *καταφέρω* : emporter ou apporter (souvent avec idée accessoire de haut en bas); remettre entre les mains de : *dēferre negotium*, *bellum ad aliquem* ou *alicui*; en particulier, dans la langue du droit, *dēferre nomen ad iudicēs*, d'où *dēferre reum*, dénoncer; *dēlātōr* (mot de l'époque impériale, lorsque la *dēlātio* fut devenue une profession); *dēlātio* (Cic.); *dēlātōrius*, *dēlātūra* (tardifs).

differō, *distuli*, *dilātum* = *διαφέρω* : 1° porter de côté et d'autre, disperser; répandre un bruit, un nom, d'où « diffamer »; 2° remettre à plus tard, différer; d'où *dilātio* « remise, délai », et en droit *dilātōrius*; 3° [se] porter de côté et d'autre, être différent; d'où *differētia* créé par Cicéron sur le modèle de *διαφορά* (irl. *difir*), *differētiās* dans Lucrèce (*differētia* était banni de l'hexamètre) et *indifferēns* également créé par Cicéron pour traduire *ἀδιάφορος*; cf. Fin. 3, 16, 53, *quod enim illi adīdipov dicunt, id mihi ita occurrit ut « indifferens » dicerem*.

ec-ferō (*effērō*), *-fers*, *extuli*, *ēlātum*, *ec-ferre* = *ἐκφέρω* : porter dehors, emporter (sens physique et moral). De là différents sens : 1° porter en terre; 2° produire, faire sortir de terre; par suite « exprimer » (e. *uerba, sententiam*) et « élever, exalter » (cf. *extollō*), d'où *se efferre* « s'enorgueillir »; *ēlātus*; *ēlātio*.

inferō = *εἰσφέρω* et *ἐπιφέρω* : porter dans ou contre (souvent avec idée d'hostilité, *signa, arma inferre in*); emporter dans la tombe, enterrer : *illātio mortui*; introduire; apporter : i. *tributum* (époque impériale). M. L. 4398. Dérivés techniques : *illātio* « inférence, conclusion » = *εἰσφορά*; *illātius*.

offerō, *obtuli*, *oblātum* : porter devant, présenter; spécialement « offrir »; et dans la langue religieuse : offrir à Dieu, consacrer, sacrifier (v. *oblāta*), M. L. 6043, et germanique : v. sax. *offrōn*, etc.; celtique : irl. *oifridir* « offertur », *ofraui*, *offrēnd*, brit. *offeren* « offerendum ».

Dérivés tardifs : *oblātio*, *-tor*, *-tius*, *-ticius*.

Dérivés en *-fer-* : dans la langue de l'Église, *offerō-*

rium, cf. Isid., Or. 6, 19; *offeritor*, *-ōris* (Commod., Instr. 30). Le *oferumenta dicebant quae offererebant*, P. F. 207, 6, provient sans doute d'un contresens de Festus; v. *oferumenta*.

perferō : porter à travers ou jusqu'au bout; par suite : endurer (souvent joint à *patior*, *perpetior*), et : accomplir, exécuter. Dérivés tardifs : *perlātōr*, *-trix*, *-tiō*.

praeferō : porter devant, présenter; mettre avant, préférer. Dérivés tardifs : *praelātōr*, *-tiō*. Du latin ecclésiastique *praelātus* dérive irl. *prelaid*.

proferō = *προφέρω* : produire au dehors, avancer, étendre, publier, etc. Dérivés : *prōlātio* (classique, Cic., Cés.) : prolongation, remise, extension; production, prononciation. Il semble que certaines acceptions de *prōlātio* doivent s'expliquer par une influence de *lātus* et de *dilātio*; de même qu'il s'est créé un verbe *dilātō*, rattaché à *differre*, *dilātum*, cf. Thes. s. u.

referō, *-fers*, *retuli*, *rel(l)ātum* : rapporter, rendre (*pār pari referre*, *grātiam referre*); reproduire, représenter, répéter, répondre; terme de droit *referre ad senātum* : mettre en délibération devant le Sénat, en référer à; *in tabulās publicās referre*. De là : *relātio*, terme de droit « motion, proposition »; et « rapport, récit », etc.; *relātus*, *-ūs* m. (Tac., Sén.); *relātōr* « rapporteur »; *relātius* (tardif).

sufferō (*sub-*), *sustuli*, *sublātum* = *ὑποφέρω* : supporter, souffrir. Ancien, usuel. Panroman (type fr. *souffrir*). M. L. 8428; B. W. s. u. Il est à noter que *sublātio* se rapporte à *tollō* et signifie « élévation, exaltation », etc. C'est en partie un calque du gr. *ἔρως*.

superferō (époque impériale) : placer par-dessus; élever; *superlātio* (terme de rhétorique, cf. *ὑπερβολή*); *superlātius* (terme de rhétorique et de grammaire) : *ὑπερβολικός*, *-θετικός*.

transferō, *trānstuli*, *trānslātum* (*trālātum*) = *μεταφέρω* : porter au delà, transporter; d'où « transplanter, transcrire, traduire »; en particulier, dans la langue de la rhétorique, trad. *μεταφέρω* « employer métaphoriquement ». Dérivés : *trā(ns)lātio* : transfert, traduction, métaphore = *ἀλληγορία*, *μετάληψις*, *μεταφορά*, *μετά* ou *παράφρασις* (irl. *translait*); *trā(ns)lāticius*, terme de droit : 1° transmis par tradition, coutumier, héréditaire : *-m edictum*; de là, à l'époque impériale, « consacré, usuel, commun »; 2° métaphorique; *trā(ns)lātius*, terme de rhétorique : *-a cōstitutiō*; *trā(ns)lātius*, *-ae* = *μετάληψις*; *trānslātōr*; *trānslātus*, *-ūs*. M. L. 8855 c.

refert : v. ce mot.

La racine i.-e. **bher-* « porter » fournissait, par exception, à la fois un présent thématique, largement attesté : skr. *bhārāmi*, v. sl. *berō*, got. *baira*, v. irl. *berim* (*-biur*), gr. *φέρω*, arm. *berem* et aussi un présent athématique attesté par véd. *bhārti* « il porte », hom. *φέρε* et par le latin *fers*, *fert*, etc. (ombr. *fer tu* « fert » est ambigu). Les formes personnelles à timbre *-o-* de la désinence sont du type thématique : *ferō*, *ferunt*, etc., comme dans tous les présents athématiques maintenus en latin. On notera qu'il n'y a pas ici d'ancien optatif comparable à *sim*, *edim*, mais seulement *feram*, *ferās*. — Cette racine ne fournissait ni aoriste ni parfait, de sorte que le grec a recouru à *ἔνεγκεν*, *ἐνήνευεν*, l'irlandais à *rouic* (3° personne du singulier), le latin au groupe de *tetuli*, *lātus*, qui sert en même temps en face de *tollō*; pas plus que le latin, le grec n'avait d'adjectif en *-to-* de la racine *bher-*

(il recourt en partie à *ολωτός*). Le slave a une forme secondaire : *bīranū*, *bīrazū*, *bīrati*. En arménien, c'est l'ancien imparfait *eber* « il a porté » = skr. *abharat*, gr. *ἔφερε*, qui sert d'aoriste en face du présent *berē* « il porte ». — Une autre singularité consiste dans la coexistence d'un type monosyllabique, celui de *fert*, etc., et d'un type dissyllabique. Sous *ferculum*, on a vu *fericulum* et ses correspondants sanskrits et grecs; cf. véd. *bhāri-man-* « action de porter » et serbe *brēme*, russe populaire *beremja* « fardeau » en face de véd. *bhārman-*, gr. *φέρμα*. Plein le sens de *forda*, cf. serbe *brēda*, russe *berēzaja* « pleine » (et la traduction lituanienne qui a été substituée : lit. *neščia* « enceinte »); ceci suppose un nom radical **bher-t*, **bher-d-* et **bherst-*, **bherst-d-*. Le germanique a got. *gabaurps* « naissance », etc. L'irlandais a *brath* et *briuh* « grossesse » (fait de porter), *bīr* « féconde » (d'où « truite »), *combrūt* « enceinte ».

Un emploi religieux apparaît dans ombr. *aferitur*, *arsfertur*, qui désigne un prêtre, et répond à skr. *prabhartar-*, av. *fra-berstar-* ; et y a ici un curieux archaïsme. Le latin lui-même a *verbia* (dialectal), *inferiae* (formé comme *exsequiae*) et peut-être *fertum* (v. ce mot).

Fērōnia, *-ae* f. : nom d'une vieille divinité italique, sabine d'après Varr., L. L. 5, 74, en rapport avec *Tellus* et qui plus tard fut identifiée à Junon. Origine incertaine, étrusque d'après W. Schulze, *Latine. Eigen.*, p. 165 (comme *Populōnia*, *Mellōnia*?). — L'e est toujours scandé long; la forme avec *ē* des transcriptions grecques provient d'un faux rapprochement avec *ferō* comme pour *ferālia*. — V. Deecke, *Die Falisker*, § 36, et R. Bloch-G. Foti, *Rev. Phil.*, 1953, p. 65 sqq.

ferōx : v. *ferus*.

ferrum, *-i* n. (sans pluriel) : fer; objet de fer, fer de hache, de lance, d'épée, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3262.

Dérivés : *ferreus* : de fer (sens physique et moral : *ferus* et *ferreus*, cf. gr. *σῆθεος*); *ferrea* f. : sorte de râtelier, cf. *ferrea*, M. L. 3259; *ferreola* (*uītis*), v. *fercola*; **ferriolum*, M. L. 3260; *ferrātus* : muni d'un fer, d'où **ferrāre*, M. L. 3256; cf. aussi 256, **afferrāre*; 4399, **inferriāre*; *praeferriātus*; *ferrāmentum* : instrument de fer, outil (cf. fr. dialectal *fer(re)ment* « hache à couper le bois »), M. L. 3255; *ferrāmentārius*; *ferrātilis* (Plt.); *ferrārius* : qui concerne le fer; *ferrārius* m. : forgeron, M. L. 3257; *ferrāria* f. : 1° forge; 2° mine de fer; *ferrūgō* : rouille, M. L. 3261; *ferrūgineus* (cf. *aerūgō*, *rōbīgō*, etc.); *ferrūgināns* (Tert.). Composés plautiniens (sans doute sur le modèle des composés grecs en *σύνδρο-*) : *ferri-terus*, *-terium*, *-tribāx* (hybride, cf. *tribōx*), la finale rappelle celle de *audāx*, *-crepinus*; *ferrifodina* (Varr.).

L'origine de *ferrum* est obscure; on sait que le « fer » n'était pas connu dans le monde indo-européen et, par suite, les noms de ce métal diffèrent d'une langue à l'autre. L'usage du « fer », qui est si important chez les Celtes, avec un nom tout autre, a dû se développer après la séparation des Celtes et des Italiotes. On rapproche v. angl. *bras*, *broes* « bronze » et l'on suppose un emprunt pour le mot latin (peut-être par un intermédiaire étrusque) et le mot germanique (cf. accadien *parzillu* « fer »), phén. *barzel*, ce qui ne fournit rien de net.

fer(r)ūmen, -inis n. : soudure (Plin.). Dénominateur : *fer(r)ūminō, -ās, con-fer(r)ūminō* (Plin.). « souder », d'où *fer(r)ūminātiō*. La graphie *ferūmen* est rare et ne se rencontre que dans les manuscrits de Plin., où, du reste, se trouve aussi *ferūmen*. Cette dernière graphie est de beaucoup la plus fréquente ; elle est sans doute due à un rapprochement que les sujets parlants auraient fait avec *ferum*, si *ferūmen* est apparenté, comme on l'a supposé, avec skr. *dhruvāḥ* « firmus », *dhārīnāḥ* « sustinēns » et avec les composés *conferuere*, employé par Celse au sens de *coalescere*, en parlant des os qui se ressoudent, et *conferua* « conferve » (**confervia*, M. L. 2131), plante aquatique, qui passait pour avoir la propriété de recoller les plaies, ainsi nommée *a conferuminando*, dit Plin. 27, 69 ; cf. *consolida* « consoude ».

V. aussi *offerūmenta*.

La racine serait celle de skr. *dhārdyati*, av. *dārayeiti* « il tient », skr. *dhartā* « celui qui tient », etc., de arm. *dadarem* « je cesse » et de v. sl. *sū-draŭō* « fort, bien portant », qui semble se retrouver dans lat. *frētus*, *firmus* (et *ferē*?). Chacun des représentants latins supposés de la racine fait quelque difficulté soit pour la forme soit pour le sens. Le rapprochement de *ferueō* n'est pas plus satisfaisant. Mot technique.

fertilis : v. *ferō*.

feretum (*ferctum, frctum*), -i n. : sorte de gâteau de sacrifice, qu'on offrait joint à *struēs* (v. ce mot) ; *ferctum* (*frctum* codd.) *genus libi dictum quod crebrius ad sacra ferebatur, nec sine strue, altero genere libi, quāq; qui adferrebat struēctarii appellabantur*, P. F. 75, 17 ; et *struēctarios dicebant qui quaedam sacrificia ad arbores fulgurales faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere*, id. 377, 2.

Mot du vieux rituel agraire (Caton, Frères Arvales) que les Latins rattachaient à *ferō* (Festus, CGL V 628, 62 ; Isid., Or. 6, 19, 24). Cf. omb. *aferetur* « adfertor » (v. plus haut, p. 229) et peut-être *flōri-ferctum* (v. *flōs*) ; osq. *fertalis*, nominatif pluriel d'un adjectif que Buck traduit par : (*ceremonies*) *celebrated with sacrificial cakes*, v. Vetter, *Hdb.*, p. 75. Mais cette étymologie ne rend pas compte de la graphie *ferctum*, qui est aussi fréquente que *ferctum* (v. Thes. s. u.) : faut-il admettre que le c de *ferctum* est artificiel, comme dans *arctus* ; mais d'où proviendrait-il (de *ferculum*?) L'explication par *ferō* n'est peut-être qu'une étymologie populaire ; la racine **bher-* ne fournissant pas d'adjectif en -*to*.

ferueō, -ēs, feruī (*ferbui*), -ēre et **feruō, -is, feruī**, **feruere** (archaïque ; cf. Quint. 1, 6, 7) : bouillir, être bouillant ou bouillonnant. De là « être brûlant, brûler » (sens physique et moral), « écumer, fermenter » ; « s'agiter fiévreusement ». Mais *feruēs* ne s'emploie guère qu'au sens de « bouillant, brûlant ». La forme *feruō* semble la plus ancienne ; cf. *fulgō* et *fulgeō*, etc. Ancien, usuel. M. L. 3265 (*feruere*).

Dérivés et composés : *feruor, -ōris* m. : bouillonnement, chaleur, ardeur (sens physique et moral) ; *feruidus*, M. L. 3265 a, et *praeferuidus* (archaïque et postclassique) ; *conferueō* (Celse), *dē-* (Vitr.), *ef-* (Lucr.), *in-* (Caton), *per-* (Mela), *re-* (Cic.), *suf-* (Ps.-Ap.), *feruēscō, -is* et *con-, dē-, ef-, in-, re-feruēscō* ; *feruēfaciō, con-, dē-, ex-, in-, per-, suf-feruēfaciō* ; *feruūra* =

φλεγμονή ; *effersūra* « inflammation » (Orib.). V. de *frutum* et *fermentum, fretum*.

Le celtique a le même élément radical, au même sens, dans irl. *berbaim* « je bous », gall. *berwi* « bouillir » ; le gaulois a *Borvo* à côté de *Bormo* pour désigner une source bouillonnante. La racine se trouve hors de l'Italie celtique, avec et sans élargissement -u- et avec des sens plus ou moins proches de celui de « bouillonner ». Dans l'Avesta récent, *ava-barante* se dit des eaux qui dévalent, *uz-barante* des eaux qui jaillissent en bouillonnant ; véd. *bhuvrdniḥ* « agité » se dit notamment de l'eau. Le thrace a βροτός ὁ κριθενός οἶνος (v. *dēfrutum*) ; cf. alb. *brum* « levain » (cf. all. *Brot*, de **brauþa* « pain au levain »), lit. *briduėjis* signifie « je me pousse avec violence » ; germanique : v. h. a. *briuanan* « brauen ». Cf. aussi att. φρεσας (de *φρησας) et arm. *abewr* « source » ; πορφυρεῖον « je me soulève en bouillonnant », en face du présent intensif véd. *jārbhuriti*, qui indique un mouvement rapide (v. Streiberg-Festgabe, p. 258 sqq.) ; et irl. *brenn-* « jaillir », avec le causatif *bruinnim* « je fais jaillir », v. irl. *topur* « source », irl. *tipra* (même sens). Le groupe germanique de got. *brinnan* « brûler » est plus loin pour le sens.

ferula, -ae f. : férule, plante à longue tige qui servait à donner des verges légères, d'où le sens de « fouet » ; cf. le gr. *νάρθηξ*. Depuis Varron. M. L. 3263. V. h. a. *ferla*.

Dérivés : *feruleus, -āceus, -āris* (bas latin) ; *ferulāgō* = θάψλα.

Cf. *feriō*? Isid., Or. 17, 9, 95, -a uocata a medulla. Nam illam Varrō tradit esse ferulae medullam, quam ἀσπιδέλιον Graeci uocant. Nonnulli a feriendo ferulam dicunt. Peut-être étymologie populaire. Cf. *festuca*?

ferus, -a, -um : sauvage (par opposition à *mānsuētus*), farouche ; *fera f.* (scil. *bestia*) : bête sauvage. *Ferus* emprunte son comparatif et son superlatif au composé *ferōx*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3264 ; B. W. *fer*.

Dérivés et composés : *ferinus* : de bête sauvage (-a *carō*) ; *feriūs* ; *fferō, -ās*, sur lequel a été refait *fferus*, d'où *fferiūs* ; *perferus* (Varr.) ; **ferāmen*, M. L. 3248 a. *ferōx* : est à *ferus* comme *alrōx* à *āter* (v. ce mot) ; *f. est saeuus* et *indomabilis, translatus* a *feriata*, Non. 304, 36. S'emploie aussi au sens de « intraitable, orgueilleux » et « orgueilleux de, fier de » (avec ablatif).

Dérivés : *ferōcia, -ciās, -ciēr* ; *ferōciō, -is* (archaïque et postclassique, cf. ἀγριότης) ; *ferōculus* (familier) ; *praeferōx* (latin impérial). Une forme réduite *semiter* est dans Vg., Ae. 8, 267 ; cf. *caprifer, equifer, ouifer*, calques du gr. αἰγ-, ἵππαρος ; v. Sommer, Rh. M. 56, 636 sqq. ; sur *feriferus* « furēns », v. N. Niedermann, Glotta 1, 265.

Il y a des correspondants, mais seulement avec la forme longue, provenant sans doute du nominatif de la forme athématique attestée par gr. θῆρ (éol. θῆρ), lit. *žvėris* « bête sauvage » (fait sur acc. sg. *žvėrj* = θῆρα ; on a v. lit. *žvėrj* [gén. plur.]) ; pruss. *swirins* (acc. plur.) « bêtes sauvages » ; v. sl. *zvěř*. Ici lat. *f.* repose sur *gh* suivi de *u*. La forme latine est dérivée, sans correspondant exact, mais dont le caractère secondaire semble indiqué par l'absence de comparatif et de superlatif propre ; v. Pisani, Stud. ital. di filol. class., 1935, 306.

**fescennoe* : uocabantur qui depellere fascinum credebantur, P. F. 76, 16. Glose obscure à corriger en *fescennino* (nominatif pluriel archaïque en -oe issu de -oi) et à rapprocher sans doute de celle-ci : *Fescennini uersus, qui canebantur in nuptiis, ex urbe Fescennina dicuntur allati, siue ideo dicti, quia fascinum putabantur arcere*, P. F. 76, 6. Cf. étr. *Fescenna* et le nom de la ville falisque *Fescennia*.

fessus : v. *fatis*.

festinō, -ās, -āui, -ātum, -āre : « se hâter » et « hâter » (absolu et transitif) avec une idée de précipitation, d'après Caton, Or. fg. 11, 4 ap. Fest. 268, 2, *aliud est properare, aliud festinare* : qui unum quicquid mature transiit, is properat ; qui multa incipit neque perficit, is festinat. Mais la distinction est loin d'être toujours observée. Ancien, usuel de tout temps. Non roman.

festinus : hâtif. Premier exemple dans Salluste ; appartient surtout à l'époque impériale.

festinus, -e? : un exemple de Titinius, Com. 103, cité par Non. 482, 31, *haec res me facit festinem*. La forme pourrait être, toutefois, le subjonctif de *festinō*, cf. Thes. s. u.

confestim adv. : en hâte (d'où le grammairien Virgile a tiré un simple *festim*). Ancien, usuel. M. L. 2132 a? — *Confestim* semble supposer un substantif **festis* « hâte », cf. *raptim*, d'où pourrait provenir *festinus*, comme *caninus, marinus* dérivent de *canis, mare*, et *festinō*. Toutefois, étant donné l'antériorité de *festinō* sur *festinus*, il est possible, comme l'enseigne le Servius auctus, Ae. 9, 486, que *festinus* soit un postverbal de *festinō* (comme *anhēlus* de *anhēlo*, etc.), et le verbe pourrait provenir d'un substantif dérivé **festiō*, **festinis* (avec alternance -iō(n)/-in- dans la flexion, comme en celtique et en osco-ombrien, cf. Buck, Osc. Umbr. Gr., § 181). — De *festinō* : *festinābundus, -bilitē* ; *festinātiō* (classique) ; *festinānter* (id.) ; *festinātum* (archaïque) ; *festinātor* (tar-dif) ; *festinantia* (id.) ; *festinātus, -ūs* (id.) ; *festiniūs* (Gloss.) et *af-, prae, refestinare* (rares, archaïques ou tardifs).

On n'a pas d'autre rapprochement que celui qu'a proposé Osthoff, IF 5, 291 sqq., avec irl. *brass* « rapide, vil » et gall. *brys* « hâte ».

festō? : verbe employé dans une formule augurale citée par Varr., L. L. 7, 8, *templum tescumque festo in sinistram... templum tescumque festo dextram*. Texte très incertain ; cf. Gætz-Schoell et Kent, ad l., Fay. Am. Journ. Phil. 35, 253.

festuca, -ae f. (*festucum* n., Itala ; cf. fr. *fétu* en face d'it. *festuca*) : 1° brin de paille, fétu ; folle avoine ou coquille ; 2° baguette (dite aussi *uindicta*) dont le licteur touchait la tête de l'esclave affranchi ; 3° mouton, masse pour enfoncer les pieux, hie pour aplanir le sol (cf. fr. « demoiselle »), ainsi nommée par antiphrase. A ce sens se rattache *festūcō, -ās* (*sōlum, terram*, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3268.

Dérivés : *festūcarius, festūcula*.

Sans étymologie. Cf. *ferula*?

festus : v. *feria*.

festō (fae) : v. *foetō*.

festialis, -is m. : fécial, prêtre d'un collège de vingt

membres fondé par Tullus, suivant un rite emprunté aux Éques, d'après T.-L. 1, 32, 5. Le chef du collège s'appelait *pater patratus*. Les prêtres étaient vêtus de blanc et couronnés de verveine et chargés des rites qui précédaient la déclaration de guerre ou la conclusion des traités de paix, etc. ; cf. Varr., L. L. 5, 86, *festiales, quod fidei publicae inter populos praerant ; nam per hos fiebat ut iustum conciperetur bellum et inde desitum (?) ut foedere fides pacis constitueretur ; ex his mittebantur antequam conciperetur, qui res repeterent, et per hos etiam nunc fit foedus*. Ancien terme du rituel, bien qu'attesté seulement depuis Cicéron et Varron.

La racine **dhe-* (étudiée sous *faciō*) indique en indo-iranien une règle, une loi ; av. *dātum* « loi religieuse, loi », skr. *dhāma* « loi, institution », et le grec αθέμις « statut, institution, loi », avec le pluriel θέμις. Il est donc possible qu'il y ait eu en italique un mot **fēti-* dont *fētiālis* serait le dérivé (cf. aussi *festus, feriae*?).

***fē, fētus, -a, -um** : fécondé ; d'où au féminin a [femelle] pleine, grosse de ; et par extension, comme *effētus*, « qui a mis bas » et « qui a cessé d'enfanter ». Columelle, 7, 3, 26, oppose *agiles* et *fetae* à *tardiores* et *grauidae*. Puis « fertile ». Synonyme poétique de *plēnus*. — Le féminin *feta* de la langue rustique désigne spécialement la « brebis » (cf. Vg., B. 1, 49), comme irl. *birū* désigne la « truie » (v. sous *fēro*) ; de là *fētinus* = ouillis en bas latin.

fētus, -ās m. : grossesse, portée, action de mettre bas ; et par métonymie « petit (d'un animal) », par opposition à *partus*, cf. Paul., Sent. 2, 17, 7, *ex die emptiois et fētus pecorum et ancillarum partus ad emptorem pertinent* ; puis « fruits, productions de la terre » ; *fētūra* : temps de la gestation (*nunc appello feturam a conceptu ad partum*, Varr., R. R. 2, 1, 18), reproduction, etc. De là *fētūrō, -ās, -ātus* (tardif).

fētō, -ās (latin impérial) : transitif et absolu : 1° faire des petits, pondre ; 2° féconder. *Fētō* est le dénominateur de *fētus* ou l'intensif d'un verbe **fēō* non attesté, qui a dû disparaître par suite de la concurrence que lui faisait *ferō*, et aussi de son caractère monosyllabique. Composé : *superfētō*, trad. ἐπιπύλω (Plin.).

Autres dérivés et composés : *fētifer, -ficus, -ficō* ; *fētōsus* et *fētōsus* ; *effētus* ; d'où *effētō, -ās* (bas latin) ; *confēta sūs* : *dicebatur quae cum omni fetu adhibebatur ad sacrificium*, P. F. 50, 19. — Les langues romanes ont conservé *fēta*, M. L. 3269 ; *fētāre*, 3270 ; **fētō*, 3272 (fr. *faon*, v. B. W. s. u.) ; *fētus*, 3273.

V. *fecundus*.

fiber (*feber* ; cf. Varr., L. L. 5, 79, s. u. *feber*, et Schol. Verg. Bern. G. 1, 59, *castor... Latini februs dicunt* ; une autre forme, sans doute celtique, *beber* (*biber*), est dans Prisc., GLK II 150, 13 ; dans Phèdre, App. I 28, 1 (133 Havet) Cod. Vaticanus ; Schol. Iuv. 12, 34 et les gloses, cf. fr. *bièvre*, ital. *bevero*, M. L. 1012 et B. W. sous *castor*), -*bri* m. : castor.

Dérivé : *fibrinus* (*bebrinus*) ; cf. *Fibrēnus*, nom d'une rivière du Latium qui passe près d'Arpinum.

Mot à redoublement, signifiant littéralement « brun » (cf. lit. *bėras* « brun » et v. h. a. *bero* « ours »), qui a servi en indo-européen à désigner le « castor ». Le sens de « brun » est conservé dans skr. *babhrūh*, dont on s'est servi pour désigner l'« ichneumon » (la mangouste). Le

redoublement est de la forme *bhe- dans v. pruss. *be-brus*, lit. *bēbrās* et *bēbrūs*, gaul. *bebrinus*, *Bebronna*, corn. *bejer*; de la forme *bho- dans russe, tchèque, polonais *bobr*; de la forme *bhe- ou *bho- dans av. *bawra-* (cf. skr. *babhrūh*); de la forme *bhi- dans gaul. *Bibras* (cf., toutefois, Vendryes, MSL 13, 395), sl. *bibrū* (d'où serbe *dābar*). L'e/i de v. angl. *beofor*, v. h. a. *bibar*, v. isl. *biorr* est ambigu. Les deux formes lat. *fiber* et *feber* peuvent donc être anciennes l'une et l'autre; mais les formes en i et en o du slave peuvent être récentes, et le polonais *Bierbza*, nom de rivière, atteste un ancien *bebrū- en slave. L'u du type skr. *babhrūh* est ancien, car on a des dérivés d'un élargissement -u-, v. h. a. *brūn* « brun », gr. *φῆνος*, *φῆνυ* « crapaud ». Mais, le plus souvent, le mot désignant le « castor » est un dérivé en -o-; tel est le cas en latin.

fibra, -ae f. : filament des racines, fibre, veine; dans la langue augurale : « division du foie, lobe », puis le « foie » lui-même et, par extension, « entrailles ». Ancien, usuel. M. L. 3277.

Étymologies diverses et douteuses chez les anciens; Festus rapproche *fibra* de *fimbria*, P. F. 80, 4; et *fibras* iocinerum et *fimbrias* uestimentorum *dicimus*; Varron, de *fiber*, *feber* (v. ce mot), et Servius après lui explique *fibra* par *extrēmūs*, G. 1, 120. Le sens premier a pu être « fente », cf. *fibras radicem*, Cic., Tusc. 3, 13, qui doit désigner l'endroit où la racine se divise pour donner naissance à d'autres racines; ce sens de « fente » est encore dans Plin. 30, 33 praef. 1, *persequimur omnes eius [sc. telluris] fibras*. Ce sens suggérerait une parenté avec *findō*, cf. Cic., Diu. 1, 16, *quid fessum in exis, quid fibra ualeat*; mais on ne voit pas le moyen de joindre les deux mots phonétiquement.

Sans étymologie claire. Cf. peut-être *filum*?

fibula, -ae f. : agrafe, broche; boucle, fermoir. Se dit proprement de toute pointe qu'on enfonce (cf. *figere*) dans un objet pour le maintenir. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 3278 et 3276, *fibella*. Germanique : v. angl. *fibulae*, *fifele*?; celtique : irl. *sibul*.

Dérivés et composés : *fibulō*, -ās : agrafer; *fibulatio* : cheville, crampon; *fibulatiōrius*, gr. *φ(ε)δ(ου)* *λατόρι(ου)* : partie du vêtement attachée sur l'épaule avec une agrafe; *affibulō*, M. L. 257; *dif-*, M. L. 2668 (**dis-*), *ex-*, *refibulō*; et surtout *infibulō*, -ās : attacher avec une agrafe, infibuler; *suffibulum* : uestimentum album, praetextum, quadrangulum, quod in capite Vestales sacrificantes habebant, idque fibula comprehendebatur, P. F. 475, 4. Cf. Rich. s. u. V. figō.

ficēdula : v. *ficus*.

Ficus, -i et **ficus**, -ūs f. (la déclinaison *ficus*, -i semble la plus ancienne; *fica*, Orib.) : 1° « figuier » et « figue » (il n'y a pas de neutre pour désigner le fruit, alors que le grec a *συκία* *συκῆ* et *συκων*); 2° *fic* (sorte d'ulcère, généralement à l'anus, ou *in locis uerecundioribus*, Marc., Med. 7, 82), cf. gr. *συκων* « sexe de la femme », et le sens obscène de l'ital. *fica*. Ancien (cf. le *Ficus Rāmānādis* et Plin. 15, 77), usuel. Panroman. M. L. 3284, et germanique : v. angl. *fic*, v. h. a. *fich*, etc.; celtique : irl. *fic*, *ficuldae*, etc. V. aussi *carica* et *cottāna*.

Dérivés : *ficula* f. (Plt., S.i. 690); *ficārius* « vendeur

de figues »; *ficāria* : plant de figuiers, cf. M. L. 3278 a. *ficulnus*, -neus (formé sur *ficus* d'après *populus/populnus*, etc.; et même, sans doute d'après *cornulus*, issu lui-même de *cornulus*, *ficurneus*, dans la Mulo-med. Chiron. et chez Pelagonius; v. Glotta 11, 54); *ficātum* n. (sc. *iecur*) : d'abord terme de cuisine « foie garni de figues », cf. Hor., S. 2, 8, 88, *ficis pastum iecur anseris albae*, calque du gr. *συκῶν* de même sens, puis, dans la langue populaire, simplement « foie » (cf. la substitution de *cerebellum*, autre terme de cuisine, à *cerebrum*), e. g. Cael. Aur., Sign. Diaet. Pass. 93, *ex iecore, h. e. ficato, sanguis prociur*, et passé avec ce sens dans les langues romanes, où *ficātum* a remplacé *iecur*, M. L. 3494, *sykoton, ficatum, ficātum, ficātum* (v. Ernout, *Aspects*, p. 128, et B. W. s. u. *foie, figer*); *ficētum* n. : lieu planté de figuiers; *ficīor*, *ficīūs*, mots de Novius, cités par Nonius 109, 21 (cf. *olus/oliūtor, oliuītās*, etc.); *ficētiō* (cf. *oliuītātis, agricolātis*, etc.); *ficōsus* : couvert de figes (Mart., Priap.); *ficēdula* f. « bec-figue », gr. *συκα* (λ) *ἄλς*, M. L. 3279, formé comme *acr-*, *mon-*, *nūt-*, *querquēdula*. Les anciens l'expliquaient comme formé de *fic* + *ēdulus*, adjectif de la racine de *edō* « manger », mais le degré long de la racine est sans autre exemple dans les adjectifs seconds termes de composés, et il n'y a là sans doute qu'une étymologie populaire; mais la formation est inexpliquée. Cf. aussi P. F. 82, 26, *Ficoclea* : *palus ficulneus*, sans doute nom propre; cf. *Ficulea*, nom d'une ville de Sabine sur la via Nomentana près de Fidènes, d'où *Ficulēnsis* (*Ficolēnsis*), *Ficulēātes*; *Ficeliāe*, -ārum, nom d'une place sur le Quirinal; *Ficāna*, petite ville du Latium sur la route d'Ostie, cf. Fest. 298, 8, et *Mārs Ficānus*; *ficeum mālum*, M. L. 3279 a.

Le mot ne peut être emprunté au grec : la forme grecque *συκων* (et béot. *τύκων*) n'expliquerait ni f, ni i. Mais la parenté manifeste avec le mot grec oblige à supposer un emprunt de l'une et l'autre langue à un groupe de langues parlées dans le bassin méditerranéen (cf. *cupressus, rosa, uinum*). L'arm. *fuz* « figue » doit être emprunté à un mot de même famille. Il s'agit du nom d'un fruit obtenu par culture dans la région méditerranéenne dès avant l'extension du grec et des langues « italiques ».

fidēlia, -ae f. : *sarnium us ad usus plurimos*, Non. 543, 25; pot (en terre ou en verre), jarre, etc. Attesté depuis Plaute.

Le mot est donné pour étranger, on le voit. L'élément radical rappelle celui de gr. *πίθος* « jarre », ion. *πίθων* (lac. *πιθωνά*, chez Hétychius), sorte de réceptacle pour le vin, et de v. isl. *biða* « pot à lait ». Le forme att. *πίθων* dont le rapport avec ion. *πίθων* ne s'explique pas en grec, pose un problème. D'une langue à l'autre, les formes ne concordent pas; sans doute emprunt à une langue non indo-européenne. — Le sens de lat. *ficus* est tout autre.

fidēs, -ium f. pl. : ancien pluriel de même origine que gr. *σπίδες* *χορδαί* *μαρτυρικά* (Hes.) et *σπίδ* d'où on a tiré, à l'époque classique, un singulier *fidēs*, *fidis* : cordes de la lyre; puis « lyre, cithare » (au lieu des termes propres *lyra, chelys, cithara*). De là : *fidicula* (*fidiculae*); *fidicen*, -cina, -cinius (f. *lūdus*); *fidicinō*, -cinus, -cinārius.

Sans doute emprunt à une langue non indo-européenne.

fidēs, -is f. (et -ei, -ē; datif toujours dissyllabique à l'époque classique ou archaïque; le premier exemple de la scansion *fidēi* est dans Manilius); forme à degré zéro de la racine *bheidh-/bhidh-, cf. *fidō* et gr. *πίθω*, *πίθω*. Ce nom en -ē est surprenant : on attendrait *fidēs*, *fidis*, comme *sēdēs*, *sēdis* (cf., toutefois, *jamēs*). Étant donné que *fidēs* sert de substantif à *crēdō*, le nom est peut-être une contamination de *bhidh- nom racine et de *kred-dhē- (v. *crēdō*), cf. Meillet, MSL 22, 215 sqq.) : de « foi, croyance », au sens religieux; cf. *prō diuom fidem*, sens qui n'est conservé que dans quelques locutions toutes faites et qui reparait seulement à l'époque du christianisme, où la langue de l'Église se sert de *fidēs* pour traduire *πίστις* comme de *crēdō* pour traduire *πιστέω*, cf. Isid., Diff. 1, 486, *fidēs* *et credulitas qua deum confitemur*; id., Or. 8, 2, 4, *fidēs* *est qua ueraciter credimus id quod nequaquam uidere ualemus*; 2° dans la langue du droit, où le mot a pris toute son extension, « engagement solennel, garantie donnée, serment »; d'où « bonne foi, loyauté, fidélité à la parole donnée », etc. : cf. *bonā fidē* « sous bonne garantie »; *fidem dare*, *accipere*; Enn., A. 32, *accipe daque fidem foedusque feri bene firmum*; *fidē(i)* *crēdere*, *committere*, *iubere* (d'où sont sortis les composés tardifs *fidēcommittō*, *commissum*, *commisissarius*, *fidē(i)* *promittō*, *promissor*, *fidēiubeō* et *fidēiusor*, M. L. 3282 a; cf. encore *fidēdictor*), *in fidē* *esse*, *in fidem* *dicuius* *se trādere*, *in fidem* *suam* *trādere* *recipere*, etc. La notion a été divinisée, d'où *Fidēs* « la Bonne Foi » (traduisant le gr. *Θέμις*), cf. Enn., Sc. V³ 403, *o Fides alma apta pinis* « *t u iusiurandum Iouis* »; et le commentaire de Cic., Off. 3, 29, 104. Dans la langue de la rhétorique a servi à traduire *πίστωνος*. Le rapport entre *fidēs* et *foedus* était senti par les anciens, comme on le voit par le vers d'Ennius cité plus haut et par la glose de Festus, P. F. 74, 3, *foedus appellatum ab eo... quia in foedere interponatur fides*.

Dérivés : *fidēlis* = *πίστος*, équivalent de *fidus*, cf. Serv., Ae. 1, 113, *fidum, fidelem. Virumque nomen idem significat*, quoique le Servius auctus ajoute : *quamuis quidam uelint fidum amicum, fidelem seruum dici*. N'a de sens religieux que dans la langue de l'Église, e. g. Lact., Inst. 4, 13, 26, *qui credunt in eum [sc. deum] ac uocantur fideles*. De *fidēlis* dérivent *fideliūs* et *fideliūter*; et les contraires *infidēlis* (ancien, classique), *-iūs*, *-iūter*. *Fidēs* et ses dérivés sont bien conservés dans les langues romanes, grâce sans doute à l'Église; cf. M. L. 3285, *fides*; 3283, *fideliūs*; 3284, *fideliūs*; et en celtique : britt. *fydd*, irl. *fedil*.

Composés : *perfidus* (cf. *periūrus*) « perfide », que l'on explique par qui *per fidem* *decipit* (Plt., Mo. 500, *per fidem* *deceptus sum*), mais où *per-* peut marquer la déviation (v. *per*). Ancien, usuel et classique. De là *perfidia* f. (pluriel concret dans Plt.), avec son dérivé *perfidiosus* (déjà dans Plt.), dont la création a été favorisée par l'existence de *malitiosus, insidiosus*. M. L. 6409.

V. *fidō* et *crēdō*. Cf. Fraenkel, Rh. Mus. 71, 1916, 187-199; R. Heinze, Hermes 64, 140-166.

Fidius : v. *Dius* et *fidēs*.

fidō (les graphies avec *ei*, *feido*, *difeidens* qu'on lit sur les inscriptions datent d'une époque où *ei* et *i*

étaient confondus), -is, *fissus sum* (? Priscien, GLK II 420, 11 enseigne qu'il y a un parfait en -ei, **fisi*, sans exemple; dans la langue de l'Église, on trouve souvent *fidēo*, *fidere*, verbe d'état reconstruit sur *fidus*, et les langues romanes attestent, en outre, **fidāre* « confier », cf. M. L. 3282, B. W. sous *fier* (et *confidāre*, M. L. 2134), dénomminatif-transitif, bâti également sur *fidus* et qui devait être usité dès l'époque chrétienne, comme le montre le dérivé *fidāmen* qu'on lit dans le Carm. ad Sen. 83 attribué parfois à Tertullien), *fidere* : avoir confiance à ou en (complément au datif ou à l'ablatif, surtout au datif de la personne : *fidere sibi*, comme *πιστεῖν τῷ*; dans la langue de l'Église, *fidere in* comme *crēdere in*). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *fidus* : digne de foi, fidèle, M. L. 3287 (avec son contraire *infidus*); à basse époque, synonyme de *fidēs*, cf. Thes. VI 706, 21; **fidāre*, *fidere*, *fidāmen*, v. plus haut; *fiducia* f. : confiance; dérivé d'un adjectif formé comme *cadūcus*? *Fiducia* est voisin de *audacia* par le sens, cf. Cic., Inu. 2, 163 et 165; et Non. 310, 19, *fiducia est audacia*; Serv. auct., Ae. 2, 61. De là *fiduciō*, -ās et *in-*, *of-fiduciāre* (bas latin); *fiduciārius*, *fiduciālīter*, termes de la langue du droit. *Fiducia* est conservé en espagnol et portugais, cf. M. L. 3286; *fidencia* f. : mot de la langue philosophique de Cic., Inu. 2, 163, *fidencia est per quam magnis et honestis in rebus multum ipse animus in se fiduciae certa cum spe collocat*; 165, *fidenciae contrarium est diffidentia... audacia non contrarium, sed appositum est ac propinquum*.

fidustus : v. *foedus*.

Les gloses ont aussi *fidunculus* : *πιστός*. L'i bref de *fidius* dans *Dius fidius*, nom du dieu de la Bonne foi, rappelle la forme de *fidēs*, *fidēlis* (v. ces mots).

Composés de *fidō* : *confidō*, -*fissus sum* : avoir confiance. Souvent avec une nuance péjorative (cf. *audāx*) sensible surtout dans *confidēs*, *confidenter*, *confidentia*. *Confidēs* « qui a trop grande confiance en soi » a pris le sens de « audacieux, insolent, impudent », *θαρσύνος*, cf. Cic., Tu. 3, 14, *qui fortis est, idem est fidēs, quoniam confidēs... in uitio ponitur*.

diffidō : manquer de confiance en, *ἀπιστός*. *Diffidentia* = *ἀπιστία*; attesté à partir de Cic., Inu. 2, 165, cf. plus haut, s. u. *fidencia*.

praefidēs, -ter (rare, mais dans Cicéron).

foedus, -eris : v. ce mot.

La racine est la même que celle de gr. *πίθωμαι* « j'ai confiance, je me fie » (avec le factitif actif *πίθω* « je persuade »), aor. *ἐπίθον* (chez Homère), parf. *πέπειθα*. L'emploi de *fissus sum* pour le perfectum concorde avec la flexion moyenne de *πίθωμαι*. A part la concordance de *πίθωμαι* et de *fidō*, les thèmes appartenant aux deux racines ne concordent pas en grec et en latin. En italique même, il n'y a pas de concordance sûre : ombr. *combifiatu* « nuntiātō, mandātō » est loin pour le sens et pour la forme (ce serait une forme à redoublement, du type de hom. *πείθειν* « persuader »). La racine a reçu en latin et en grec un large développement, alors qu'elle s'éliminait ailleurs. On rapproche le groupe de alb. *bē* « serment ». Pour expliquer le b- initial de got. *bidjan* « prier », en face de la racine i.-e. **gʰedh-* « prier » de gr. *θεσπεσιάζω*, *πίθος*, etc., on est tenté d'admettre l'influence d'un représentant germanique non attesté

de la racine **bheidh* « se fier, persuader » ; mais c'est une pure hypothèse.

fifeltārēs : mot qui se trouve seulement dans la *lex uicana Furfensis*, CIL IX 3513, où il semble désigner des magistrats municipaux. Mot dialectal, non latin, d'origine et de sens obscurs, et dont la forme même est suspecte.

figō (et un ancien *fiuō*, P. F. 81, 23, *offiuebant* « claudéant sēris », Gloss. Latin III, p. 153), -is, *fixi*, *fictum* (Varr., R. R. 3, 7, 4; Lucr. 3, 4), puis *fixum*, -ere : fixer, enfoncer ; d'où « fixer » et « transpercer » (sens physique et moral). Ancien, technique, usuel. M. L. 3289. Sur l'inscription relative aux Bacchantes se trouve l'infinitif *figier*, remarquable pour l'orthographe — i indiquant un ancien i, et non la diphthongue ei — et pour le sens : les consuls ordonnent, en parlant de la *tabula* contenant le texte, *utei eam figier* (être fixée avec des pointes ; il s'agit d'une table de bronze) *ioubeatis ubei faculmed gnoscier potitit*. L'adjectif *fixus* s'est spécialisé dans le sens de « fixé, qui tient bien », cf. M. L. 3337, et a fourni le dénominateur **fixāre*, M. L. 3335 (cf. *adfixō*, -ās, CGL III 400, 6), d'où sans doute **fixicāre* à côté de **figicāre*, v. B. W. sous *ficher*, M. L. 3336 et 3290. *Fixiō*, *fixor*, *fixorius* sont rares et tardifs ; de même *fixus*, -ūs ; *fixura* (Tert., Vulg.) : atteinte, blessure ; marque de clous ; *fixula*? V. aussi *fibula* (de **fiuibula*?).

Composés : *affigō* : enfoncer dans ; et « accrocher à, attacher à », M. L. 259 (*adfixō*, v. plus haut) ; *configō* : attacher au moyen de clous, transpercer, M. L. 2134 a, 9651 ; *confixiō*, -ōnis (bas latin) ; *confixilis* ; *dēfigō* : enfoncer, fixer de haut en bas, fixer ; dans la langue religieuse « déclarer d'une manière inébranlable » : *quae augur uitiosa, dira defixerit, irrita sunt*, Cic., Leg. 2, 8 ; dans la langue de la magie *dēfigere nōmen*, cf. Ov., Am. 3, 27, 9, *defixit nomina cera* « fixer un nom sur la cire ou sur une tablette de plomb pour l'envoûter, l'immobiliser [et l'empêcher de nuire] », d'où *dēfixiō*, souvent synonyme de *dēuōtiō* ; *infigō* : fixer, fixer dans, M. L. 4402 ; et 4401, **infixicāre* ; *offigō*, peut-être *offimentum*, *praefigō* : fixer en avant (classique) ; *refigō* : décoller, desceller, d'où : abolir, abroger (des lois) ; *suffigō* : fixer en dessous ou par derrière ; *suffictus*, M. L. 3429.

L'i de ombr. *fiktu* « *figitō* », *afiktu* « *affigitō* » s'accorde avec la forme de l'inscription des Bacchantes pour indiquer un ancien i, qui se retrouve dans lit. *dīgystu*, *dīgisti* « pointer », *dīgys* « pointu », en face de lit. *dēgiu*, *dēgi* « fixer, planter ». On n'a aucun autre rapprochement qui semble sûr. Le u de l'ancienne forme *fiuō* indiquerait une labiovélaire ; *figō* serait une forme récente refaite sur *fixi*. — Sur lat. *finis*, v. ce mot.

figulus, figura : v. *figō*.

filius, -i m. (voc. *filii*) : fils ; **filia, -ae f.** (dat. abl. pl. *filiaeb* pour éviter l'ambiguïté, cf. Charisius, GLK 1 129, 13, *filiaeb in testamentis ob discrimen sexus ait Plinius dicti consuesse* ; 54, 10, *libertabus filiaebusque, quod iurisperiti instituerunt, ambiguitatis scernenda gratia*) : fille. Attestés à toutes les époques. Ont pris dans la langue de l'Église, et comme *frāter*, *soror*, un sens affectif ; *filii*, à basse époque, dans la langue du droit et dans la langue commune, désigne, d'une manière géné-

rale, « les descendants », cf. Thes. VI 757, 62 sqq ; 758, 75 ; Blaise, *Dict.* s. u. Panromans. M. L. 3295, 3303. **Filius, filia** sont apparentés à *felāre* ; cf. Plt., Ps. 442 s. u. *felā* ; sur l'alternance, v. Meillet, *Introd.*⁸, p. 169. Toutefois, le nom est indépendant du verbe et rien n'y rappelle plus dans l'usage le sens de « nourrisson qui tette ». C'est le nom du père, et non celui de la mère, au génitif, qui accompagne le patronymique pour le préciser. Le nom de la mère n'est ajouté que dans les tituli étrusques, e. g. CIL I² 2023, C. Proen(i)us Titiae nat(us), dans les désignations d'esclaves qui n'ont pas de père légal, et dans les tituli gaulois. La descendance par la mère n'existe pas légalement ; l'indication des deux parents dans les noms propres est également fort rare, et *filius*, quel qu'en soit le sens premier, est en rapport avec *pater* beaucoup plus qu'avec *māter*. La société romaine est fondée sur le régime indo-européen du patriarcat, non du matriarcat. V. Funck, ALLG VII 73 sqq.

Dérivés : *filiolus*, -la, diminutifs tendres et familiers, M. L. 3302 ; v. h. a. *filōl* ; *filiaster*, -tri, synonyme de *pruignus* « beau-fils », M. L. 3297 ; *filiaster*, et, dans la langue des Pères de l'Église, *filiālis*, *filiāliās*, *filiātiō* ; *filiētās* = *ὁμότης* ; *filificium* = *τεκνοτομία* (Cael. Aur.) ; cf. aussi M. L. 3296, **filiānus*.

L'italo-celtique a perdu les noms indo-européens du « fils » (got. *sunus*, etc.) et de la « fille » (got. *dauhtar*, etc.). Ces noms ont été remplacés par des noms nouveaux, familiers, ou fabriqués. C'est ainsi que le nom celtique de la « fille » est **enigenā* « née dans [la famille] », irl. *ingen*, et le nom irlandais du « fils » est de la forme familière **māggos* (irl. *mac*, gén. *magi* dans les inscriptions ogamiques) ; l'osco-ombrien a *puklo* « fils », v. *puer*. Le lat. *filius* est de la famille de *fēcundus*, etc. (v. ce mot) ; il a passé du sens de « enfant qu'on élève » au sens de « fils » parce que le vieux nom avait disparu par suite de quelque interdiction et qu'il fallait le remplacer (cf. le groupe slave de *děva* « jeune fille », *děti* « enfant »). Le nom ne comporte pas de dérivés anciens. La formation féminine de *filia* est toute secondaire. Sur l'emploi de (g)nātus, (g)nāta comme substituts de *filius*, *filia*, v. *nāscor*.

filix, -icis f. (forme ancienne ; le doublet *felix* est sans doute dû à une dissimilation des deux i, favorisée par l'étymologie populaire, qui rapprochait *felix* de *feliz*, *infelix*, cf. Caper, GLK VII 106, 2 ; on lit aussi dans les manuscrits *feliz*, cf. *carez* ; et à basse époque apparaît une forme *filiica* (refaite sur *filicula*?), cf. Thes. VI 759, 35 sqq.) : fougère. Attesté depuis Virgile. Cf. M. L. 3294, *feliz* ; 3298, **filicāria* ; B. W. s. u.

Dérivés : *filicula* (*filicula*), cf. Plin. 26, 58, *poly-podi, quam nostri filiculam uocant* ; Marcell., Med. 25, 37, *herbae pteridis, i. e. filiculae, quae ratis gallicae dicitur*, etc. ; *filicium* (fel- ; *flectum*), M. L. 3300 ; *felicitas* *patera dicta, quod ad felices herbae speciem sui caelata*, P. F. 76, 14 ; *felicones mali et nullius usus, a felice dicti*, id. 76, 21 ; *filicina* = *radiolus* (-um) ; *filicetron* (fel-), Diosc., déformation de *Θηλυπτερίς* d'après *feliz*.

On n'a proposé de rapprochement qu'avec gaul. *bel-vovntā*, v. h. a. *bilisa*, russe *belend*, dont le sens « justiquame » est tout autre.

filtrum, -i n. : « lana coactilis » (Gl.), *filtra, centones* ; *fil(is)tris* : *fibria*. Latinisation tardive d'un mot germanique, M. L. 3305 ; B. W. sous *feutre*.

filum, -i n. : fil. De là : fil de l'épée (Ennius), fil du discours ; ligne, trait et particulièrement « trait du visage », *oris lineamentum* dit Non. 313, 16. De ce sens s'agit « forme », qui a dû s'employer d'abord dérive celui de « forme », qui a dû s'employer d'abord dans la langue des artistes : *salis scitum filum mulieris* « un beau brin de femme », Plt., Mer. 755 ; *filum non malum*, Lucil. 816 ; cf. le sens de « ligne » en français. Toutefois, il est possible que *filum*, au sens de « forme », appartienne comme *figūra* à la racine de *figō* et qu'il y ait eu à l'origine deux mots différents. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3306.

Dérivés : *filō*, -ās, substitut populaire et tardif de *nēre*, cf. *neuerant* : *filauerunt* (Gloss.), qu'il a remplacé dans les langues romanes, M. L. 3293, d'où **filandāria*, M. L. 3292 a ; *filamentum* ; *filātūra*, M. L. 3293 a ; *filātum* ; cf. aussi **filacia*, M. L. 3292, et *afilō*, M. L. 260 ; *exfilō* (rare).

Le rapprochement avec lit. *gįsla* (zémaite *gįnsla*), v. pruss. *gislo*, v. sl. *žila* « veine, tendon » et avec arm. *jil* « tendon » est séduisant ; le j arménien suppose une aspirée initiale **gʷh-* comme lat. f. — Peut-être lat. *fūnis* a-t-il le même élément radical ; v. ce mot. Cf. aussi *fibra*.

fibriae, -arum f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à très basse époque) : franges d'un vêtement. Désigne aussi les tresses d'une chevelure, les racelles du poireau. Attesté depuis Varron, Cicéron, usuel. M. L. 3308 ; B. W. sous *frange*.

Dérivé *fibriarius*.

Il a été proposé des hypothèses diverses ; aucune ne s'impose. Un mot de ce genre a chance d'être emprunté. Cf. *fibra*.

finus, -i m. et fimum, -i n. (les grammairiens le donnent comme masculin et sans pluriel, cf. v. fr. *fiens* ; mais le neutre est aussi employé, sans doute sous l'influence de *stercus* ; dans bien des cas, le genre ne peut être discerné) : fumier (*stercus quod a uentre purgatur* ; *stercus animalium* ; etc.). Ancien, usuel. Souvent joint à *stercus*, dont il est synonyme et qui a influé sur le genre et sur la flexion ; cf. M. L. 3311, *finus et femus*, -oris, d'où M. L. 3310, **finorāre* (à côté de **fināre*, M. L. 3307) ; M. L. 3310 a, **finorārium*.

Dérivé : *finētum*, -i, et **finūta*, **femūta*, M. L. 3309. Le fr. *fumier* suppose aussi **finārium*, M. L. 3307 a. [Influencé, comme fr. *fumer* (une terre), par *fūmus*, en raison de la fumée qui s'échappe du fumier en fermentation. V. B. W. sous *fumer*, *fumier* et *fiente*.

Aucun rapprochement sûr. Cf. peut-être *suffiō* et *foetō*, *foetō* (avec alternance ae/i comme dans *aemulus*, *imitor*?).

findō, -is, fidi, fissum, findere (parfait très rare : trois exemples, en dehors des grammairiens, Cels. 8, 4, 6 ; Amm. 18, 8, 12 ; Not. Tir. 74, 85 ; la forme est, du reste, anormale ; car un perfectum radical est en principe caractérisé soit par une alternance vocale, soit par le redoublement ; peut-être ancienne forme à redoublement, **ffidi*, remplacée par une forme simple tirée des composés) : fendre. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3312.

-*fidus*, -a, -um : second terme de composé, dans *bidus* = *δυσχρῆς*, *tri-fidus*, etc. Le neutre de *fissus*, *fissum* est substantivé dès Plaute avec le sens de « fente » ; Cicéron dit *fissum iecoris*, N. D. 3, 14, et Celse *ani fissa* « fissures à l'anus », 5, 20, 5 ; *fissa* est à l'origine de fr. *fesse*, cf. M. L. 3329 ; B. W. *fesse* et *fesser*.

Dérivés en *fiss-* : *fissio* f. (rare) ; *fissilis*, M. L. 3327 ; *fissura*, M. L. 3330 ; *fissorius*, -a, M. L. 3328 ; *fissiculō*, -ās, terme de la langue augurale « découper les entrailles » (cf. *fissum iecoris*, plus haut) ; *fissipes* (Auson.) traduisant *σχιζόπους*.

Le fr. *fente* suppose un participie **finditus*. Composés : *confindō* (un exemple dans Paneg. Mess. 173) ; *diffindō* « faire éclater en fendait » ; spécialement, dans la langue religieuse ou juridique, *diffindere diem* (*dē omīne*) « séparer en deux », d'où « faire remettre » une affaire (*differre*), cf. fr. *disjoindre* ; *effindō* (ec.), très rare, un exemple de Manilius, et **exfindicāre*, M. L. 3007 ; *infindō* : fendre en enfonçant (Vg., Val. Flacc., Dig.) ; *perfindō* (Prisc.) ; **refindicula*, M. L. 7154.

Racine bien attestée en sanskrit et en germanique. En sanskrit comme en latin, le présent est à nasale infixée : *bhindāmi* « je fends » ; le passage à la forme thématique s'explique bien en partant du pluriel *findunt*, cf. skr. *bhindānti* « ils fendent », du participie présent, etc. La forme en -to-, *fissus*, est du même type que skr. *bhinndh* (et *bhitum* « morceau »). En germanique, la formation du présent thématique got. *beita* est normale ; le verbe y a un sens limité : « je mords », all. *beissen*. Gr. *φαιρω* « souche, pièce de bois » peut reposer sur **bhid-tro*, comme l'a vu F. de Saussure ; d'autre part, le sens de gr. *φειδωμαι* « j'épargne » peut s'expliquer par l'idée de « se séparer » ; mais ce sont de simples possibilités.

figō, -is, finxi, fictum (*finctus* à basse époque, cf. Thes. VI 770, 47 sqq., et fr. *feint*, etc.), -gere : proprement « modeler dans l'argile », cf. *figulus* « potier », *fictilis* « modelé dans l'argile », -ia *ūsā*, etc., et substantivé *ficilia* n. pl. « vaisselle d'argile » ; puis « façonner dans toute matière plastique, façonner la pâte », cf. *fic-tor* « pâtissier » et « sculpteur » ; *fictores dicti a fingendis libis*, Varr., L. L. 7, 44, cf. Enn., A. 121 ; et *fictores dicuntur qui imagines uel signa ex aere uel cera faciunt*, Serv., Ae. 8, 634 ; *figūra f.* : Varr., L. L. 6, 78, *fic-tor cum dicit figo, figuram imponit* ; Isid., Diff. 1, 528, *figura est cum impressione formae alicuius imago exprimitur, ueluti si in cera ex anulo effigiem sumat, aut si figulus in argillam manum uoluntque aliquid exprimat, et fingendo figuram faciat*. Puis par extension : « façonner » (d'une manière générale, sens physique et moral), d'où « presser, toucher », Ov., F. 5, 409, *saepae manus aegras manibus fingeat amicis*, et Her. 20, 137 ; « reproduire les traits de, représenter » ; et « imaginer, feindre, inventer » ; sens particulièrement fréquent dans l'adjectif *fic-tus*, et qui s'est maintenu dans les langues romanes, cf. fr. *feindre*, M. L. 3313 ; B. W. s. u. Usité de tout temps.

Nombreux dérivés en *fig-* et en *fic-* : *figulus* m. (et tardif *figlus* ; *figel*, dialectal comme *famel* = *famulus*, « potier ») ; *fig(u)linus* (*fig(u)linus*) adj., d'où *fig(u)lina* (ars) f. ; *fig(u)linum* (opus) n. ; *figulāris* (archaïque) ; *figulo*, -ās (tardif) et ses dérivés, M. L. 3290 a. *Figulus* est un cognomen fréquent dans les gentes *Marcia* et *Nigidia*.

figmen (rare et tardif), *figmentum* (tardif, appartient surtout à la langue de l'Église, où il traduit *πλάσμα*, *στίχλη*, *ποίημα*, *τὸ γλυπτὸν*, *ποίησις*, etc.) : représentation figurée, statue, etc. ; imagination (sens concret), fable, invention.

figūra (formé avec le suffixe *-ūra* directement sur la racine, et non dérivé du supin comme les autres noms du même type) : proprement « plastique » ; d'où figure donnée à une chose, configuration, figure ; souvent joint à *speciēs*, à *forma*, *habitus*, etc. Lucrèce et Cicéron emploient *formae* (*-māi*) *figūra* « la configuration du moule » ; au sens concret *figūra* traduit le gr. *σχῆμα* en mathématique ou en rhétorique ; sert à rendre aussi *εἰδωλον*. Emprunt savant : irl. *figor*. Dénominaif : *figūrō*, *-ās* « façonner, donner figure » qui traduit *σχηματίζω*, cf. Quint. 9, 1, 13, *oratio σχηματισμένη* i. e. *figurata* par opposition à *ἀσχηματιστος* *figuris carens*, et qui a donné de nombreux dérivés : *figūrātiō*, *figūrātīvus*, etc., tous de l'époque impériale, et des composés : *affigūrō*, *cōnfigūrō*, *cōnfigūrātiō*, *dēfigūrō*, rare et tardif, M. L. 2518 a ; *exfigūrō*, *praefigūrō*, *ratiō*, *refigūrō*, *transfigūrō* (= μεταπλάσσω, μεταμορφώω), *transfigūrātiō*, également tardifs.

Autres dérivés : *figūrālis*, *-liūs*, *-liuer* (tardifs).

-figiēs : conservé dans *effigiēs*, v. plus bas.

filum : forme (?) V. ce mot.

fictilis, *fictor* : v. plus haut (*finctor*, CGL III 201, 11) ; *fictrix* (Cic.) ; *fictiō* : formation, création ; *fictiō nōminis* = *ὀνομαστικὸν* ; *f. persōnārū* = *προσωποποιεῖν* ; en particulier dans la langue de la rhétorique : « supposition, fiction » ; *ā fictiōne* = *καθ' ὑπόθεσιν* ; terme de droit *fictiō legis*. Le nom n'apparaît pas avant l'époque impériale ; surtout fréquent chez Quintilien, qui l'a peut-être inventé, cf. Inst. Or. 6, 3, 61 ; *ficticius* : inventé, feint (cf. *facticus*), frelaté : *oleum, uinum ficticiū* (époque impériale) ; *fī(n)cticiōsus* ; *fictōria* (ars) (tardif).

Composés : *affingō* : imaginer en outre, ajouter en inventant, attribuer (faussetment) ; sur lequel Aulu-Gelle a fait *affigūrō* ; *confinō* : imaginer ensemble, ou concerter ; inventer de toutes pièces ; *dēfinō* : façonner (rare), M. L. 2519 ; *diffingō* : transformer, refaire ; *effingō* : 1° faire disparaître, d'où « essuyer » ; Cat., Agr. 67, 2, *fiscinas spongia effingant* ; Cic., Sest. 35, *e foro spongiis effingi sanguinem* ; 2° *figendo exprimere*, *ἐκμάσσειν*, reproduire, représenter en relief, ; d'où *effigiēs* (*-gia*, archaïque) : portrait, image (généralement en relief), effigie, et *effigiō*, *-ās* (depuis Apul.) ; in- (M. L. 4402 a), *perre*, *transfigō*, rares et tardifs (en partie d'après le gr. ἐκ-, μεταπλάσσω), qui sont doublés par les composés de *figūrō*.

La racine i.-e. **dheig'h-* fournissait un présent radical athématique dont le véd. *dēhmi* « je lute, je fixe par du mortier » conserve la forme ancienne, et dont got. *digands* « *πλάσας* » est une trace. La racine avait deux aspirées, comme on le voit, outre la forme germanique, par osq. *feihüss* « *μῦρος* » et par la comparaison de gr. *τεῖχος*, *τοιχος* « mur, rempart, paroi ». Le g. latin s'explique dans *finō* par l'n qui précède, dans *figūra* par l'u qui suit (cf. *liguriō*) ; osq. *feihüss* résulte de la contamination de **dheig'hes-* et de **dheig'ho-* (cf. les formes grecques *τεῖχος*, *-ου* et *τοιχος*, *-ου*). Le présent *finō* est du type à nasale infixée, comme *pingō*, *findō* ; le

latin n'ayant hérité d'aucun perfectum, il a été fait une forme *finzi* toute nouvelle ; l'osque a une forme à redoublement *fiifikus* « *finxerit* », le falisque a *fiifked* « *finxit* » ; cf. *fecjad* en face de *feci*, v. Vetter, *Hdb.*, p. 43 ; Lejeune, *Fest. Sommer*, p. 145 sqq. La gutturale finale était une prépalatale : l'Avesta a *-daēzayeiti* « il entasse », *pairi-daēza* « enclos » (mot que les Grecs ont hellénisé en *παράδεισος*), et le vieux perse *didā* « mur, enceinte ». Le thème latin de type **dhinghe/o-* semble se retrouver dans une partie au moins des formes de l'irlandais : *com-od-ding* « bâtir » (*cunntugim* « je bâtis »), v. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.* II, p. 505 sqq. Le sens propre de la racine est « façonner (de la terre) ». Ce travail de la terre aboutit à faire un tas, un mur de terre : arm. *dizanim* « *ἐπαβολή* » (verbe radical, sûrement indigène, et non emprunté à l'iranien), *dē* « tas », ou de la poterie, ainsi got. *daigs* signifie « argile ». Le latin a développé surtout ce second sens, et l'osque offre le premier.

finis, *-is* (abl. *finī*, Lucr. 2, 978 ; Plt., Men. 859 ; Caton, Agr. 28, 2, 113, 2, mais Varro enseigne *fine*, Roman. ap. Charis., GLK I 122, 28 ; acc. pl. en *-eis*, CIL I² 584, 3, 28, etc.) m. et f. ; le masculin est sans doute plus ancien ; le féminin est dû à l'analogie des autres thèmes en *-i-* où les féminins dominent, cf. *fūnis* : 1° borne (= *ὄρος*), limite d'un champ, d'un territoire, cf. *finiōr* « arpenteur », *finitiūsus* (*-timus*) « limitrophe » ; *confinia*, *-iōrum* n. pl. « confins » ; Plt., Poe. 49, *regiones, limites, confinia determinati* : *ei rei ego finitor factus sum*. Il est difficile de dire ce que *finis* désignait primitivement (cf. Bücheler, R. M. 60, 219), mais le caractère matériel de *finis* n'est pas douteux ; c'est souvent un arbre qui sert de *finis*, ainsi Varr., L. L. 7, 9, *in hoc templo faciundo arbores constitui fines* ; Agenn., Grom. p. 31, 24 Th., *[arbores] finium causa agricolae relinquunt* ; CIL III, p. 944, *domus partem dimidiā... cum suis saepibus, saepimentis, finibus, adiutibus... h(abere) l(iceat)* ; cf. aussi *facere finem* « mettre un terme » ; proprement « placer une borne », cf. gr. *τελος* *δ' ὅτι τε* *Ζεὺς καλῶς*, Soph., Trach. 26 ; 2° au pl. *finēs*, *-iūm* « frontières d'un pays » et le pays limité par elles, cf. Cés., B. G. 1, 10, 5, *in fines Vocontiorum... peruenit*. Par extension « fin » (*τελευτή*) et « but » (*τέλος*). C'est dans ce sens que l'emploie la langue philosophique pour traduire les termes grecs correspondants : *de finibus bonorum et malorum*. Par contre, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, *finitiūsus* traduit *διοριστικός*, *infinitivus*, *ἀόριστος* et *ἀπαρμάρτος*. *Finis* à l'ablatif s'emploie avec la valeur de *tenuis* « jusqu'à », et comme *tenuis* peut être accompagné de l'ablatif (archaïque ; cf. Plt., Men. 859, *senem osse fini dedolabo... uiscera* ; Caton, Agr. 28, 2, *[arbores] operito terra radicibus fini*), ou, plus fréquemment, du génitif : *fine inguinaum ingrediuntur mare*, Sall., Hist. frg. 3, 38. La construction avec l'ablatif est évidemment la plus ancienne, qu'on y voie un ablatif véritable comme celui que suit *tenuis* et gr. *μέχρι* ou un instrumental : *osse fini* « avec l'os pour limite ». Cf. it. *fino a*.

Ancien, usuel ; bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *finiō*, M. L. 3314, 3315 ; et en celtique : irl. *finid*, britt. *fin*.

Dérivés : *finalis* (tardif ; surtout terme de gram-

maire traduisant *τέλειος* et de philosophie traduisant *τελικός*, que Cicéron transcrit en grec sans oser le traduire, Fin. 3, 55, *[bona] ad illud ultimum pertinentia* ; *sic enim appello quae τελικός dicuntur* ; *nam hoc ipsum institutum, ut placuit, pluribus verbis dicere, quod uno non poterimus, ut res intellegatur* ; *finaliās*. *finitiūsus*, *-timus* (cf. *maritimus*) : limitrophe, voisin ; *finitiūm*, *-ōrum* : les voisins ; *finitima*, *-ōrum* n. pl. : les pays limitrophes.

finiō, *-is* : limiter, délimiter (= *ὁρίζω*, cf. Cic., Div. 2, 92), borner (sens physique et moral) ; par suite « finir » (absolu et transitif) et « déterminer, définir ». — De là : *finitor*, *finitiō*, *finitiūsus*, *infinitus* et *infinitio* (Cic., Fin. 7, 21 = *ἀπειρος*), *infinitivus* (sc. *modus*), *infinitas*, *infinitibilis*, tous termes savants (irl. *finiid*). Composés : *circumfiniō* : limiter tout autour ; *confiniō* (un exemple d'Irénée glosé *ὁμοῦ*) : *definiō* = *διορίζω* « délimiter, définir, déterminer » (sens physique et moral) ; *definitiō* : *διορισμός*, *-tiūs* = *διοριστικός* ; *praeфинiō* : délimiter par avance, fixer, régler.

Composés de *finis* : *adfinis* (*af-*, ar- d'après Prise., GLK II 35, 4) : 1° *-es in agris uicini, siue consanguinitate coniuncti*, P. F. 10, 15 ; cf. Modestini, Dig. 38, 10, 4, *adfines sunt uiri et uxoris cognati, dicti ab eo quod duae cognationes, quae diversae inter se sunt, per nuptias copulantur et alteri ad alterius cognationis finem accedunt* ; 2° qui participe à, complice (généralement péjoratif *af culpae, uitii*) ; *adfiniās* ; *confinis* (cf. *conterminus*) ; qui possède les mêmes frontières, limitrophe, *συν-, ὁμο-* *opos* ; *confine* n., sur le pluriel duquel ont été formés *confiniūs*, *-a*, *-um*, et *confinium* n., passé en gallois *cyffin* ; *confin(i)alis*, *-e*.

Aucun rapprochement sûr. Le rapprochement avec *figō* est possible si l'on admet que *finis* aurait indiqué une marque, sur un arbre par exemple, v. Tesnière, BSL 30, p. 176 sqq., sur les dénominations slaves ; on partirait de **fig-sn-is*. Simple hypothèse. M. V. Bertoldi, Mus. Helv. 1948, p. 69 sqq., rapproche *finis* et *fūnis* et y voit deux aspects d'un mot « méditerranéen » ; la limite d'un terrain ayant d'abord été marquée par une corde. Ce rapprochement, déjà indiqué par Isid., Or. 15, 14, 1, et repris par Bréal, MSL 15, 137, et Niedermann, Gl. 19, 7, ne va pas non plus sans difficultés.

fiō : v. *facio*.

firmus, *-a*, *-um* (*firmis*, Ital., d'après *fortis* ou d'après *infirmis*) : ferme (sens physique et moral comme gr. *βέβαιος*), d'où « solide, fort (souvent opposé à *imbēcilis*), durable ». Ancien, usuel. M. L. 3320. L'i longa qu'on trouve dans les inscriptions, CIL IV 175 ; VI 1248 et 5230, est contredit par les langues romanes, qui attestent *firmus* (it. *fermo*, fr. *ferme* ; cf. toutefois esp. *firme*). Le sens de « fermé » qui s'est développé dans le v. fr. *ferm* et surtout dans *fermer* rappelle des emplois comme Ov., Rem. 623, *uolnus in antiquum reddit male firma cicatrix* ; Tib. 1, 2, 6, *firma ianua* (cf. Thes. VI 815, 21 sqq.) ; Ov., Pont. 1, 2, 24, *firma sera*. V. J. Fahrenschon, *Firmus. Gesch. d. Bedeutungen dieses Wortes*, Munich, 1938 ; B. W. sous *fermer*.

Dérivés : *firmiū* ; *firmiūs* f. : fermeté, solidité, autorité (trad. *ἀσφάλεια*), M. L. 3319, v. fr. *ferité* ; *firmiūdō* f. (même sens que *firmiūs*, mais plus rare, tombe en désuétude après Tacite) ; *firmō*, *-ās* : affermir, for-

tifier ; affirmer, confirmer, M. L. 3318 (a suppléé en français le verbe *clore*) a fourni le v. angl. *feormian* ; *firmātor*, *-tiō* (rares et tous deux d'époque impériale) ; *firmāmen* (très rare et poétique, Ov., Sén. trag.) et *firmāmentum* : appui, renfort ; terme de rhétorique « démonstration, argumentation » (cf. *confirmātiō*) ; dans la l. de l'Église traduit *στερέωμα* « firmament » (d'où irl. *firmamint*, britt. *ffurfafen*). Cf. peut-être aussi les noms propres *Fermus* et *Hirmio* (falisque) ; *affirmō*, *-ās* = *διαβεβαιώ*, affirmer. Seul le sens abstrait est attesté ; le Thesaurus n'a que deux exemples de *affirmāre* au sens concret « affermir », et tous deux d'Apulée ; M. L. 260 a. De là, dans la langue de la rhétorique, *affirmātiō* (= *διαβεβαίωσις*) ; *affirmātiūsus* (contraires de *negātiō*, *negātiūsus*), et, dans la langue du droit, *affirmātor* ; *circumfirmō* (Col., c. *uitem*) ; *confirmō* : consolider, fortifier, affermir (sens abstrait et concret) ; confirmer (uni à *comprobō*) et « affirmer » ; *confirmātiō*, attesté à partir de la Rhétor. à Hérénus, terme surtout de grammaire et de rhétorique (= *ἐπιβεβαίωσις*, *ἐπικύρωσις*), *-tor*, *-tiūs* ; *infirmō* : fixer dans (Cael. Aur.) ; *offirmō*, transitif et absolu : persister, durer (Plt., Tér.) ; endurcir, affermir ; *offirmātus* : résolu, obstiné ; *refirmātus* (tardif) : rétabli ; *infirmus* : faible (sens physique et moral) et, tardif, *infirmis*, cf. *imbēcillus*, *-lis*, etc. ; *infirmiūs*, M. L. 4403, 4404 ; *infirmō*, *-ās* : affaiblir ; terme technique « infirmer, annuler » (i. *lēgem, fidem testis*, etc. = *ἀκυρος*, *ἀκυρώω*) ; *infirmātiō* (terme de Cicéron).

Le rapprochement de *firmus* avec le groupe de skr. *dhārdyati* « il tient » (v. sous *fer(r)ūmen* et *frētus*) est d'autant plus séduisant que le sanskrit a des mots importants à suffixe en *-m-* : *dhārma* et *dharmāḥ* « chose posée, loi ». On peut aussi penser au groupe de lit. *dir̃zi* « se durcir ». Dans les deux hypothèses, l'i n'est pas expliqué ; s'il n'est pas dialectal (cf. *stircus* à Lucrèce, en face de *stercus*, et, à Préneste, *Mirgurius*), il s'agit d'un vocalisme « populaire ».

fiscus, *-i* m. : panier ou corbeille d'osier, employé surtout dans le pressage du raisin ou des olives (cf. *fiscina*, *fiscella* « moule à fromage blanc », *fiscellus*, P. F. 80, 2, *fiscellus casei mollis appetitor*, ut *catillones catillorum liguriōres*) ; puis « corbeille à serrer l'argent » ; de là, sous l'Empire, « partie du revenu de l'État destinée à l'entretien du prince », par opposition à sa fortune personnelle (*rēs priuāta principis, ratiō Caesaris*) et au trésor de l'État (*aerarium*). Cf. Pseud. Ascon., Verr. 212, 9 Stangl, *fisci, fiscinae, fiscellae sparteae sunt utensilia ad maioris summae pecunias capiendas*. Vnde, quia maior summa est pecuniae publicae quam priuatae, ut pro censu priuato, « aerarium » dicitur pro loculis et arca thesauri, pro sacello « fiscus ». Inde « fiscus » pecunia publica, et « confiscare » dici solet. Ancien : Plt. (*fiscina*) et Caton (*fiscella*), Lucil. (*fiscus*). Le sens de « corbeille » (à olives, à fromages) s'est conservé dans les langues romanes, surtout dans les dialectes italiens ; cf. M. L. 3326, *fiscus* ; 3324, *fiscina* ; 3323, *fiscella* ; 3325, **fiscula* (cf. *fisc(u)lum* dans Isid., Or. 20, 14, 13). Sur une confusion entre *fiscina* et *piscina*, v. Keller, *Lat. Volksetym.*, 44. Composé : *suffiscus* ; — *folliculus testium arietinorum, quo utebantur pro marsuppio*, a *fisci similitudine dictus*, P. F. 403, 11.

Au sens de *fiscus* « trésor impérial » se rattachent *fiscālis* (-lia n. pl. « tribūta »), *fiscārius* et *cōnfiscō*, -ās, dont a été tiré *fiscō* (Lex Sal.).

On a rapproché *fidēlia*, qui se laisse expliquer par **fidēs*-l-; on poserait **fid-s-co*-. Mais les sens divergent trop. Terme technique, sans doute emprunté.

fissa : v. *findō*.

fistula, -ae f. : conduit, tuyau, canal; puis « chalu-meau, flûte » (= σφύρις); dans la langue médicale, « fistule », peut-être à l'imitation du grec; cf. Cass., Fel. 20, *fistulas Graeci syringas appellat et sunt ulcera pendiginosa et ininsecus callosa neque in cicatricem uenientia*. Ancien, technique. M. L. 3332. Diminutif : *fistella* (Pélagon.), M. L. 3331.

Dérivés : *fistulātus*, M. L. 3334; *fistulāris*; *fistulōsus*; *fistulō*, -ās (fistulor) = σφύριζω, ital. *fischiare*, M. L. 3333; *fistulātor*; *fistulēscō* (Fulg.).

Cf. peut-être les noms propres osques : *Fistelū* « *Fistelia* », *Fistilus* « *Fisteli* ».

Aucun rapprochement net. Terme technique.

fitilla, -ae f. : sorte de gâteau usité dans les sacrifices. Sans doute terme rituel d'origine dialectale, pour **fitilla*; cf. Ernout, *Élém. Dial.* s. u. L'ombrien a *fikla* « *fitillam* ».

fiuō : v. *figō*.

flaccus, -a, -um : pendant, mou, flasque. Surnom fréquent; par exemple du poète Horace; osq. *Flakis*. Se dit, entre autres, des oreilles, cf. *auriflaccus*, CGL III 330, 46. Attesté depuis Varro. Rare, populaire; M. L. 3343, it. *fiacco*. V. B. W. sous *flaque*, *flasque*.

Dérivés : *flaccō*, -ēs; *flaccēsco*, -is; *con-flaccēsco*; *flaccus*, M. L. 3342 (v. fr. *flaistre*, d'où *flétrir*); *flaccor* m. (tardif); peut-être *flacculum* (-lus?), mot de sens obscur, cf. Thes. s. u.; *Flaccilla* (Martial, etc.).

Flaccus a la gémée caractéristique des adjectifs marquant une difformité physique : cf. *broccus*, *lippus*, etc., et le vocalisme populaire *a*. Si *ml-* peut aboutir à lat. *fl-*, on rapprocherait gr. dor. βλάξ (βλαξός) « mou, paresseux, sot » et le groupe de irl. *mláth* (d'où *blaith*) « tendre, mou », skr. *mlātāh*, av. *mratō* « amolli par le tannage » et, de plus, gr. βληρός « faible », plus loin, gr. μαλακός, etc. Étymologie séduisante, mais douteuse.

fladō, -ōnis m. : flan, sorte de gâteau. Mot germanique qu'on lit dans Venantius Fortunatus, Vita Radeg. 15, 35. M. L. 3444.

flagitō, -ās, -āui, -ātum, -āre : acriter interpellare, Isid., Diff. 1, 230; cum clamore et pertinacia petere, Differ. de Beck 58, 25.

Dérivés et composés : *flagitātor*, cf. Plt., Mo. 768, sol... quasi flagitator astat usque ad ostium; *flagitātio*; *diff-*, *reflagitō* (Catal. d'après repetē).

flagitium, -i n. : charivari fait à la porte de quelqu'un pour protester contre sa conduite, réclamation bruyante et scandaleuse, scandale; cf. Plt., Mer. 417, neque... quicquam eueniet nostris foribus flagiti; Ps. 556, si non dabis, clamore magno et multo flagitare (cf. *conuicium*); et, par extension, l'action elle-même qui provoque le scandale, « chose scandaleuse, honte » (sens concret; cf. *flagitiatus*, qui se dit des *pathici*; v. Thes. VI 841, 49;

343, 67), « faute » (sens fréquent dans la langue militaire v. Donat ad Ter. Eu. 382). Cf. Usener, Rh. Mus. 56 (1901) 5 sqq.; M. Reichenbecher, *De uocum quae sunt « scelus flagitium, facinus » apud priscos scriptores usu*, Iena, 1913. — Ancien, usuel; *flagitiusus* : scandaleux, honteux, déshonorant et « déshonoré » (non attesté avant Cicéron). *Flagitium* semble formé comme *seruitium* (à moins qu'il ne soit dérivé directement de *flagitō* comme *gaudium* de *gaudeō*, *iurgium* de *iurgō*); *flagitō* est un fréquentatif intensif; tous deux ramènent à une forme **flāg-* « faire du bruit » de **bhlāg-*, qui est peut-être en alternance avec **bhlāg-* qu'on a dans *flagram*, *flagellum*.

Comme gr. φλοῖθος « bruit sourd », appartient à un groupe mal déterminable de mots expressifs (cf. *flō* et, plus loin, *plangō*).

flagrō, -ās, -āui (*flagrātus sum*, cf. CGL II 72, 29), -ātum, -āre : flamber, être en flammes (*flagrat ignis*); être enflammé (sens propre et figuré) : *flagrant oculi*; *flagrāre irā*; brûler (de ou pour). On trouve dans le cod. Justinien 1, 2, 53 (54), 1 et 9, 13, 1, 1 (au 533) l'expression *flagrante crimine*. Ancien, usuel, classique. Conservé partiellement en roman, cf. M. L. 3348 et 3348 a. **flagror*. Souvent confondu avec *fragrāre* dans les manuscrits ou dissimilé en *fraglāre*, cf. Thes. VI 846, 1. 30 sqq.

Dérivés et composés : *flagranter*, *flagrantia* f.; *conflagrō* : être embrasé; s'enflammer, brûler, se consumer (*incendit conflagrāre*); *conflagrātus* « consumé », d'où on a tiré à basse époque *conflagrāre* transitif; *conflagrātio*; *dēflagrō* : 1° être détruit par l'incendie; 2° s'éteindre (= *dēferuēscō*), cesser de brûler (T. L. Tac.); *dēflagrātio*. Tardifs : *circum-*, *in-flagrō*.

V. sous *fulgō*. Le sens de *flagius* épithète de Jupiter dans osq. Iuwei *Flagiū* est contesté; v. Vetter, *Hdb.*, p. 85.

flagrum, -i n. : sorte de fouet, ou plutôt de martinet, composé de plusieurs lanières garnies de boutons de métal ou d'os et qui donnait des coups pesants plutôt qu'il ne cinglait; de là *pinsetur flagro*, Plt., Mer. 416. *Flagrum* a tendu à être remplacé de bonne heure par son diminutif *flagellum* (*fragellum* dans l'Appendix Probi, cf. W. A. Baehrens, p. 68), qui désigne un fouet plus léger, cinglant et coupant : *sectus flagellis*, dit Hor., Epod. 4, 11. *Flagellum* désigne toute espèce d'objet semblable au fouet; le sens de « fléau » est attesté par St Jérôme, Is. 28, 33, p. 385, *gūh et cyminum uirga exuuntur et baculo quae uulgo flagella dicuntur*. Ancien, usuel. M. L. 3346-3347. V. h. a. *flegil*, etc., « *Flegel* »; celtique : irl. *srogell*, britt. *flangell*, *frewyll*, gr. mod. φραγγέλιον.

Dérivés : *flagriō*, -ōnis (l. *flagrō*?), nom donné aux esclaves; formation de type populaire comme *uerberō*; *flagrātor* : *es dicebantur genus hominum, quod mercede flagris caedebantur*, P. F. 79, 9. Composés : *flagrifer* (Auson.); *flagritrība*, hybride formé par Plt., Ps. 137, de *flagrum* et *tribus*; cf. *ulmi-triba*, *feritribā*. Il n'y a pas de verbe *flagrō* « donner du fouet » (malgré *flagrātor*), sans doute à cause de l'homonymie de *flagrō* « flamber », à laquelle semble penser Plt., Am. 1030, quem... faciam feruentem (synonyme de *flagrantem*) *flagris*; *flagellō*, -ās (depuis Ov.); *flagellō-ōnis* (Gloss.); *flagellātio* (tardif), etc. V. B. W. sous *feler*.

On ne rapproche que v. isl. *blaka* et *blakra* « frapper de côté et d'autre ». Terme technique, de formation expressive, comme *flāgiō*, *plangō*, etc. Sans rapport avec *flagrō*; l'homonymie est secondaire.

flāmen, -inis m. : flamme, titre donné au prêtre attaché au culte d'une divinité particulière, f. *Diālis*, *Fūriche*, *Martiālis*, *Volcānālis*, etc., cf. Varr., L. I. 5, 84; *nālis*, *Martiālis*, *Volcānālis*, etc., cf. Varr., L. I. 5, 84; *nālis*. Le *flāmen* est distinct du *pontifex* et de l'*antistes*. Il est caractérisé par l'apex de laine qui surmonte son bonnet; aussi les Latins, faute de mieux, dérivèrent-ils son nom de *flāmen*, cf. Varr., L. I. 5, 84, et Thes. VI 849, 21 sqq. Usité de tout temps. La forme du mot contraste avec le genre, comme dans *augur*; cf., toutefois, *poufū*. Certains ont supposé l'existence de **flāmō*, qu'ils tirent de *flāmōnium*, -i « dignité de flamme », cf. *stāmen* et *stēmōn*, mais *flāmōnium* peut être issu par haplogogie de **flāminōnium* (cf. pour le suffixe *caerimonia*, -nium); de reste, les dérivés de *flāmen* sont en *flāmin-* : *flāminica* : femme du *flāmen* *Diālis* et prêtresse de Junon; *flāminius* « du flamme », *flāminālis*, *flāminātus*, *flāminicus*, etc. Cf. les noms propres *Flāminius*, *Flāmininus*.

On ne peut donner une étymologie sûre. On rapproche souvent le v. isl. *blóta* « sacrifier », *blót* « sacrifice », got. *blotan* « honorer ». D'autre part, on ne saurait tenir pour exclu le rapprochement souvent fait avec le terme religieux skr. *brāhma* indiquant la « prière », *brahmā* « prêtre », quoique l'*ā* latin fasse quelque difficulté et que l'*r* de *brahmān* puisse être ancien; mais le rapprochement de ces mots sanskrits avec v. isl. *bragr* « poésie » qu'a proposé Osthoff est loin de s'imposer. Ce qui engage à ne pas abandonner le rapprochement séduisant de *flāmen* avec skr. *brāhmaṇ-* m., *brāhmaṇ-* n., c'est la concordance fréquente des termes religieux entre l'italo-celtique et l'indo-iranien. V. Dumézil, *Flamen-brahman*, 1935.

flamma, -ae f. : flamme (sens propre et figuré). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3350. V. b. all. *Flamma*, britt. *flam*.

Dérivés : *flammula* : 1° petite flamme; 2° flamme, bannière, ainsi nommée de sa couleur jaune (I. yd. mag. 1, 8) ou de sa forme, M. L. 3353; *flammeus* : de flamme, enflammé; couleur de flamme (épithète de diverses fleurs, *phlox*, pensée, cf. φλόγιος); *flammeum* n. : voile jaune de flamme que portaient l'*uxor flāminis* *Diālis* et toute mariée le jour de ses nocces : *flammeo amictur nūens ominis boni causa, quod eo assidue utebatur flaminica*, i. e. *flaminis uxor*, cui non licebat *facere diuortium*, P. F. 79, 23; de là *flammeolus*, *flammeolum*; *flammedrius*, -i : *i infectores flammiei coloris*, P. F. 79, 19; *flammō*, -ās : transitif et absolu, sens propre et figuré, « enflammer » et « flamber », M. L. 3352; *flammātus* sans doute antérieur à *flammō*; *flammābundus*, M. L. 3351; *flammēscō*, -is : s'enflammer; *flammidus* (Apol., d'après *fulgidus*); *flammigō*, -ās (Gell.), formé comme *fūmigō*; *flammōsus* (rare et tardif).

Composés : *inflammō*, ancien, usuel et classique, M. L. 4405, d'où *inflammātio*; *con-*, *dē-*, *suf-flammō*, tous trois tardifs.

Composés en *flammi-*, tous poétiques et pour la plupart récents, sauf *flammiifer*, et sans doute faits sur le

type grec φλογεῖδης : *flammi-comāns*, -*cremus*, -*fer* (= πυρφόρος), -*fluus*, -*gena*, -*ger* (d'où *flammigerō*, -ās), -*pes*, -*potēns*, -*uotus*.

V. sous *fulgō*. Le -*mm-* indique une formation « populaire » expressive.

flasca, -ae f. et **flascō**, -ōnis m. : flacon. Mot de très basse latinité, emprunté sans doute au germanique (la glose d'Hésychius, φ(λ)άσκων « εἶδος ποτηρίου, n'indique rien sur l'origine); sur *flasca*, v. Isid. 20, 6, 2, et Sofer, p. 132; cf. M. L. 3355, *flaska*, -*kun*.

flāuus, -a, -um : color uidetur e uiridi et rufo et albo concretus, Gell. 2, 26, 12; traduit gr. ξανθός « jaune (doré), blond ». Épithète des cheveux; de là le gentilice *Flāuius*, osq. *Flauies* « *Flāui* ». Attesté depuis Ennius. Surtout poétique. Fr. *flou*, v. B. W. s. u. Pour le suffixe, cf. *furvus*, *fuluus*, *giluus*, *heluus*. Sur un croisement avec *blāuus*, v. Sofer, p. 108.

Dérivés : *flāueō*, -ēs; *flāuidus*, M. L. 3361 (conservé dans un dialecte italien du territoire des Hirpini); *flāuēscō*, -is. Composés tardifs : *flāuicomāns*, -*comus*, poétiques (= ξανθομήκης).

Adjectif sûrement ancien, mais aucun rapprochement net : l'adjectif poétique *flōrus* ne se laisse rapprocher que si l'on admet le passage de **ōnos* à -*auus*, comme dans *octāuus* — si l'*ā* de *octāuus* ne provient pas d'une dissimilation. Le rapprochement de *fel* « *fiel* » et de *lit*.

gelias « *jaune* », etc., se heurte au fait que la racine, ici monosyllabique, ne rend pas compte du vocalisme de *flāuus*. La racine de lit. *želti* « *verdir* » et de gr. χλωρός (v. *holus*) semble dissyllabique, ce qui irait avec *flāuus* (de **bhl-wo-*), mais ne concorde pas avec le *f* initial. On pourrait rapprocher aussi v. isl. *blār* « *bleu sombre* », v. h. a. *blāo*, qui ont aussi le suffixe -*wo-* usuel pour les adjectifs désignant les couleurs : la racine occidentale serait **bhlē-*, **bhlō-* (dans lat. *flōrus*; *flāuus* est ambigu). Enfin, M. Niedermann, I. F. 15, 121, a mentionné lit. *dūlsvas* « *grisâtre* », qui expliquerait *f*, mais va médiocrement pour le sens (v. *fuluus*). On ne peut rien décider, quoique la parenté de ces mots soit vraisemblable.

flazzus (**flazius**) : épithète de Jupiter, CIL X 1, 1571 (inscription de Pouzzoles), sans doute identique à *flagus*, avec palatalisation. V. *flagrō*, in fine.

flectotomus : v. *phle-*.

flectō, -is, **flexi**, **flexum**, **flectere** : courber, fléchir, infléchir (sens propre et figuré comme le gr. κάμπτω). Par extension « faire tourner, diriger la marche de, diriger »; et aussi « détourner, changer »; cf. Enn., A. 203, quō uobis mentes, rectae quae stare solebant | antehac dementes sese flexere uia(?) Dans la langue de la grammaire : « fléchir » (κάμπτω) et « dériver »; *flexus* a le sens de περιστροφή. Ancien, usuel; mais peu représenté en roman. M. L. 3365, B. W. sous *flancher* et M. L. 3369 a *flēvus*. Irl. *slechtaim*.

Dérivés : *flexus*, -ūs m. : inflexion, détour, etc., d'où *flexuōsus*; *flexuōsūs*; *flexiō*; *flexūra* : courbure; *flexō*, -ās (Caton), M. L. 3368; *flexilis*, *flexibilis* et *inflexibilis* = ελαμπτος Composés poétiques en *flexi-* : *flexanimus*, *flexiloquus*, *flexipedes* (*hederae*), cf. καμπύλους, dont le sens est d'ailleurs différent. Certaines formes romanes supposent aussi **flecti-*

cāre (?), cf. M. L. 3366; mais **conflexire*, ibid. 2136, est des plus douteux.

Composés : *adfectō* (rare), M. L. 262; *circumflectō*; *deflectō* : détourner et « se détourner »; *deflexus*, -ūs m.; *infectō* : infléchir; *inflexiō*; *reflectō* : courber, détourner en arrière, retourner; *reflexiō*; *reflexus*, -ūs m. (Macr., Apul.), calques du grec.

La formation est la même que celle de *plectō*, *nectō*; la racine ne se retrouve pas ailleurs. Si *f* peut représenter *ph*, comme on l'a supposé sous *fallō*, on pourrait envisager que la forme *flec-* supposerait une forme populaire à côté de *plectō*; un **phlek-* aurait existé à côté de **plek-*. Mais il n'y a aucun témoignage à ce sujet.

1° *flēmīna*, -um n. pl. (le singulier est mal attesté) : -a dicuntur cum ex labore uiae sanguis defluit circa talos, P. F. 79, 14; 2° *fleumon* : — est feror stomachi, Isid. 4, 7, 7. Déformations du gr. φλεγμονή sous l'influence du type en -men, -minis (cf. *tormina*, *uermina*) (devenu *flegmōn*, -ōnem dans Végèce); avec -γμ- > -um-, cf. *fleuma* = φλέγμα (Cael. Aur.); *pegma non peuma*, App. Pr. 85; *sauma* < *sagma*. — *Flēmīna* est attesté depuis Plaute et usuel dans la langue médicale au sens de « inflammation des jambes »; le *fleumon* d'Isidore est un autre emploi du grec.

Dérivé : *flēmīnōsus* (Chir.).

flēō, *flēs*, *flēui*, *flētum*, *flēre* : -re est cum uoce lacrimare, Serv. Ae. 11, 59; = ὀδύρομαι « pleurer, verser des larmes; pleurer sur » (transitif et absolu; sens propre et figuré). Ancien et usuel, comme *flētus* « fait de pleurer »; mais appartient surtout à la langue écrite (dans la Vulgate, *κλάω* est le plus souvent traduit par *plōrō*; cf. W. Baehrens, *Skizze d. lat. Volksspr.*, p. 52). Les grammairiens le différencient de *lacrimāre*, *plōrāre*, cf. Differ. ed. Beck, p. 66 : *lacrimare leuis strictura cordis est, flere grauior affectus est, plorare uiolentioris*; mais la différence n'est pas observée pratiquement, cf. Serv., Ae. 6, 427, *sane ploratus tantum lacrimarum est, plancus, tantum uocum, flētus ad utrumque pertinet, quae plerumque confundunt poetae*. Il est joint à *lacrimāre* par Ennius, A. 103, sans que le sens diffère beaucoup : *maerentes, flentes, lacrimantes*; cf. Ov., M. 7, 683, *flentibus haec lacrimans heros memorabat*, à côté de 14, 305, *flentem flentes amplectimur*. On comprend que le verbe n'ait pas survécu dans les langues romanes, où il faisait double emploi avec *lacrimāre*, qui avait l'avantage d'être plus plein, plus régulier et d'être associé à un nom, *lacrima*; et avec *plangere*, *plōrāre*, de sens plus expressif; v. Löfstedt, *Philol. Comment. z. Peregr.*, p. 320 sqq.

Dérivés et composés : *flētus*, -ūs m.; *flēbilis*, qui, appliqué à une voix plaintive, douloureuse, brisée par les larmes, a pris le sens dérivé de « faible » qu'il a conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 3362, B. W. s. u. : *exclusus flebile cantat amans*, Ov., Rem. Am. 36; *dæmones flebilis uiulant*, Paul. Nol., Carm. 20, 57. Dans certains parlers de France, un *affligé* est un infirme; *flēifier* (Aus.); *af-fleō* (Plt., d'après *arrideō*); *dēfleō* et, tardifs et rares, *circum-*, *con-*, *ef-fleō*.

Appartient à un groupe de mots expressifs dont les formes varient d'une langue à l'autre; cf., en latin même, *flāgiō*, *fligō*, et, en dehors, v. isl. *belia* « mugir »

et *bylia* « résonner fortement », v. h. a. *bellan* « aboyer », lit. *bilōti* « parler » et lette *biluot* « pleurer », lit. *balsu* « voix », skr. *bhaṣati* « il aboie » et *bhāṣate* « il parle », gr. φλῆναφος « bavardage ». Le sens original du verbe s'étant affaibli, *flere* a perdu sa raison d'être et n'a été maintenu que par la tradition littéraire.

fleumon : v. *flēmīna*.

flexutēs (*flexuntae*, Varr. ap. Serv., Ae. 9, 603) *equitum nomen saepe uariatum est... Celeres sunt Romulo regibusque appellati sunt, deinde flexuntae, postea troasuli*, Plin. 32, 35. Sur les diverses formes du mot dans les manuscrits, v. Thes. s. u; dans Hesychius 248, 599, on lit φλεξεντις.

M. Vendryes, *Rev. Celt.*, 40 (1923), p. 430, en fait le participe d'un verbe **flexō* de **dhleh-s-e-o-*, désidératif de la racine occidentale **dhleh-* qui marque l'obligation. Le mot aurait désigné ceux qui « étaient obligés » au service par le fait qu'un cheval leur était donné par l'État (*equitēs equō publicō*), soit ceux qui, après la *recognitiō equitum*, étaient reconnus comme ayant droit à un cheval. Mais le mot peut être étrusque, comme *trossuli*, et la formation est en faveur de cette dernière hypothèse (cf. *Accheruns*, *Arruns*, etc.).

fligō, -is, -xī, -ctum, -ere : battre. Très rare et archaïque (Liv. Andr., Acc.); *flictus*, -ūs m. « choc, coup », également rare, a été repris aux archaïques par Virgile, Silius, Ausone; cf. Serv., Ae. 9, 664. Par contre, les composés à préverbe sont usuels :

af-fligō : abatte (sens physique et moral), M. L. 263; *afflictus*, -ūs, *afflictio* (tous deux rares et tardifs); *afflictor*; *afflictō*, -ās intensif de *affligō*; *confligō* (transitif et absolu) : « heurter » et « se heurter » fréquent dans la langue militaire : « se rencontrer avec »; d'où *conflictus*, -ūs (irl. *conblich*), -tiō, rares tous deux; *confligium* (tardif); *conflictō*, -ās et *conflictor*, -āris (transitif et absolu); *conflictatio*; *effligō* : abatte; *efflictum* adv. archaïque, toujours avec *amāre*, *dēperire*, etc.; *efflictō*, -ti (Plt.); *infligō* : synonyme fort de *iniciō* : heurter contre, lancer contre, infliger à; *infectus*, -ūs, -tiō, tous deux rares et tardifs; *prōfligō* (*prōflictus* dans Anlu-Gelle 15, 5, 2).

Un intensif-duratif en -ā- est attesté par le composé *prōfligō*, -ās : abatte, achever, ruiner (ancien, classique), d'où *prōfligātor*, -tiō. Cf. aussi *confligātiō*.

N'est pas représenté dans les langues romanes.

Appartient à un groupe de mots expressifs qui divergent entre eux; cf. lette *bliezi* « battre » (et *blazi*), v. sl. *blizati* « cicatrice », gr. *blizō* et *plizō* « je serre, j'écrase ». Le germanique a, avec -u-, got. *bliggwan*, v. h. a. *bliuwan* « frapper » et le grec a une autre forme dans *plēō* « je meurtris, je broie » et *φλαδεν* « déchirer avec bruit ». Cf. les autres mots expressifs à *fl-* initial : *flō*, *flēō*, *fluō*, *flāgitium*, *flagrum*.

flō, -ās, -āui, -ātum, -āre : souffler (transitif et absolu); technique « fondre » (le métal pour la monnaie, *aes flātum*, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés : **flō*, -ōnis dans *ciniflō*; *flātor*, -ōris m. « souffleur, fondeur » et « joueur de flûte »; *flātilis*, *flātus*, -ūs m. : souffle, vent; *flātūra* (tardif, ainsi que ses dérivés *flātūrālis*, *flātūrārius*); *flāmen*, -inis n. équivalent poétique de *πνεύμα*, usité surtout au plu-

riel; *inflāmen* (Fulg.); *flābrum* (surtout au pluriel) : *flābra* (poétique) « souffles du vent », M. L. 3340 a; *flābilis* « de souffle, d'air » = πνευματώδης, πνευματικός et *inflābilis* (rare et tardif); *flābellum* « éventail, soufflet », M. L. 3338 et **flābiolum*, 3339, B. W. sous *flageolet*; *flābulāre*, M. L. 3341; *flābellijera* (Plt.); *flābellō*, -ās; *inflābellātus* (Tert.).

A *flō*, à l'époque impériale, tend à se substituer une forme plus pleine *flātō* (cf. *nātō* et *nō*), -ās attestée depuis Arnobe (avec un composé *reflātō* dans Oribase), qui seule a passé en roman : it. *fiatare*, prov. *flazar*, M. L. 3357. Le roman a conservé aussi *flātus* et **flātor* (absolument, contamination de *flātus* et de *foetor*); cf. M. L. 3358 et 3359; B. W. sous *fleurier*.

Composés : *af-flō* : souffler vers ou contre, insuffler, inspirer (= ἐμπνέω, καταπνέω); *afflātus*, -ūs m., M. L. 261, et **inafflō*, 4331; *circumflō*; *conflō* : réunir ou former en soufflant, fondre (une statue, etc.), d'où, sens figuré, « former, forger, réunir », etc., employé souvent par image sans que le sens étymologique apparaisse. Apparaît à basse époque comme synonyme de *inflāre* « gonfler », sens technique, peut-être ancien dans les langues romanes : ital. *gonfiare*, etc., cf. M. L. 2135; *dēflō* (rare) : souffler sur et « faire fi de »; *difflo* : souffler en tous sens; *efflō* : exhaler; *inflō* : souffler dans ou sur, enfler, gonfler (sens physique et moral, cf. *tumēō*), enfler le ton; M. L. 4406, *inflātus*, -ūs m.; *inflātiō* « enflure, gonflement; flatulence » et « inflammation »; M. L. 4407, *perflō* : souffler à travers; *perflātus*, -ūs; *perflābilis* : perméable à l'air, et aussi « capable de vibrer aux souffles »; *prōflō*; *reflō* : souffler en arrière, M. L. 7155; *sufflō* : souffler, gonfler, M. L. 8430. A remplacé *flō* dans tout le domaine roman; *sufflātiō*; *exsufflō* et ses dérivés, qui dans la langue de l'Eglise ont pris le sens de « exorciser, exorciseur », d'après gr. ἐκπνέω (britt. *exsufflat* « détracteur »?).

Il n'y a aucun correspondant exact. Mais il y a des mots expressifs présentant la même initiale : v. h. a. *blāen*, v. angl. *blāwan* « souffler », et aussi v. h. a. *blāsan* (même sens), avec -ē- en face de la forme latine en -ā-. Les autres mots à *fl-* initial sont aussi à rapprocher; v. *flō*, *fluō*, et surtout le groupe de *foliis*.

flocēs (*flōcēs*) : — ... *prisca uoce significare uini faecem et uinaceis expressam, sicut fraces oleis*, Gell. 11, 7, 6. Attesté depuis Caecilius; rare, technique. *Flōcēs* semble confirmé par le lucquois *flogia*, M. L. 3376. Comme *fracēs* et *faecēs*, mot technique de la viticulture, non indo-européen.

flocceus, -ī m. : flocon de laine; duvet. Le génitif s'emploie dans la langue familière avec les verbes d'estime : *floci faciō*, *pendō* dans le sens de « faire peu de cas de », comme notre « pas un fêtu ». Cf. *naucus*. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 3375; B. W. *floche* et *flocon*, et passé en germanique : v. h. a. *floccho*.

Dérivés : *flocculus*, M. L. 3374; *flocculosus*, M. L. 3373; peut-être *flocō*, -ās, cf. Thes. s. u.; *flocim* : fortuitu, i. e. subitaneo casu (Gloss., où il y a peut-être confusion de deux gloses).

Composé : *dēflocō*, -ās « dégarner de sa laine » (mot de Plt., Cas. 967); *dēflocātus* : dégarner de sa laine, c'est-à-dire de ses cheveux, Plt., Ep. 616.

Mot expressif qui n'a pas de correspondant exact.

flōrus, -a, -um : blond (se dit des cheveux; de là son emploi comme cognomen). Adjectif de la poésie archaïque, synonyme de *flāuus* d'après Servius, Ae. 12, 605; qui l'attribue au *sermo Ennianus*. Rare, souvent confondu avec *flōreus*, dont il n'est pas parent, au moins immédiatement.

V. *flāuus*. Même suffixe que dans *χλωρός*, ἐρυθρός.

flōs, -ōris m. (trace isolée de neutre dans Tér., Eu. 319, où A¹ a *flōs ipsūm*) Le témoignage est plus que suspect; sur d'autres traces de neutre à basse époque, v. Thes. VI 927, 61 sqq.; sur des traces de féminin, ibid. 70) : fleur; puis, par image, 1° la fleur apparaissant comme la partie la plus belle de la plante, dont elle se détache par sa place comme par son aspect : *flōs salis* (= ἄλός ἄνθος), *f. niuri*, *aeris*, *derāminis*, *plumbi*; *f. farinae*; puis *f. poetarum*, *f. iuuentutis* (= ἡδύς ἄνθος) *f. Italiae*, etc.; 2° la floraison étant considérée comme la plus belle époque de la plante, *f. aetatis* « la fleur de l'âge »; 3° en considérant l'odeur, *f. uini* « le bouquet du vin ». La première barbe étant comme la fleur des joues, Virgile dira, Ae. 8, 160, *prima genas uestibat flore iuuentas* en songeant sans doute au gr. ἀνθή (v. l. 320). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3382.

Dérivés et composés : *flōreus*; *Flōra* « Flore »; *flōrālis*, cf. vest. *mense Flusare* « mense Flōrālī », et rom. *florār* « avril », M. L. 3378; *flōrēō*, -ēs (**flōrire* dans les langues romanes, cf. M. L. 3380) : celtique : britt. *flur*, *Flur*; *dēflōrēō* (Col.); *praeflōrēō* (Plin.); *flōridus*, M. L. 3379; *flōrētum* (Gloss. d'après *dūmētum*, etc.); *flōriārius* (cf. *uiridiārius*; tardif et rare); *flōrēscō*, -is; *dē-*, *ef-*, *in-flōrēscō*, M. L. 4408; *re-flōrēscō*; *flōrulentus* (tardif, d'après *rōrulentus*); *flōrōsus* (Ven. Fort.); *flōsculus*; *flōscellus* (Apul.); *flōscellārius* et **flōriscellus*, M. L. 3381; *dēflōrō*, -ās; *dēflōrātiō*, -tor (tardif, langue ecclésiastique, cf. gr. ἀπανθίζω); *praeflōrō*; *praeflōrātus* (époque impériale = προανθέω); *flōrifertum* : dictum quod eo die spicae feruntur ad sacrarium, P. F. 81, 5 = ἀνοθοροία sans doute forme récente bâtie sur *flōrifēr*; *flōri-color*, -comus; *flōrifēr* (= ἀνοθοφόρος), -ger, -genus, -legus (= ἀνθολόγος), -parus, tous poétiques.

Le mot est italique commun; on le voit par les dérivés osq. *flousoi* « Flōrō », *Fluusaī* « Flōrae », *Fluusaīais* « Flōrālībus », sabin *Flusare* « Flōrālī ». Élargissement par -s- (suffixe nominal -es- ou suffixe de désidératif ?), qui a un pendant en germanique : m. néerl. *blōsen* « fleurir », v. angl. *blōstma* « fleur ». L'élément radical n'est connu que sous la forme **blhō-*, dont le celtique et le germanique ont des dérivés divers : irl. *bláth*, gall. *blawd* « floraison » et got. *bloma* (masculin) « fleur », v. isl. *blóm* « fleur » (neutre); v. h. a. *blut* et v. angl. *blād* « floraison »; v. sax. *blōian* « fleurir ». V. *folium* et peut-être *flāuus*.

fluō (graphie *flou-* dans *conflouant*, Sent. Minuc., 117 av. J.-C.; sur la valeur de cette graphie, v. Niedermann, *Mélanges F. de Saussure*, p. 58 sqq., et L. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 914), -is, -xī, -ctum, puis -xum, -ere : couler (= *πέω*); par extension « s'écouler, couler uniformément, tomber mollement; se laisser aller sans retenue »; cf. *fluēns*, *fluxus*. Ancien, usuel. Non roman (v. *colāre*).

Dérivés et composés : *fluor*, -ōris m. : écoulement,

flux, diarrhée (cf. ῥέυμα, ῥεύς); en particulier au pluriel « flux menstruel », sens conservé en roman, cf. fr. *flux*, M. L. 3390; B. W. sous *fleur*; *Fluōnia*, surnom de Junon : -m *Iunonem mulieres colebant quod eam sanguinis fluorem in conceptu retinere putabant*, P. F. 82, 4; *fluidus* (*fluīdus*, Lucr. 2, 464, 466, d'après *uīdus*) : fluide, mou; *fluīdō*, -ās (Cael. Aurel.); *fluentum* (neutre d'un adjectif *fluentus*, cf. *cruoer-cruentus*; ou plutôt tiré d'un ancien nominatif pluriel de *fluens*, *fluenta*? Cf. Leumann, dans Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, 5^e éd., p. 196 a, α), attesté surtout au pluriel *fluenta*, -ōrum « flot, courant »; *fluentisonus* (Catulle; cf. *clāri*-, *raucisonus*, trad. de πολυφλοισθος sans doute d'après Ennius); *fluentō*, -ās (Ven. Fort.); *fluentia*, -ae (Amm. Marc.); *fluibundus* (Mart. Cap.); *fluēscō*, -is : devenir liquide ou fluide (Aug.); *fluīdō* (*fluīdō*, Lucr.), -ās : flotter; -*fluus* « qui coule ». Sert de second terme à de nombreux adjectifs composés, comme gr. -ποος; d'abord aux adjectifs correspondant aux composés de *fluō* : *prōfluus*, *perfluus*, *superfluus*, *confluus*, etc. (auxquels correspondent souvent des noms en -*fluuium*, *prōfluuium*, *confluuium*, etc.), ensuite à des composés artificiels et poétiques : *tābifluus*, *dulcifluus*, *blandi*-, *splendi*-*fluus*, etc.; cf. le type grec καλλιπροος.

flūmen, -inis n. (cf. ῥέμα) : courant; eau qui coule (sens conservé en poésie, *fluuius* désignant plutôt le fleuve); cf. Varr., L. L. 5, 27, *fluuius*, quod fluit, item flumen : a quo lege praediorum urbanorum scribitur : « stillicidia fluminaque ut ita cadant fluantque »; puis « fleuve, rivière » (sens propre et figuré), M. L. 3388. Dérivés : *flūmineus* (poétique); *flūminālis* (bas latin) et *trānsflūminālēs* (Gloss.) : *Flumentana porta Romae appellata quod Tiberis partem ea fluxisse adfirmant*, P. F. 79, 21. *Flumentāna* est sans doute fait d'après *Nōmentāna porta* « la porte de Nomentum »; cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 23.

fluuius, -i (*fluuius*, Sent. Minuc.) m. (*fluuius* f. dans Accius et dans Sisenna d'après Non. 207, 6) : fleuve. Ancien adjectif; cf. *pluō/pluuius*; classique, mais moins fréquent que *flūmen* et évité par César. M. L. 3391 (formes savantes). Noter le genre animé en face de *flūmen*. *Fluuius* a désigné d'abord le fleuve, personnifié et divinisé; cf. gr. Ἰοταμός « le dieu Fleuve ».

Dérivés : *fluuiālis* (et *trānsfluuiālis*, langue de l'Église, hébraïsme); *trānsfluuiō*, -ās; *fluuiāticus*; *fluuiātis*; *fluuiātus* « trempé dans l'eau courante » (Plin.); *fluuiolus*.

Composés : *diffluuiō*, -ās : diviser en deux courants; terme technique, cf. Colum., d. uitem; *quadrifluuium* : qui coule (ou se sépare) en quatre directions (terme technique, Vitr.), cf. *quadrifluus* (Prud.).

Dérivés en *fluct*-, *flux*-, *fluctio* : mot de Pline et de Caelius Aurelianus traduisant ῥεύς et ῥευματισμός et synonyme de *fluxus*, -xiō, *prōfluuium*.

fluctus, -ūs (et aussi *flucti*, *fluctus*, cf. Thes. VI 945, 15 sqq.) m. : courant, flot; spécialement « flot de la mer » (surtout au pluriel dans ce sens); et par suite « agitation, tempête ». Cf. gr. κύμα. M. L. 3385.

Dérivés : *fluctuō*, -ās et *fluctuor* (T.-L., Sén., Plin.) : être agité par les flots, s'enfler, se soulever (= κυμαίνω), flotter; **fluctulāre*, M. L. 3384); *fluctuātio* (langue impériale, rare); *fluctuātum* (archaïque), *fluctuosus* = xu-

ματίας, κυματώεις. Nombreux composés poétiques *flucti*-, *color*-, *fragus* (= κυματωτής, κυματωτής -gena, -ger, -sonus, -uagus, etc.

fluxus, -a, -um : qui coule, d'où « flottant, fluide, lâche, mou » (sens physique et moral), d'où *fluxus*, -us (inscription chrétienne); *fluxus*, -ūs m. : écoulement, flux. Non attesté avant Plin., M. L. 3394; *fluxio* f. (bas latin); *fluxura* (Colum.) : liquor musti, jus de raisin moult; *fluxilis*, -ibilis (bas latin); *fluxuātio* (Ital. *fluxuōsus* (Gloss.); **fluxina*; **fluxināre*, M. L. 3394, 3393. Pour la formation, cf. le type, sans doute ancien, nement désidératif, de *luxus*, *noxa*, etc.

Composé de *fluō* : *affluō* : couler vers, affluer (sens propre et figuré, cf. Cic., *Diu.* 1, 61, *sive deest natura quippiam, sive abundat affluit*), d'où « être abondamment pourvu de », *affluentia*.

āfluō? : verbe qui semble avoir été inventé pour traduire le gr. ἀπορρέω, sur le modèle de *abundō*. Le plus souvent confondu avec *affluō*; cf. Thes. s. u.; Haverl. *Man. de crii. verb.*, §§ 155 et 938.

confluō : se réunir en coulant, confluer (sens propre et figuré), dont le participe *Confluentēs* et son dérivé *Confluentia* ont joué un grand rôle dans la toponymie; cf. P. W., IV 871 sqq., et fr. *Conflens*, *Conflans*, *Confolens*, *Conffoulens*, all. *Coblentz*, M. L. 2136 a; *confluus*; *confluuium* (Varr.), cf. *conpluuium*; *confluuius* (bas latin); *confluges*, -um (scil. *aguae*), archaïque, confluent de plusieurs cours d'eau; *dēfluō* : couler de haut en bas; dériver de (sens propre et figuré) et aussi « se perdre en coulant, s'écouler entièrement, s'évanouir ». Tardifs : *dēfluus*, *dēfluuium* (Plin.); *dēfluxus*, -xiō; *diffluō* : s'écouler de toutes parts (sens propre et figuré); *effluō*; *influō* : couler dans ou sur; se glisser, s'insinuer dans; *influxus*, -us, -xiō, tardifs; *interfluō*; *praefluō* (époque impériale) = πορρέω; *praeinterfluō* (Caton); *prōfluō* : couler en avant, prendre sa source dans; *prōfluuium*, etc.; *refluō*; *subter*-, *superfluō*; *trānsfluō*.

Ce groupe de mots remplace le groupe indo-européen de skr. *sṛavati* « il coule », gr. ῥέω, etc., qui n'est pas représenté en latin, alors que le celtique en a plusieurs formes nominales; ainsi *irl. srúaim* « cours d'eau » en face de lat. *flūmen*. L'élimination de **sreu*- a pu être favorisée en latin par l'homonymie qui se serait produite avec le groupe de *fruo*-. Avec *fruo*-, le groupe de *fluō* a en commun d'avoir des formes avec et sans gutturale : *fluō*, *fluuius*, -*fluus* et *fluxi*, *confluges*, *fluxus*. Le cas est d'autant plus embarrassant que, après u, le g^{re} semble s'être réduit à g dès l'indo-européen. Peut-être y a-t-il eu contamination du groupe indo-européen de **sreu*- « couler », qui aboutissait en latin à **frou*-, et d'un groupe **bhlew*- qui indique l'émission d'un liquide (influence de *pluō*?). Le groupe slave de *sl. bljujǫ* « je crache » (serb. *bljujǫm* « je vomis ») semble indiquer un ancien **bhlew*-. Le grec α φλώ « je sours » je coule en abondance », ἀπορρέω « s'écouler », Hés., à quoi se rattachent des noms d'êtres divins indiquant ce qui sort en abondance : Φλοῖος, Φλοῖα, surnom de Dionysos et de Koré, en tant que dieux de la végétation, et Φλώς (éphés. Φλωός), autre épithète de Dionysos. Ce serait le substantif actif *fluuius*/*fluuius* qui aurait entraîné le groupe. — A côté de φλώ, le grec a aussi des formes élargies par -g- : φλώγ « je sours »

ἀνόφλωξ (-φλογος) « ivre de vin » qui rappelle lat. *flug*-. Originairement, ce groupe diffère essentiellement de celui de **sreu*-. Le groupe de **sreu*- se rattache à une racine simple signifiant « aller, glisser ». Le groupe de **bhlew*- se rattache à une racine simple signifiant « se gonfler ». Le présent φλώ signifie « je déborde », φλώ-ταινα « ampoule », πομφόλυξ « bulle d'eau » et φλοῖω « je suis gonflé, je suis en fleur ». Ce serait de la notion de « se gonfler, sortir en coulant » que serait venu le sens de *fluō*, sous l'influence de **sreu*- que remplaçait ce groupe en latin. On ne peut qu'entrevoir ici une histoire compliquée.

flustra, -ōrum n. pl. (singulier mal attesté) : — *dicutur cum in mari fluctus non mouentur, quam Graeci μάλακλον uocant*, P. F. 79, 11; Suét. ap. Isid., *Nat.* 44, *flustrum* (*flustra* sunt Gloss.) *motus maris sine tempestate fluctuantis, unde Naueius Bello Punico* (frg. 51) *sic ait : onerariae onustae stabant in flustris, ut si diceret, in salo*. Mot sans doute archaïque (repris par Tert., pall. 2) de sens mal fixé. Apparenté à *fluō*?

fūta, -ae f. : sorte de murène, originaire de Sicile; cf. Varr., R. R. 2, 6, 2; Macr., *Sat.* 3, 15, 7. Peut-être emprunt au gr. πλωτή (cf. *plota*), par un intermédiaire osque, d'où l'ũ rendant un ò, et influencé par un faux rapprochement avec *fluō*.

focale : v. *fauz*.

focillō : v. *foueō*.

focus, -i m. : foyer (domestique, demeure des dieux Lares, Pénates), par opposition à *ara*; de là *pro aris et focis*. Ancien, usuel. Sens propre et figuré. Signifie aussi « feu, habitation ». Le sens de « foyer » est voisin de celui de « feu » et, dans la langue populaire, *focus* s'est substitué à *ignis*, cf. *focum facere*. Dans la langue des traducteurs de la Bible et dans celle des médecins, *focus* traduit déjà le gr. πῦρ. Aussi est-ce *focus* et non *ignis* qui est représenté dans les langues romanes. Panroman. M. L. 3400; et celtique : britt. *foc*.

Dérivés : *foculus*, -i m. : petit foyer (de l'autel) (cf. *foveum*, sous *foueō*); *foculāre* n.; *focārius*, -a : esclave, garçon ou fille de cuisine; *focāria* « concubine », Cod. Just. 5, 16, 2; *focācius*, depuis l'Italia (*f. panis*, *focacea* « fouace », M. L. 3396; et germanique : v. h. a. *fohanza*); *focāris* (*petra*) « pierre à feu », Isid. 16, 4, 5; cf. M. L. 3398 et 3399, **focilis*. Pour **affocō*, v. B. W. sous *affouage*.

Une racine de forme **bhok*- n'est pas normale en indo-européen. Il n'y a donc pas lieu de rapprocher le mot arménien, également isolé, *boç* « flamme », dont la forme ne répond du reste pas exactement à celle de *focus*. Mais les Latins ont rapproché *focus* de *foueō*, comme il est naturel.

fodiō, -is, *fōdi*, *fossus*, -ere (un doublet *fodire* est attesté également dans Caton, Plaute (*ecfodiri*, Mi. 315, 374) et, dans la latinité impériale, chez Columelle, Ulpien, Ammien, Gromatici, Dioscoride; Ennius emploie d'après *fodere* un participe *fodentēs*, A. 504; l'abrégé de Festus, 74, 13, signale un infinitif d'un intensif-duratif en -ā, *fodāre*) : fouir, fouiller, creuser, percer; = *excāpāre*, *hōpāre*. Ancien, usuel. M. L. 3401, *fodere* (et *fodire*, cf. fr. *fouir*).

Dérivés en *fod*- et en *foss*- : *fodicō*, -ās, formation populaire; cf. *fricō*, *uellicō* (à côté de *fridō*, *uellō*) : fouir, percer, M. L. 3403; **fodiculō*, -ās, M. L. 3404; fr. *fouger* et *fouiller*.

fodina f. : mine, M. L. 3404 a (*argenti*-, *auro*-*fodina*); *fossa* f. : fosse, M. L. 3460, britt. *fos*; *fossus*, -ās (et *confossō*); *fossātum* n. (langue des arpenteurs et des militaires comme *uallātum*) : fossé, M. L. 3461; *fossula*, M. L. 3462 a; *fossio* (terme technique de la langue rurale); *fossor* (item); *fossilis* « qui effodit potest »; *fossorius*; *fossōrium* n. « bêche », M. L. 3462; *fossūra* (Vitr., Colum.); *fossicius* (Varr., Vitr.); *fossārius* m. (bas latin) : fossoyeur; *fossibilis* (Arn.).

Composés de *fodiō* : *confodiō* : creuser, et spécialement « percer d'un trait, transpercer » (aspect déterminé; sens physique et moral); *circum*- (v. B. W. *serfouir*); *dē*-, *ef*- (ec-) et *perefr*-, *in*-, M. L. 4409; *inter*-, M. L. 4489 a; *per*-, *prae*-, *re*-, *suf*-, *trāns*-*fodiō*; *refossus*, M. L. 7157.

Le présent *fodiō* suppose un présent radical athématique à vocalisme *e/o* qui, comme la plupart des formes de ce type, a disparu presque partout, mais dont le balistique et le slave ont aussi des restes importants sous des formes diverses : v. sl. *bodo* « je pique » (aor. *basū*), lit. *bedū* « je pique, je creuse » et *badūti*, *badyti* « piquer, heurter », lette *bedu* et *bezu* « je creuse », v. pruss. *embaddusisi* « plongés » (au figuré, dans le malheur). Pour le sens, cf. lette *bedre* « fosse », v. pruss. *boadis* traduisant all. *stich*, et, en celtique, gall. *bedd* « tombeau »; got. *badi* n., all. *Beit*.

foedus, -eris n. (ancien **bhoid-o/e-s*; cf. *foideratei*, SCB; *foidere*, abl. Lex Iul. mun.; v. Thes. s. u. 1001, 81 sqq.) : traité (public ou privé). Usité de tout temps. Non roman.

Dérivé : *foederātus*, qui a sans doute remplacé un ancien *foedustus* (cf. *onustus* et *onerātus*, *scelestus* et *sclerātus*) ou plutôt **foeidustus* dérivé de **foeidō*, forme de neutre ancienne à diphthongue -ei-; cf. Varr., L. L. 5, 86; *foedus quod fidus Ennius scribit dictum*; et *fidustus* dans P. F. 79, 26 : *fidusta a fide denominata quae maxime fidei erant*. — De *foedustus* les gloses ont conservé le composé *confoedustus* (à côté de *confoeditus*), non attesté dans les textes. — De *foederātus* a été tiré à basse époque le verbe *foederō*, -ās (depuis Min. Fel.), sur lequel a été créé *confoederō*, *confoederātio*.

Dans le composé archaïque et poétique *foedi-fragus*, le thème **bhoido*- survit peut-être; mais, en composition, le latin a souvent des formes de ce genre en face du thème en -es- : ainsi *uulni-ficus* en face de *uulnus*; cf. *homicida* de **homō(n)*-.

Foedus résulte de la contamination d'un thème en -o-masculin **bhoido*- et d'un thème neutre **bheido*-/es (cf. *pondus* et *modus*). Même racine **bheidh*- que dans *fidō*. Le genre neutre s'explique parce que *foedus* a dû désigner à l'origine un acte engageant la foi (cf. *ferire foedus*) : cf. le sacrifice d'un porc par les fétiaux lors de la conclusion du traité; v. les citations de Festus, sous *Feretrius*, et de Varron, sous *fetialis*. La conservation de la diphthongue *oe* fait difficulté : maintien d'une graphie archaïsante dans un mot de la langue juridique (cf. *poena*, *moenia*?). Mais ceci ne vaut pas pour l'adjectif

foedus. Essai d'explication dans Lejeune, RÊL XXIX, 1951, 97 sqq.

foedus, -a, -um : 1° affreux, repoussant ; 2° qui enlaidit, outrageant. Souvent joint à *taeter*. Se dit de la forme, *foeda speciei*, de la saveur, *foedus sapor*, de l'odeur, *herba odoris foedi*. Assez fréquent dans ce sens : *cimices foedissimum animal*, Plin. 24, 17 ; *multae bestiae insectantes odoris intolerabili foeditate depellunt*, Cic. N. D. 2, 127. Conservé en corse, en logoudorien et dans les langues hispaniques ; cf. M. L. 3406.

Dérivés : *foedō, -ās* (poétique) ; *foeditās*.

Aucun rapprochement net comme pour *taeter, turpis*, etc., le sens précis étant indéterminable. Pour la diph-tongue, cf. le suivant.

foeteō, -ēs (*foeteō, fēteō*) : puer. Attesté seulement au présent. Usité de tout temps. Conservé en espagnol et en portugais, comme *foetor*, **foetibundus*, et dans quelques dialectes italiens, M. L. 3407-3410 (avec *ē* ouvert ?).

Dérivés : *foetor, -ōris* m. : puanteur ; *foetōrōsus* (tar-dif) ; *foetidus* ; *foetidō, -ās* (tardif) ; *foetescō, -is*, et à basse époque *foetōsus, foetulentus* ; peut-être aussi *foe-tūtinae* « rés foedae » (rare, depuis Apul.), que M. Leu-mann dérive toutefois de *fētus*.

Le groupement qui a été proposé de *foeteō* avec *finus* et avec *foedus* est incertain, la forme du mot n'étant elle-même pas sûre (v. Thes. VI 1008, 9 sqq. ; le palim-pseste de Plaute a *foetet*, Cas. 727 ; la leçon *foetis*, Ps. 422, est une restitution conjecturale ; les manuscrits pala-tins ont généralement *fetei* ou *fetet*). Et l'on n'a aucun autre rapprochement précis. Le sens du mot inclinerait à le ranger parmi les mots à diph-tongue *ae*, indiquant une infirmité, *aeger, caecus, taeter, paedor*, etc., donc à préférer la graphie *foeteō* ; cf. toutefois *foedus*.

folium, -ī (*folia* f. en bas latin, Oribase, Diosc., cf. Thes. VI 1011, 48 sqq.) : feuille ; puis, comme la Sibylle inscrivait ses prédictions sur des feuilles de palmier : feuille d'écriture, feuille de papier (= *charta*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3415 ; B. W. s. u.

Dérivés : *foliolum* (époque impériale, cf. M. L. 3413, **foliola*) ; *foliōsus, M. L. 3414* ; *foliāceus* « en forme de feuille » ; *foliātus, M. L. 3413 a* ; *exfoliō, -ās* (Apic.), M. L. 3007 a ; *foliātūra* (Vitr.) ; *foliātilis* (Ven. Fort.), M. L. 3412.

Composés : *aquifolium* ; *quinguesfolius* (= πεντάφυλος) ; n. *quinguesfolium* ; *centifolia* (*rosa*) ; cf. *trifolium* (et **trifolium* d'après τριφυλλον) : trèfle, M. L. 8899 ; *caerifolium*, 1469.

Il y a deux rapprochements possibles, mais qui s'ex-cluent. On peut rapprocher gr. φύλλον « feuille » de **bh^hlyo-* et gaél. *bile* « petite feuille, fleur », gaul. *Bile-vouviris* (nom de plante chez Dioscoride), et, de plus loin, v. isl. *blað*, v. h. a. *blat*, etc. « feuille » ; on poserait un thème **bhel-*, qui serait représenté par des dérivés divers ; lat. *folium* reposerait sur une forme **bhol-*. Mais, d'autre part, le celtique a un mot **dal-*, **dul-* (avec *d*-ambigu : ancien *d* ou *dh* ? et des vocalismes *-al-*, *-ul-* reposant sur *-ol-*, *-ul-*) dans gaul. *πεμπέδουλα* « quingue-folium », irl. *duille, duillen* « feuille », gall. *dail* « feuilles » ; cette seconde possibilité ôte le droit d'affirmer le rap-prochement d'abord séduisant avec gr. φύλλον, etc. (le

fait que φύλλον a été rendu par *folium* dans *caerifolium* n'enseigne rien). V. *flōs*.

follis, -is m. : sac ou ballon de cuir gonflé d'air ; bal-lon à jouer ; soufflet de forge (φύσα) ; bourse de cuir. Ancien, usuel. Panroman, dans des sens divers, M. L. 3422 ; en celtique : britt. *ffall* « gros, corpulent » ?

Dérivés : *folleō, -ēs* (St Jérôme) ; *follescō, -is* (Gloss., bas latin) ; *folliculus* m. : petit sac ; balle ; gousse, cosse ; coque, cocon ; poche, vessie, vésicule, scrotum, M. L. 3419 et 3418 ; **follicellus* ; *follicularis, -iōsus, -lātus* (Gloss.) ; *follicō, -ās* : respirer comme un souf-flet, M. L. 3417 (cf. *fodicō*, etc.) ; *folliāris* adj. (bas latin) : Marcell., Chron. II, p. 95, 498, 3, *nummis quos Romani Terentianos uocant, Graeci follares...* ; *folliūsus, Prisc.*, cf. M. L. 3420 ; *folliūsus*, Plt., Epid. 351. Cf. aussi M. L. 3421, **folliolus* ; 4408 a, *infolliāre* ; 8432, **suffollicāre*.

follis : fou (cf. CGL V 568, 58 ; 621, 24) est sans doute le même mot que *folis* « soufflet ». Ce sens a pu se développer dans des emplois comme Aug., Serm. 127, 1, *adhuc tumes, follis inflatus* ? et *uacuus follis* (Gloss.). Toutefois, il semble y avoir eu une forme *follus* ; cf. Vita Caes. Arel. 2, 42, *folle homo, quid men-tiris* ? V. B. W. sous *fou*.

Avec d'autres formations, le germanique a des mots voisins pour le sens et pour la forme ; aussi avec *-ll-* ex-pressif, notamment v. isl. *bolllr* et v. h. a. *ballo* « balle », *bolla* « bulle d'eau ». Ces mots font partie d'un groupe étendu dont le sens est « se gonfler, être gonflé par le souffle », etc., et auquel appartiennent *flāre*, d'une part, peut-être *fluō*, de l'autre. Avec un élargissement *-gh-*, on a got. *balgs* « soufflet » et gaul. *bulga* « sac de cuir » emprunté par le latin, irl. *bolg* « sac, ventre », avec un verbe v. isl. *belgja* « gonfler », un participe v. isl. *bolgenn* « gonflé ». Il y a des formes multiples et quasi insaisis-sables de ce groupe de mots. On notera, entre autres, gr. *παφλάω* « je bouillonne, je suis en ébullition ».

folmentum : v. *foueō*.

fōmes, -itis m. : — *sunt assulae ex arboribus, dum cae-duntur, excussae... Fomites alii uocari putant scintillas, quae ex ferro candenti malleis excutuntur; dictae autem ita, quia igni sunt confatae. Pari modo assulae, quae sunt securibus excussae*, P. F. 75, 1 ; « bois sec, copeaux pour allumer ou pour nourrir le feu » ; au sens moral : ce qui exflamme ou excite, foyer, etc. N'est guère employé dans ce sens que par les auteurs chrétiens.

De ce sens de « matière, aliment » s'est développé le sens de *matières, surculi, truncus*, dans lequel le mot est employé à basse époque. Attesté depuis Salluste ; non roman. Rattaché par les anciens à *foueō*, sans doute avec raison. Pour la forme, cf. *tarmes, caepes, limes, stipes*, tous mots du vocabulaire rustique. Les glosses ont aussi : *fōmeō* : πελεκώ, *dolo* ; *fōmiū, -ās* (Carm. Priap.) ; *fomitū* : *fomitibus exassulata* ; *defomitum* : *a fomitibus succisum, quibus confoueri erat solitum*, P. F. 66, 9.

Fōnēs : v. *Faunus*.

fōns, fontis m. (féminin en bas latin, cf. Thes. VI 1022, 38 sqq., fr. *la font* ; thème en *-i-* : le génitif pluriel est *fontium* ; ablatif singulier en *-i-* ou en *-e* (*fontei* et *fonte* dans la Sent. Minuciorum), accusatif pluriel en *-is*

ou en *-ēs*, cf. Varr., L. L. 8, 66 ; 9, 112 : source, fontaine ; = gr. *πηγή, κρήνη*. Sens propre et figuré ; dans la langue de l'Eglise s'emploie pour désigner l'eau du baptême : *fōns baptis-mi, baptismatis*, et l'endroit où l'on baptise, cf. fr. *font*. Panroman, sauf roumain. Usité de tout temps. M. L. 3425.

Dérivés : *fontānus*, d'où *fontāna* f. (sc. *aqua*), v. B. W. *fontaine* ; M. L. 3426 ; et en celtique : gall. *fynnon*, etc. ; *fontānus* ; *Fontānālia, -ium* ; *fontālis* ; *fonticulus* m. ; *fontinālis* ; *Fontinālia* (cf. *Quirinālis, -lia*) ; *Fontēius* ; *fontius* (Gramm.) ; *fontius* (Orib.), d'après *nātius* ?

Composés savants : *fonti-cola, -gena*.

Rattaché par les anciens à *fundō*, cf. P. F. 74, 28, sans doute à cause de la prononciation avec *o* fermé, notée *funes*, signalée par Prisc., GLK II 27, 1, *uetus-tissimi... proferentes « funtes » pro « fontes »... quae tamen iunioribus repudiata sunt quasi rustico more dicta*, et qu'on retrouve sur un cachet d'oculiste, cf. Thes. VI 1028, 31. Sur cette prononciation, v. Baehrens, *Sprach. Komm.* 2. App. *Probi*, p. 54, et cf. *frōns, fruns*.

Ombr. *Funtlere, Fondlire* « in Fontulis (?) » est un nom propre sur lequel on ne peut rien appuyer. On rap-proche skr. *dhanvati, dhanvati* « il court, il coule ». Le vocalisme *-o-* indique un ancien nom-racine ; la forme en *-ti-* ne peut être que secondaire ; cf. *mōns*. Sans doute vieux mot religieux (cf. les noms de vieilles divinités *Fōns, Fontus*), qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

for, fāris, fātus sum, **fāri** (*for* n'est pas employé, cf. Macr., exc. gramm. V 654, 25, *nec dor nec for admittit auctoritas* ; *fāris, fāmur, fāmini* n'existent que chez les grammairiens ; ne sont employés que *fātur, fāntur*, l'im-pératif *fāre* [un exemple de *fāmini* dans P. F. 77, 20], l'infinitif *fāri, fārier* [Vg., Ae. 11, 242], le participe *fāns*, le gérondif et le participe en *-ndus*, le supin *fātū*, le futur *fābor, fābitur, fābimur* et les temps composés du passé) : parler. *Fatur is qui primum homo significabilem ore mit-tit uocem. Ab eo ante quam ita faciant, pueri dicuntur infantes ; quom id faciunt « iam fari »*, Varr., L. L. 6, 52. En dehors de ce sens, le mot a une couleur poétique et archaïque ; cf. Enn., A. 19, *quem Venus... fata docet fari* (v. *fari donauit*), *diuinum pectus habere* ; Vg., Ae. 1, 261, *fabor... et fatorum arcana mouebo*. Il apparaît déjà désuet à Cic., de Or. 3, 153 ; à partir du 1^{er} siècle après J.-C., il ne se trouve plus que dans la langue littéraire et dans certaines formules.

Ses participes s'emploient avec le sens passif : *fātus*, d'où *fātum, -i* (v. ce mot), *fātārī* attesté par Prisc. III, 486, 12 et P. F. 78, 22, *fātantur, multa fātantur* ; *fandus* avec ses contraires *infandus* (= ἀνεκτος, ἀρρητος, puis ἀθέματος) et *nefandus* (peut-être plus récent que *infan-dus* et influencé par *nefās*), cf. Catulle 64, 406, *omnia fanda, nefanda malo permixta furore* ; d'où *nefandārius* (Not. Tir.). Cf. aussi *nefāns*, employé au pluriel neutre *nefantis* avec le sens de *nefanda* par Lucilius et Varron ap. Non. 489, 14 ; de même *infāns facinus* dans Accius.

Dérivés et composés : *fācundus* (v. pour la forma-tion *fēcundus*) : disert ; Varr., L. L. 6, 32, *qui facile fāntur facundi dicti* ; d'où *fācundia* f. : facilité de pa-role, puis « éloquence ». Mots anciens, évités par la prose classique (ne se trouvent ni dans Cicéron, ni dans César, ni dans la Rhétorique à Hérénnius, etc. ;

cf. Thes. s. u.) et même par la poésie soignée. Repris à l'époque impériale par affectation d'archaïsme. Il en est de même pour les composés *infācundus, per-fācundus*.

fāmen, -inis n. : parole. Tardif, sans doute d'après *φήμα, ῥήμα* ; *affāmen* est déjà dans Apul., Met. 11, 7.

fābula : conversation, d'où « sujet (ou objet) de conversation, récit » ; en particulier : 1° récit dialogué et mis sur la scène, f. *scenica*, f. *ad actum scaenarum composita*, pièce de théâtre ou fable ; 2° *fābula* comme *uerbum* s'opposant à *rēs, facta* désigne un récit mensonger ou fictif, cf. *a fabulis ad facta uenire*, Cic., Rep. 2, 3 fin ; Plt., Cap. IPro. 52, *haec res agetur nobis, uobis fabula* ; d'où *fābulae* ! « Chansons ! » ou « Histoires ! » ; *fābulōsus, fābulosē, fābulōsitas* (Plin.) = *μυθοειής* ; *fābulāris* (f. *historia*), synonyme récent de *fābulōsus*. M. L. 3124 ; irl. *faball* et *bablōir* ? Dénomi-natif : *fābulor, -āris* (avec un doublet *fābulō*) : con-verser, causer avec ; et simplement « parler », sens déjà attesté dans Plt., Tri. 480 : *rem fabulare* (à côté de *rem hercle loquere*, Ep. 285) ; « raconter, inventer », cf. l'emploi de gr. *μῦθος, μυθεομαι*, A supplanté *loqui* dans certaines langues romanes, notamment dans les langues hispaniques. M. L. 3125. Composé : *confābu-lor* (= *colloquor*, familier), *confābulatiō* (Ital.). Dérivé : *fābella* : fable, petite pièce. D'où *fābellāre* (-rī), attesté dans les Glosses et confirmé par les langues romanes, M. L. 3119 ; *fābellatiō, -tor* = *μυθολόγος* (Ital.). *Fā-bulinus, -i* m. : Varron ap. Non. 532, 20, ... *cum primo fari incipiebant, sacrificabant diuo Fabulino*. *adfor, af-* : rare, archaïque et poétique ; usité à l'indi-catif présent (mais non à la 1^{re} personne du singulier), au participe passé, à l'impératif singulier, à l'infinitif : parler à = *adloqui*. Sur l'emploi dans la langue augurale, v. *ecfor*.

confor : synonyme tardif et artificiel de *conloquor* (Cas-siod.).

ecfor (*ef-*) : synonyme de *eloquor*, qui appartient au vocabulaire religieux ; cf. dans la langue augurale (avec sens passif) : *effārī templa dicuntur : ab auguribus effantur qui in his fines sunt*, Varr., L. L. 6, 53, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. En dehors de cet emploi, le verbe a un caractère solennel et appartient surtout à la langue poétique. Dans la langue de la dia-lectique, *effārī* signifie « établir une proposition, un axiome » ; d'où *effātum* (et aussi *prōfātum*) dans le sens de *ἀξιόμα*.

praefor : appeler ou invoquer d'abord. Terme reli-gieux, synonyme de *praeire* ; cf. Caton, Agr. 141, 2, *Ianum Iouemque uino praejamine* ; T.-L. 22, 1, 16, *cetera, cum decemuirii libros [scil. Sibyllinos] insperiscent, ut ita ficerent quemadmodum cordi esse diuis (<e>carminibus prae-farentur* ; *praejandus* « qu'on doit nommer en s'excusant, déshonnête ». Dans la langue commune a le sens de « dire tout d'abord ; commencer par dire » ; *praejātū* ; *prae-fātūncula* ; *praejātus, -ūs, -men* (tardifs).

prōfor : synonyme archaïque et poétique de *prōloqui* ; a aussi le sens de *praedicere*. A l'époque impériale appa-raît *prōjātus, -ūs* « parole, prononciation ».

Le grec a un présent correspondant à *fātūr*, à savoir *dor, φῶμι*, ion.-att. *φημι*. Le prétérit hom. *φῶτο* a des désinences moyennes comme lat. *fātūr*. La racine se re-trouve, en outre, dans v. angl. *bōian* « se vanter », v.

baju « je raconte », *basnī* « récit », arm. *bay* « dit-il », *ban* « discours » et *bay* « parole » (cf. gr. *φῶνις*, *φῶσις*). Une valeur religieuse apparaît notamment dans v. sl. *baljiti* « sorcier » (d'où « médecin »). Le sens de « raconter » et « énoncer, déclarer » domine dans la racine.

Le lat. *fātum* appartient à ce groupe; le *fātum* serait une « énonciation » divine. Quant à *fās*, qui est plus éloigné, v. ce mot.

V. aussi *fāma* et *fateor*.

forągō : v. *forō*.

forās : v. *forēs*.

forbea, -ae f. : -m antiqui omne genus cibi appellabant quam Graeci φορβήν uocant, P. F. 74, 7; cf. CGL V 457, 44, *fordea* (sic codd.) : omnis herba. Sans autre exemple. Peut-être latin de grammairien pour rapprocher *herba* de φορβή.

forceps, -ipis m. (f. dans Ov., M. 12, 277) : pince, tenailles de forgeron; pince de dentiste. Dans la langue militaire : troupe disposée en forme de tenaille ou de V pour recevoir l'ennemi qui avance en forme de coin (*cu-neus*) ; se confond dans ce sens avec *forfex*, q. u. Ancien, usuel. Une forme étymologique *formucapēs* est dans l'abrégié de Festus, 81, 10, *formucapēs forcipes dictae quod forma capiunt i. e. feruentia*; v. Thes. VI 1049, 79 sqq., qui est peut-être une reconstruction faite d'après le grec *πορῦπα*. On trouve aussi *forpez* (sans doute d'après *irpez*) ; par contre, *forfex* semble être un autre mot, malgré Charisius.

V. *formus* et *forfex*.

forco : *quam nunc falliscum appellamus, nunc culter, alius securis qua pontifices in sacris utuntur*, CGL V 22, 2; cf. 501, 35 : *forco* : *falliscum uel cultum uel securem*. Sans autre exemple, et sans explication.

fortētis (-tus) : v. *fortis*.

forda : v. *ferō*.

forem : v. *sum* et *fui*.

forēs, -ium et **foris**, -is f. : porte (de maison, particulièrement celle qui s'ouvrait au dehors, Serv., Ae. 1, 449). Un nominatif singulier *forēs* est attesté par Donat, Ad. 264; les manuscrits de Plaute ont parfois la leçon *fores*, cf. Thes. IV 1057, 70; mais *foris* est la graphie courante et correcte; l'ablatif est toujours *fore*, non *fori*, mais il est attesté dans des groupes métriques tels que *in fore*, là où *in fori* serait amétrique et à une époque où l'ablatif en -i tendait à disparaître (Hor., Ov.). Il est donc impossible d'en rien conclure en faveur de l'existence en latin d'un thème consonantique semblable à celui qu'atteste le pluriel skr. *dvārah*. Le génitif pluriel est à peine attesté; on lit une fois dans Plt., Cu. 158 (troch. sept.), *placide egredere et sonitum prohibe for(i)um et crepitum cardinum* (B a *forum* et *cardium*; la correction *forium* est exigée par le mètre et semble sûre); dans Vitr. 6, 3, 6, *forium* est une correction de Rose, aujourd'hui abandonnée pour *ostiorum* de Iocundus; les manuscrits ont *eorum* ou *earum*. Le singulier est employé (Plt., Mi. 154), mais beaucoup plus rare que le pluriel, au point que les grammairiens rangent *forēs* parmi les noms sans singulier; cf. Thes. VI 1058, 23. Ancien, usuel, classique. Diminutif : *foricula* f. (rare), *foriculā-*

rius (Inscr.). Pas d'autres dérivés : pour désigner le « portier », Plaute dit *iānitor*, Varron *ostiarius*, et on lit dans la Vulgate *portarius*. Pour *forēnsis*, v. *forum*.

Composé : *biforis* (-rus, Vitr.), sans doute calque de *διφωρος*.

A un doublet **fora* se rattachent les adverbess *foris* (ablatif locatif pluriel), *forās* (accusatif pluriel) « dehors, au dehors » (sans mouvement et avec mouvement), attestés dès les plus anciens textes et renforcés à basse époque, d'où *ā forās*, *ā foris*; *dē forās*, *dē foris*; employés aussi dans la langue vulgaire comme prépositions, e. g. Apul., Apol. 50, *foras corporis* (avec le génitif d'après gr. *ἐξω*); Met. 1, 21, *foris urbem*, où ils ont concurrencé *extrā*; cf. *forās mūrāneus* (d'après *intrā*, Greg. Tur.). *Foris* s'oppose à *intus*, de là *forinsecus* formé sur *intrin*, *extrinsecus*. Cf. aussi *forum*, *forus*, *afforēs* (oculi), Orib.

Foris, *forēs* « porte » n'est pas représenté dans les langues romanes, où ont survécu *ostium* et *porta*; mais les adverbess *forās*, *foris* y sont bien attestés, M. L. 3431, v. B. W. sous *hors*, de même que *a* et *dē foras*, *foris* (esp. *afuera*, ital. *affuori*, fr. *dehors*, etc., M. L. 265), les dérivés de la basse époque : *forānus* (-neus) « étranger », M. L. 3428-3429; *forasticus* « farouche », M. L. 3432; *foretis* (Diplom. de Childebert, Mon. Germ. Dipl. imp. I n. 5, p. 7, 42). Cf. F. Brall, Lat. *foris*, *foras* im Gallo-romanschen, bes. im Französischen, Breslau, 1918, et B. W. sous *forēt*.

Le thème **dhwer-* « porte » s'employait essentiellement au pluriel, ainsi qu'on le voit par v. sl. *dūrj*, lit. *dūrys* (gén. pl. *dūrj*), v. h. a. *turi* (et v. angl. *duru*, de *dhurj-s*, acc. pl.) et skr. *dvārah* (avec *d*, par suite d'une altération secondaire), acc. *durāh*. Le latin *forēs* peut être issu de **dhwer-*, comme *bonus* de *duenos*, etc., ou représenter une forme **dhwor-*, avec le vocalisme du pluriel. Le singulier n'apparaît que secondairement, ainsi dans v. sl. *dvrti*, lat. *foris* ou arm. *durj* (passé aux thèmes en -n).

Le dérivé en -a- a le vocalisme radical zéro : hom. *θῶραι* (et postérieurement un singulier *θῶρα*), gall. *dor*, arm. *durk'* (pluriel, avec valeur de singulier; gén. abl. dat. *draç*). Lat. *forās* doit son vocalisme à *forēs*. — Le germanique a un dérivé en -o- : got. *daur* « porte » (neutre); le celtique un dérivé de forme complexe : irl. *dorus* (neutre) « porte »; le grec a *θύρατρον*, l'albanais a *dere* « porte ».

La notion de « dehors » est souvent exprimée par des formes signifiant « à la porte » : outre lat. *forās*, *foris*, on a arm. *durs* (locatif et accusatif) « dehors », gr. *θύραξ* (c'est-à-dire **θύρας-δε*) « dehors » et *θύρα* : *ἐξω*, Hés. En gotique, *faura-dauri* traduit *πλατεία*. La « porte » clôt non la maison, mais l'« enclos », au point de vue indo-européen; de là le dérivé **dhwor-* désignant l'enclos qui, aujourd'hui encore, dans l'Europe orientale, entoure la maison : v. sl. *dvorū*; mais v. perse *duwara* signifie « à la porte »; ainsi s'explique lat. *forum*, *forus* (le vocalisme de omb. *furu*, *furo*, même sens, est incertain); v. ce mot. Qui est hors de l'enclos est dans la campagne : v. perse *perē* sous *ager*. Mais l'opposé propre de *foris*, *forās*, c'est *domi*, *domum*; de même que *domus* indique moins la bâtisse (ordinairement nommée *aedēs*) que le siège de la famille à laquelle préside le *dominus*, le mot *forēs* désigne l'accès de la « domus » plutôt qu'un objet matériel; c'est sans doute la raison pour laquelle

le mot a été éliminé, dans le sens de « porte », au profit de formes de sens plus concret, tandis qu'il est demeuré comme adverbe.

forfex, -icis, f. (usité surtout au pluriel *forficēs*, -um) : ciseaux, cisailles; forces pour tondre. Souvent confondu avec *forceps*, mais désigne un instrument différent; cf. App. Prob. GLK IV 202, 14, *inter forfices et forceps hoc interest, quod forfices incisorias esse designat, forceps uero tenaces esse demonstrat*. Les gloses distinguent *forfices* : *πορῦπα* et *forfex* : *φωλις*. Diminutif : *forficula*; dénomiatif : *forficō*, -ās (Chir. 66). Rare et technique. M. L. 3435-3437.

Le f intérieur de *forfex* n'est pas conforme à la phonétique romaine. Si une forme dialectale a prévalu, c'est sans doute sous l'influence de composés tels que *artifex*, *opifex*, etc. — La racine pourrait être celle de skr. *barḍhakaḥ* « coupant » et « charpentier », v. h. a. *barta* « hache » et gr. *κέρθεα* « je détruis ». Mais il est imprudent de rien affirmer sur l'origine de mots techniques comme *forceps*, *forfex*, qui peuvent être empruntés et déformés par l'étymologie populaire.

foria, -ae f. (et *foria*, -ōrum?) : foire, diarrhée. Mot vulgaire, rapproché de *foris* par étymologie populaire. M. L. 3438, qui note *foria* avec *ō*.

Dérivés : *foriō*, -is (conforiō, roumain *cufuri*, M. L. 2137); *foriolus*, -i m., M. L. 3440; *foricae* f. pl. « cabinets publics »; *foricarius*.

Il a été proposé des rapprochements divers dont aucun ne s'impose. Isl. *gor* « pus » et v. angl. *gor* « fumier » ont des sens assez différents.

fōrma, -ae f. (ō attesté par l'apex dans les inscriptions et par les langues romanes) : forme (sens concret), moule, cf. *Lex Rubria*, CIL I² 592, 2, 2, *pecunia... signata forma publica* [P]opuli [R]omani; Colum. 7, 8, 7, *caseus uel manu figuratur, uel buxeis formis exprimitur*; de là « objet fait à la forme »; Cic., Mil. 86, *clarissimorum uirorum formas (= imagines cereas Claudiorum)*, en particulier *forma appellatur puls miliacia ex melle*, P. F. 73, 26, cf. le fr. *fromage*, anciennement *formage*, de **formā-ticum*; puis « forme donnée à un objet matériel ou abstrait » (= *μορφή*, *τύπος*); dans ce sens, souvent joint à *faciēs*, *figūra*, *speciēs*, dont il ne se différencie guère; en particulier, « belle forme, beauté (physique) » (cf. gr. *Μορφή*, nom d'Aphrodite à Sparte), d'où *formōsus*, proprement « fait au moule », par suite « bien fait, beau » au sens concret (cf. gr. *εὐμορφος*, *μορφῆας*, de même sens); v. Ernout, *Philologica* II, 78 sqq. Dans la langue philosophique, *fōrma* correspond à *speciēs*, *εἶδος*, cf. Quint. 5, 10, 62; dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. *χαρακτήρ*. Ancien, usuel. M. L. 3441. Celtique : irl. *foirm*, britt. *furf* et bret. *fourondec* « fromage ».

Dérivés : *fōrmō*, -ās : proprement « mettre en forme » (*materia fōrmāta* s'opposant à *materia rudis*), puis « former, façonner », M. L. 3443; *fōrmātor*, -trix, -tura; *fōrmāmentum* (Lucr.). Composés : *confōrmō* : façonner, conformer; *dēfōrmō* : 1° ébaucher, décrire (cf. *describō*, *dēpingō*); 2° défigurer, déformer; *ef-fōrmō* (tardif, d'après *effingō*); *infōrmō*, *prae-fōrmō* (époque impériale); *refōrmō*; *trānsfōrmō* (d'où britt. *trawsfurfio*), qui presque tous ont des dérivés en -tor ou en -tiō.

fōrmālis : qui sert de type, de moule (terme technique, usité en grammaire, en droit, en arpentage, etc.); *fōrmābilis* (tardif); *confōrmālis*.

fōrmāceus (Plin.) : moulé, fait à la forme. Plin. 35, 169, *in Africa Hispaniaque a terra parietes, quos formaceos appellant*, emploi conservé en espagnol, cf. M. L. 3442, emprunté en germanique : v. h. a. *formizzi*. **fōrmāticus* : v. plus haut.

fōrmārius, -i, *fōrmāria*, -ae (très basse époque) : qui sert d'exemple (terme de la langue monastique); *fōrmāster* (joint à *luculentāster*, Titin.); *fōrmāstrum* n. : *opus pistōrium* (Gloss.).

fōrmōsus : v. plus haut. A subsisté en roumain, en vieux vénitien, en espagnol et en portugais, M. L. 3450; tandis que les autres langues romanes ont conservé le diminutif affectif *bellus*, la forme espagnole suppose une forme dissimilée **fermōsus*, cf. Meyer-Lübke, *Einf.* 3, p. 159. Dérivés : *fōrmō(n)sulus*; -siūs; -sō, -ās.

fōrmula f. : 1° forme délicate; 2° forme, règle, système; spécialement dans la langue du droit « modèle juridique » (primitivement « loi rédigée et publiée in fōrmā »), « formule », de là : *fōrmulā cadere* « être mis hors de cause »; *fōrmulārius*.

fōrmella (tardif) : petit moule; conservé dans l'ital. *formella*, M. L. 3444; *fōrmellus* : sorte de fromage.

Composés en -fōrmis, correspondant souvent à des types grecs en -μορφος :

infōrmis (= *ἀμορφος*) : informe (sur lequel ont été faits *confōrmis* (= *σύμμορφος*); *dēfōrmis* (-mus) « laid, hideux », contraire de *fōrmōsus*; *trānsfōrmis*, d'après *con-*, *dē-*, *trāns-fōrmō*); *bi-*, *tri-*, *multi-fōrmis*; *tauri-fōrmis* (Hor. = *ταυρομορφος*).

Les anciens (cf. Don. ad Ter., Ph. 107-108) rattachent *fōrma* à *formus* « chaud », *formus*, *forāx*; ce n'est qu'une étymologie populaire, malgré Müller-Graupa, Gl. 31, 129.

Aucun rapprochement satisfaisant : l'ō fait une difficulté particulière. Sans doute emprunté. La fermeture de l'ō devant r + consonne rappelle le passage de e à i dans les formes dialectales *stircus*, *Mircurios*, osq. *amirikalud*. Un emprunt à gr. *μορφή* est possible, par un intermédiaire étrusque. Il s'agit d'un terme technique, concernant une industrie florissante chez les Étrusques. M. Benveniste envisage la possibilité d'un **mōrma* avec une dissimilation comme dans *formica*. V. Ernout, *Aspects*, p. 66.

formica (*furmica*, App. Prob., GLK IV 197, 27), -ae f. : fourmi. Ancien. Panroman. M. L. 3445; B. W. s. u.

Dérivés : *formicula*, M. L. 3448 (*formiculūsus*); *formicinus*; *formicōsus*, M. L. 3447; *formicō*, -ās : chatoiller, démanger; avoir des fourmis, cf. *μυρμηκίζω*; M. L. 3446, d'où *formicā(b)ilis*; *formicoleōn*, Isid., Or. 12, 3, 10, déformation de *myrmecoleōn*; *formicā-ria* (Gloss.) = *μυρμηκοτρόγη*.

Les noms, divergents d'une langue à l'autre, de la « fourmi » commencent par -m ou par une forme dissimilée de m-. On a ainsi irl. *moirb*, v. isl. *maurr*, v. sl. *mraotji*, arm. *mrjūwn* (gén. *mrjman*), av. *maoiriš*. Le lat. *formica* doit résulter d'une dissimilation de **mormi-* (cf. *formidō*), forme à redoublement qui rappelle gr. *μύρμηξ* et, avec dissimilation, *βόρμαξ*, *βόρμαξ*, *δρυμαξ*; le

skr. *vamrāh*, *vamrī* a aussi une dissimilation et, en outre, des altérations ultérieures. Le -ur- de *furnica* peut donc être ancien. — Les noms d'insectes, n'appartenant pas au fonds noble du vocabulaire, sont sujets à toutes sortes d'altérations populaires; cf. *pūlex* et *uermis*. *Formica* en face de *μύρμηξ* rappelle *lōrica* en face de *θώραξ*, *seneca* en face de *senex*. M. Niedermann fait remarquer qu'une formation parallèle à lat. *formica*, à savoir skr. *valmikah*, signifie « fourmillière » et non « fourmi ».

formidō, -inis f. : 1° sens concret « épouvantail », terme de la langue des chasseurs; Sén., Dial. 4, 11, 5, *cum maximos ferarum greges linea pinnis distincta contineat et in insidias agat, ob ipso effectu dicta formido*; objet d'épouvante; 2° sens abstrait : effroi, épouvante; l'Épouvante personnifiée et divinisée. Ancien, usuel et classique. Conservé seulement dans un dérivé du vieil espagnol, M. L. 3449.

formidō, -ās (formidōr, Itala, d'après *uereor*?) : 1° absolu « avoir peur, s'épouvanter »; 2° transitif « redouter; s'éloigner avec effroi de » (= ἀποφύω dans Sén., cf. Thes. VI 1094, 76 sqq.); composés : *reformidō*; *praeformidō*. Dérivés : *formidāmen* (Apol.); *formidābilis* (non attesté avant Ovide et Sénèque); *formidātō*, -tor (bas latin, rares); *formidulōsus* (cf. *meticulōsus*, fait, du reste, d'après *periculōsus*) : 1° sens actif « qui remplit d'effroi »; 2° sens passif « qui est plein d'effroi » (ancien, classique); *formidōsus* (Itala).

Le sens de *formidō* incline à le rapprocher de gr. *μορμώ* « épouvantail ». C'est une forme à redoublement, avec même dissimilation que dans *formica*, et dont la dérivation est la même que dans *cupidō*, *libidō*, qui désignent aussi des états d'âmes violents ou des forces déterminant ces états d'âme. Le rapprochement avec *forma* au sens de all. « Gespenst », d'où serait issu *formidō* « Gespensterfurcht », suggéré par Norden, ad *Aen.* 6, 290, p. 215, est à rejeter, le sens de « fantôme » étant évidemment secondaire dans *forma*. Mais l'étymologie populaire a pu associer les deux mots.

formus, -a, -um : chaud. L'adjectif n'est plus conservé chez les grammairiens pour expliquer *forceps* et *formāx*. Il a été remplacé par *calidus*; cf. P. F. 74, 6, *forceps* dicuntur quod his forma, i. e. calida, capiuntur.

Dérivé : *formidus* (adjectif créé par Caton, Inc. 23, d'après *frigidus*; cf. P. F. 73, 24, ... *Cato ait de quodam aedificio* : « aestate frigidō, hieme formidō ». Cf. aussi **deformus* dans P. F. 73, 24, ... *exta quae dantur deforma* appellatur.

La forme ancienne de l'adjectif avait le vocalisme *e* conservé dans gr. *θερμός*, arm. *jerm*. Le vocalisme *o* est celui du substantif : skr. *gharmāh* « chaleur », v. pruss. *gorme* « chaleur », lett. *garīme*; il a été transporté dans l'adjectif, d'où av. *garēmō* « chaud » qui concorde avec lat. *formus*. La racine fournissait un présent radical athématique dont le slave conserve le participe nom. plur. *gorōšte* « brûlant »; les formes verbales sont dérivées de manières diverses : v. sl. *goriti* « il brûle », *gorēti* « brûler », lit. *gariti*, *garēti* « brûler », irl. *guirid* et *fo-geir* « il chauffe », gr. *θερμαίω* « je me chauffe »; le présent en **-nu-* est secondaire dans skr. *ghṛṇōti* « il brille » (chez les grammairiens) et arm. *jernum* « je me chauffe ». Le latin n'a pas conservé le thème en *-es-* attesté par skr. *hārah* « ardeur » et gr. *θερός* « été ». — A la même

racine appartiennent sans doute lat. *furnus*, *formāx* (v. ces mots), avec les correspondants slaves **gurnā* dans v. sl. *grūnicati* « χεραμέας », r. *gorn* « foyer », tch. *hrnc* « pot » et skr. *ghṛṇāh* « chaleur ». L'-ur- de *furnus* peut reposer sur **g^hurnos* ou **g^hurnos*; cf. v. isl. *gorn* « feu » et skr. *ghṛṇāh*, v. sl. *grūnū*.

formāx (furnāx; inscription du II^e siècle ap. J.-C.), -ācis f. et m. : fourneau, four. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3451; v. h. a. *furnāche*; irl. *uirnéis*. Souvent usité au pluriel.

Dérivés : *formācula* : petit four; *formācālis*; *Formācāliu*, -ium n. pl. : *sacra erant cum far in formaculis torrebant*, P. F. 73, 19; cf. 82, 30. Tardifs : *formācārius*, M. L. 3450 a; *formācātor*.

furnus, -i m. (*forus*; *forum* n. dans Varr. cité par Non. 531, 28, *forum et fornaces dicuntur a formo*...) : four. Panroman, M. L. 3602; et celtique : irl. *sorn*, brit. *fwrn*.

Dérivés et composés : *furnāceus*; *furnārius*, M. L. 3601; *Furnius*; *praeformium* (Cat., Vitr. = προφωρμιον).

Les deux mots ont été différenciés dans l'usage : *furnus* désigne le four à pain (*furnārius*, le boulanger); *formāx*, le four industriel (four à poterie, à métaux); *chaux*, four de bain. *Furnus* correspond à *ἔνδος*, *formāx* à *χάμνος* (que, du reste, le latin a emprunté au grec).

Formāx, *furnus* ont été expliqués ci-dessus sous *formus*. Mais on peut aussi rapprocher *formāx* « voûte, arc »; cf. le grec *χάμνος* à côté de *χαμάρα*, le four étant en forme de voûte, cf. Rich. s. u. *Formāx* serait à *formāx* comme **cornāx* que suppose **cornācula*, ital. *cornāchia*, est à *cornāx*. On ne peut rien affirmer sur l'origine d'un mot technique comme *formāx*.

formix, -icis (fur-) m. : arc, arche, voûte. Attesté depuis Ennius. A l'époque impériale, *formix* dans le sens d'« arc triomphal » a tendu à être remplacé par *arcus* (*F. Fabianus*, dit Cic., Verr. 1, 7, 9, mais *Arcus F.*, Sén., Const. Sap. 1), cf. Rich. s. u.; et *formix* s'est spécialisée dans le sens de « voûte (souterraine), poterne voûtée » et spécialement « chambre voûtée » comme on habitaient le bas peuple, et notamment les prostituées (Hor., S. 1, 2, 30; Juv. 11, 173, etc.). De là le sens pris dans la langue populaire et spécialement chez les chrétiens par *formicor*, -āris (*formicō*; *exformicor* [Ital.]) et ses dérivés *formicārius*, -tor, -trix, -itiō, sens qui a seul survécu dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 3452, *formicāre*; 3453, **formicium* (tous deux avec ?) — Plin., Vitruve n'emploient *formicātiō*, *formicātus*, etc., que dans le sens architectural.

V. *furnus*.

forō, -ās, -āre : percer, trouer, forer. Ancien, technique. M. L. 3430; B. W. sous *forer*.

Dérivés et composés : *forāmen* : trou, M. L. 3427 (d'où *forāminō*, *forāminārius* : *τρωγίληρος*), *forāmenum* (Gloss.); *forābilis*; *forātus*, -ās m., -iura f., tous deux tardifs; *forātum* et sans doute *forāgō* « filum quo textrices diurnum opus distinguunt, a forando dictum », P. F. 80, 16; *efforō*, *inforō* (Plin., Plt., Curc. 401, cf. *forum*), *perforō*, -ās et ses dérivés, *transforō*.

La racine se retrouve dans : v. h. a. *borōn* « percer », gr. épique *φορῶσαι* « ils labourent » (Callimaque), *φόρος* « terre labourée », arm. *brem* « je déterre, je creuse » (*erka-bir* « qui creuse la terre »), alb. *bire* « trou ». Sans doute de **bhorō*, formation en -ā, à valeur durative, comme *ducō*, -ās, etc. V. *feriō*.

forē, -tis f. (en tant que nom commun, n'est usité qu'au nominatif singulier *forē* et à l'ablatif *forte* [on n'a jamais **forti*, peut-être pour éviter des confusions avec *fortis*]; les autres cas sont fournis par *fortiā*; en tant que nom propre, joint à *Fortiāna*, *Fors Fortiāna* s'emploie à tous les cas du singulier; cf. Thes. VI 1129, 73 sqq.; sur pèlerinage *forte* « fortunae »? gén., v. Vetter, *Hdb.*, n° 214) : hasard, chance. Souvent divinisé et associé à *Fortiāna*; opposé à *cōnsiliū*, *fātum*, etc. *Fors* est issu d'un ancien **fortis*, cf. *sors*, etc. Un rapport — réel ou imaginaire — avec *ferō* était établi et a donné lieu à de nombreuses figures étymologiques; cf. Enn., A. 197, *Quid... ferat fors uirtute experiamur*; Cic., Att. 7, 14, 3, *ut fors uulerit*, etc. A côté de *fors* a existé un thème en -u- **fortu-*, attesté par les dérivés *Fortiāna* (cf. *portus*/*Portiūnus*), *fortiūtus*. *Fors* a dû son triomphe à l'appui de *sors*, avec lequel il faisait couple.

Fors s'emploie adverbiallement, au nominatif absolu formant une sorte de phrase nominale : Vg., Ae. 5, 232, *a fors aequatis cepissent praemia rostris/nī...*, ou avec *sū* : *forsū* (= *fors sū*), Hor., S. 1, 6, 49. *Fors*, *forsū* peuvent être renforcés de *an* : *forsan*, *forsitan* « peut-être », accompagnés généralement du subjonctif à l'époque républicaine; à l'époque impériale on trouve aussi l'indicatif. A côté du nominatif s'emploie aussi l'ablatif *forte* (fréquent dans *sī*, *nisi forte*), qui a fourni des dérivés de formation obscure *fortasse*, *fortassis* (plus récent, semble-t-il, et plus rare que *fortasse*), qui peuvent être aussi accompagnés de la proposition infinitive (e. g. Plt., Most. 782) ou de *an* et du subjonctif (e. g. Acc. Trag. 121; v. Thes., s. u.). *Forsū* a survécu en italien *forse*, *forsi*, M. L. 3454.

Dérivés de **fortu-* : *fortiūtus* (i dans Hor., Od. 2, 15, 17; dans Juv. 13, 225, etc., il faut scanner non pas *fortiūtus*, mais *fortiūtus*, avec u consonne (comme i dans *abjes*, *omnija*, etc.; cf. *gratuiūtus*), ce qui permettrait au mot d'entrer dans l'hexamètre) : *fortuiūt*. Un adjectif *fortiūtū* est attesté à côté de *fortiūtō*; cf. *simiūt*.

forsan, **fortasse** : v. *fors*.

fortax, -acis m. ? : mot de sens incertain « base, fondation » qu'on lit dans Caton, Agr. 31, 1. Du gr. *φόρος*? V. Thes., s. u.

Fortiāna, -ae f. (féminin substantivé d'un adjectif *fortiūnus*; *Fortiāna dea*) : 1° la Fortune, divinité = *Τύχη*; 2° la fortune, bonne ou mauvaise (f. *secunda*, *prospera*, *aduersa*), opposée à *ratio*, jointe à *cāsus*. S'emploie au singulier comme au pluriel, cf. Plt., Ru. 674, *sese ut ferunt res fortunaequae nostrae*. Comme c'est plutôt la bonne Fortune que l'on invoque, ou à laquelle on pense, *fortiāna* sans épithète a tendu à signifier seulement la « bonne fortune » et *fortiūnātus* « favorisé de la fortune » (cf. les contraires *infortiūnum*, *infortiūnātus*). De là le sens pris par le pluriel concret *fortiūnae*, -arum « dons de la fortune » et en particulier « richesses ». Le singulier s'est même employé dans ce sens à partir d'Horace,

Ep. 1, 5, 12, *quo mihi fortunam, si non conceditur uti?* Usité de tout temps; emprunté en irl. *fortán*. — Dans certaines langues romanes, italien, roumain, vieux provençal, a le sens particulier de « tempête » non attesté dans les textes latins, mais qui devait être usité comme euphémisme dans la langue des marins. M. L. 3458; B. W. s. u.

De *fortiūnātus* ont été tirés *fortiūtō*, -ās, du reste peu usité et qui ne semble pas avoir vécu longtemps dans la langue impériale; *fortiūnāim* (Ennius); *infortiūnum* n. : substantif dérivé d'un adjectif **infortiūnus* non attesté (cf. *ieiūnus*/*ieiūnum*) et remplacé par *infortiūnātus*. Mot archaïque, de la langue comique, souvent en litote pour désigner le châtiment qui menace l'esclave; repris par les archaïsants de l'époque impériale, Apulée, Macrobe, et sur lequel a été refait *fortiūnum*. *Infortiūnātus* « infortuné » a eu le même sort. Autres dérivés tardifs : *infortiūnās*, -niōsus.

On rapproche d'ordinaire le groupe de *ferō*, cf. *fors*; mais skr. *bhṛti* « acte de porter », arm. *bard* « fardeau », got. *ga-baurps* « naissance » sont loin pour le sens. Le sens de gr. *συνφορά* « rencontre » tient avant tout au préverbe, et le préverbe est aussi pour beaucoup dans le sens des verbes germaniques tels que v. sax. *giburian* « arriver, se rencontrer » (all. *gebühren*). On n'ose affirmer aucune étymologie.

fortis, -e : *frugi* et *bonus*, *sive ualidus*, P. F. 74, 14; fort (physiquement et moralement), f. *equus* (Ennius, repris par Lucr. et Vg.), *fortissima ligna* (César), *fortis familia*, Plt., Tri. 1123 (où le sens est voisin de *diues*, *locuples*, cf. Pe. 845), *fortissimus uir*; « bien fait » (et par suite « beau », en parlant d'une femme, cf. Plt., Mi. 1106, *ecquid fortis uisat*?); de là « courageux, brave », cf. gr. *ἀνδρεος*. Mais ce dernier sens est secondaire, de même que le sens de « courage » pour *fortiūtō*; et c'est le sens de « fort » qu'on a conservé les langues romanes; de même que l'adjectif *fortiter* est dans la langue parlée l'équivalent de *ualdē* (= *multum*), cf. Thes. VI 1165, 80 sqq.; J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 76. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 3457. Le pluriel neutre *fortia* s'emploie poétiquement au sens de « actes de force ou de courage », cf. Vg., Ae. 8, 509, *seraeque ad fortia uires*; de là l'emploi, dans la langue de l'Eglise, de *fortia* au sens de « force », cf. Prud., Apoth. 1061, *ne maiestas sua fortia perdat*; Comm., Apol. 40, [deus] *demonstrauit fortia Pharaone decepto*, qui a passé comme féminin dans les langues romanes, M. L. 3455, avec un dénominatif **fortiāre*, M. L. 3456, tous deux panromans (sauf roumain).

Dérivés et composés : *fortiter*; *fortiūtō* (*fortiūtia* n'existe pas; *fortiās* n'est que dans les gloses); *forticulus* et *fortiusculus* (tardif et rare); *fortescō*, -is (un exemple de Laevius); *fortificō*, -ās (tardif); *fortiōsus* (Virg. gramm.); composé : *confortō*, -ās (-*fortiō*, d'après *confirmō*, etc.), utilisé comme synonyme de *robōrō* dans l'Itala et conservé dans les langues romanes, M. L. 2138; *praefortis* (Tert.). L'explication de *fortasse*, -sis par un optatif en *-ss-* de **fortō* (non attesté) est de pure fantaisie.

L'abrégé de Festus a les gloses : *horctum et fortum pro bono dicebant*, 91, 14; *fortes* (l. -tis?) *frugi et bonus sive ualidus*, 74, 14; et dans le texte de Festus on lit,

474, 26, *itaque in XII* (1, 5) *cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Fortibus, i. e. bonis* (cf. 426, 28). On interprétait généralement *fortis* (et le dialectal *horctus*) comme un doublet de *fortis*, ancienne forme de *fortis*; mais *fortis*, *fortus* sont peut-être des noms d'une peuplade latine, cf. Thes. s. u.

Si la glose de Festus est exacte, ce qui est contestable, il faudrait partir d'un ancien *fortis*, donc d'une racine terminée par gutturale; cf. toutefois osq. *fortis* « fortius » de la Tab. Bant., l. 12. La racine **dher-*, qui figure dans *firmus*, etc., d'ailleurs, une autre nuance de sens. D'autre part, le rapprochement avec skr. *dṛghati* « il affermit », *dṛghāh* « ferme », av. *darsayeti* « il attache fortement », *darsrō* « ferme, solide », lit. *dūzas* « courroie » n'est possible que si l'on sépare gr. *δρᾶσσομαι* « je saisis », v. h. a. *zarga* « clôture » et si l'on pose **dhergh-*. Le rapprochement le plus plausible serait dès lors avec av. *drazāte* « il tient », v. sl. *držati* « tenir », gr. *τρέφομαι* « je me coagule » (fut. *τρέφωμαι*); pour le sens, cf. gr. *ταρπός* « épais », *τρόπος* « gros, bien nourri »; mais il n'y a pas évidence, tant s'en faut. Le rapprochement avec skr. *barhdyati* causatif « il augmente », d'une racine **bhergh-* n'est pas meilleur.

forum, -i n. (*forus* m. vulg.) : a dû désigner à l'origine l'enclos qui entoure la maison (cf. *forēs*, *forus*), l'enclos devant la tombe (*forum antiqui appellabant quod nunc uestibulum sepulcri dicari solet*, P. F. 74, 21; cf. Cic., Leg. 2, 24, 61). Dans la langue rustique, il a le sens technique de « partie du pressoir où l'on disposait les grappes ou les olives à écraser ». Le mot a eu une fortune particulière dans le sens de « place de marché » : f. *boarium*, *olitorium*, etc.; cf. Varr., L. 5, 145 sqq., qui le distingue de *macellum* « marché couvert »; et il a servi à désigner nombre de villes : *Forum Alieni*, *F. Apulii*, *F. Aurelium*, *F. Corneliu*, etc. En raison de l'affluence de citoyens, urbains et campagnards, qui s'y rencontraient, le Forum devint le centre des affaires publiques et privées, le lieu où se réglaient les contestations, les procès, et c'est autour de cette place que s'élevaient les monuments publics les plus importants : tribunaux, curies, temples, etc. De là, *attingere forum* « toucher aux affaires publiques », *forum agere* : *cum is qui provinciae praest... ciuitates uocat et de controuersiis eorum cognoscit*, P. F. 74, 20. Cicéron oppose *forum et iurisdictionem à ferro et armis*, Verr. 2, 4, 54. *Forum* en est venu ainsi à désigner « le barreau, la tribune »; *forēnsis*, -e à signifier « qui concerne l'éloquence politique ou judiciaire ». Mais, d'assez bonne heure, peut-être déjà dans Varron et Cicéron, *forēnsis*, faussement rapproché de *forās*, *foris*, et opposé à *domesticus*, a pris le sens de « étranger, extérieur », e. g. *forēnsēs uitiēs*, Plin. 14, 42; cf. M. L. 3434.

Conservé partiellement dans les langues romanes avec des sens divers et dérivés. M. L. 3459; B. W. fur. Cf. les adjectifs *assi-*, *circum-*, *con-*, *infrā-forāneus* (-*forānus*), tous rares.

inforō, -ās : mot de Plaute, Cu. 401, qui équivoque avec *inforō* « mettre en perce », fait d'après *incomitiō*.

V. *forēs*. Ombr. *furo*, *furu* « forum » est sans doute emprunté au latin.

forus, -i m (usité surtout au pluriel *fori*, et peut-être *fora?*; cf. Charis., GLK I 71, 29, *masculina autem tabu-*

lata nauium... quamuis Gellius (hist. frg. 32) *fora nauium neutraliter dixerit* : sens général « espace libre ménagé ou réservé », qui prend des acceptions spéciales dans les langues techniques : 1° passage dans un vaisseau, tablier du pont, espace entre les bancs des rameurs, etc., 2° places réservées à certaines personnes dans un spectacle (T.-L. 1, 35, 8); 3° planchers superposés dans une ruche (Vg., G. 4, 250), d'où *forulus* : i. e. *armarium uel locus librarium*, CGL V 653, 15, cf. Juv. 3, 219; 4° sillons ou allées tracées dans un champ ou dans un jardin, planche (Colum. 10, 92).

Peut-être même mot que *forum*; la différence de genre s'est accompagnée d'une différenciation de sens. V. *forēs*.

fossa : v. *fodiō*.

fouea, -ae f. : fosse; spécialement « fosse où l'on prend les animaux » (sens le plus fréquent); « trou du serpent, tanière, terrier »; « trou, lacune ». Ancien, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens du Nord, M. L. 3463; celtique : britt. *fau*. Cf. *fauissa*, et P. F. 77, 15, *Foui*, qui nunc *Faui* appellantur, dicti quod princeps eius ex ea natus sit, cum qua Hercules in fouea concubuit. *Alii putant eum primum ostendisse quemadmodum ursi et lupi foueis caperentur*. Dérivé : *foueālis* (Cassiod.). Formation comme *cauea*.

Le rapprochement avec hom. *χετή* « trou du serpent », médiocre pour le sens, n'explique pas f initiale du latin. *Fouea* est peut-être à rapprocher de *fauissa*; étrusque? V. Ernout, Philologica, I, p. 35.

foueo, -ēs, fōui, fōtum, -ēre : 1° chauffer, réchauffer (sens physique et moral); par suite « soutenir, favoriser », etc., voisin, dans ce sens, de *fauoē*, avec lequel il est souvent confondu ou il allitère : C. E., p. 492, 22, *fauoēs... ac... fouoēs*; 2° dans la langue médicale « faire des lotions », chaudes d'abord, puis indifféremment chaudes ou froides; cf. Celse 4, 2, 4, *multa aqua prius calida, post egelida fouendum os caputque*; 1, 5, *os quoque multa frigida aqua fouendum est*; et *praefōtus*, Cael. Aur., Tard. 4, 2. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : *fōtus*, -ūs m. (époque impériale); *fōtor* (St Aug.); *fōtrix?* cf. Thes. s. u.; *fōuitio* (Chir.); *fōculum* (attesté seulement au pluriel); Pō est assuré par Plt., Pe. 104; le mot est donc distinct de *foculus* qu'on lit dans Juv. 3, 262, et *bucca foculum excitat* (où *foculum* est l'accusatif du diminutif de *focus* au sens de « brasier ») : réchaud; *fōculō*, -ās (*fōcūl(l)ō*, -or) « réchauffer » et *refōculō*; *fōculatio*, P. F. 75, 10; *fōmentum* (*fōmen*, tardif) : ce qui sert à réchauffer ou à rallumer; dans la langue de la médecine « cataplasme chaud, fomentation », puis toute espèce de remède calmant ou lénitif; d'où : *fōmentū*, -ās; *fōmentatio*; *con-*, *refoueo*. V. aussi *fōmes*; pour *fauōnius*, v. ce mot.

Causatif (du type *moneō*) de la racine qui fournit skr. *dāhati* (causatif *dāhāyati*), av. *dažaiti* « il brûle » (*dh* initial dans véd. *dāhāk* « il a brûlé »), lit. *degū*, alb. *djek* « je brûle ». V. tch. *dahněti* « brûler » à un ancien d. Le sens de « cendre », qui apparaît dans gr. *τέφρα* « cendre brûlante », se retrouve dans lat. *faulla*; le vocalisme **dho^gwh-*, attesté par ce mot latin, est celui de l'irl. *daig* « feu ». Le grec a aussi *θετταρός* « arrosé »,

Hes. On rapproche v. pruss. *dagis* « été » (pour le sens, cf. lat. *aestas*) et got. *dags* « jour » (simplement possible).

fracēs, -um f. pl. (un singulier *frax* est dans le glossaire de Philoxène) : marc d'olives = gr. *στεμφυλα*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *fraceō*, -ēs (attesté par l'abrégé de Festus et Placide); *fraccēscō*, -is (*fraccēscō*, avec c geminé dans Non. 62, 2, comme *flaccēscō*, *flaccēscō*, formes populaires à gemination de consonnes) « se décomposer, rancir »; *fracidus*, conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 3465.

On a rapproché des mots comme v. isl. *dregg* « levain, lie », v. pr. *dragios*, v. lit. *dragės*, qui reposent sur **dhregh-* « lie, dépôt »; et, d'autre part, v. irl. *mraich*, d'où *braich*, gall. *brag* « malt » (que Pedersen rapproche de lat. *marcere* (v. ce mot) dans V. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 162). Mais peut-être mot d'emprunt, comme *faex*.

fragilis, fragor : v. *frangō*.

fragrō, -ās, -āui, -āre (ā dans Catulle 6, 8, où le manuscrit présente la forme dissimulée *flagrans*, qu'on retrouve en bas latin *fragrō*, *efflāgrō* et *fraglō*) : exhale une odeur forte ou agréable.

Dérivés : *fragrantia*, -ae f.; *fragratiō* (bas latin).

Mot poétique et de la langue impériale, qui semble inconnu à la langue archaïque; non attesté avant Catulle; en tant que terme expressif a pénétré dans la langue populaire et de là dans les langues romanes, M. L. 3476 (*fra-* et *flagrāre*; v. B. W. sous *flairer*); et en celtique : britt. *flair* « pet », *fleirio* « puer », etc.; et M. L. 3477, **fragriūre*.

Le rapprochement avec skr. *ghrāti* et *jighrati* « il sent » est séduisant pour le sens; mais il ne rend pas compte de la forme du redoublement, ni de f initial. On rapproche, d'autre part, v. h. a. *bracko* « chien de chasse »; simple possibilité.

frāgum, -i n. (n'est guère employé qu'au pluriel *frāga*, -arum, d'où le singulier féminin *frāga*, -ae dans Pseud.-Apul., Herb. 37) : fraise(s). Attesté depuis Virgile. M. L. 3480, *fragum*; 3478, **fragula*.

Sans doute emprunt au même mot, d'origine inconnue, **srag-* qui a fourni le nom *pāz*, *pāzōs* du « raisin » en grec. Mais un rapprochement (secondaire) avec *fragrāre* n'est pas exclu.

***frāgus** : *recuruatio poplitis quae et suffraginatio* (Gloss.). Sans doute création de grammairien pour expliquer *suffragō*.

framea, -ae f. : framée, mot germanique; cf. Tac., Germ. 6.

frangō, -is, frēgi, frāctum, frangere : briser, abattre (sens physique et moral). Voisin de *rumpō*, qui semble, toutefois, signifier plutôt « rompre par éclatement, déchirer ». Aussi dit-on *frangere iram*, mais non *rumpere iram*; la différence est la même qu'entre « briser » et « rompre » en français, où l'on dit « mes espérances sont brisées », et non « sont rompues », mais indifféremment « j'ai la tête brisée » ou « cassée » ou « rompue », comme en latin on trouve *si membrum rupit* (l. *rupsi*?) dans la loi des XII Tables et *frangere brachium*, Cic., De Or. 2,

62, 253. Usité de tout temps. — Au rebours de *rumpō*, *frangō* a une nombreuse famille.

Formes nominales et dérivées : *frāgus*, -a, -um, adjectif second terme de composés : *con-frāgus*, cf. *confraga* « fourrés »; *nau-fragus* « qui brise son navire, qui fait naufrage », d'où *naufragō* et ses dérivés, *naufragium* n. (d'après gr. *ναυαγός*, -γλα, -γλον, -γέω); *foedi-* (archaïque et poétique), *ossi-*, *saxi-*, *siluifragus* (Lucr.); *lumbifragium* (mot plautinien, comme *crurifragius*, Poe. 886; *crurifragium*, dont Apulée, Met. 9, 23, a tiré un simple *fragium* : *crurum fragium*).

frager : 1° fait de briser, brisure, fracture; 2° bruit produit par l'objet qui se brise, fracas; sens dans lequel *fragor* s'est spécialisé, tandis que le sens de « brisure » passait à *fractura* et, dans la langue impériale, à *fractiō*, sans doute de création récente. *Frāgōsus* : cassé, brisé; âpre, raboteux, et « bruyant »; et *con-frāgōsus* : pierreux, rocailleux, rude, âpre, raboteux; *fragilis* : fragile, frêle, d'où *fragilitās* et *infragilis*; *frāgescō*, -is (Acc., Gloss.); *frāgmen* n. (usité surtout au pluriel *frāgmina*) : fragment, débris. Archaïque et poétique, suppléé par le dérivé *fragmentum*.

Dérivés en *frāct-* : *frāctiō*, -tor et *confrāctiō* (tardif), -tōrium (langue de l'Eglise); *frāctamentum* (id., Gloss.); *frāctarius* (Pline); *frāctillum* (Gloss.); *frāctūra* (depuis Caton); et *frācturārius* (Itala); *frāctus*, -ūs m. (Gramm.), et *confrāctus*, *infrāctus*, *refrāctus* (Prob. App., GLK IV 193, 9). Sur *fractum* > fr. *frais*, v. B. W. s. u.

Composés : *con-*, M. L. 2139; *dis-*, *ef-* (ec-), in-, M. L. 4412 (et *infrāctiō*); *of-* (*offringi terra dicitur cum iterum transuerso sulco aratur*, P. F. 217, 7), *per-*, *prae-*, *re-*, *suffringō* avec des doublets en -*frangō* refaits sur le simple *af-*, *con-*, *dē-*, *dis-*, *ef-*, in-, *re-*, *sub-frangō*, M. L. 266 et 266 a, 4412, 8634. Cf. aussi *refrāctārius* (Sén., Ep. 73, 1), *refrāctāriolus* (Cic., Att. 2, 1, 3), qui, par le sens, sont plus proches de *refrāgōr* que de *refringō*.

Il semble qu'il faille rattacher à la racine de *frangō* les formes avec ā du type *suff-rāgōr*, -gium et *refrāgōr*. Peut-être y a-t-il là une image semblable à celle qu'on a dans *supplōdō*.

Nombreux représentants dans les langues romanes : M. L. 3482, *frangere* (cf. fr. *freindre* et *enfreindre*), pan-roman; 3466, *fracta* « rupture », ital. *fratta* « clôture » (faite de branches brisées?), etc.; 3468, *fractum*, fr. *frais*, *frait*, *fret*; 3468 a, *fractūra*; 3469, **fragellāre*, ital. *sfragellare*; 3470, **fragicāre* (dial. nord-ital.); 3471, *fragilis*; 3472, *fragium* (napol., sarde); 3473, **fragmentāre* (roumain); 3474, *fragor*, v. fr. *freour*, *frayeur*; 3475, *frāgōsus*, esp. port. *fragoso*; 3479, *fragulāre* (sarde); v. fr. *fraillier*; 3481, **fragum* (prov. galic., port); 6113, *ossi-frāga*, fr. *orfraie*; 7160, *refringere*, *refrangere*; 7158, *refragium*, v. fr. *refrai*; 8434, *suffringere*, **süffrangere*, v. fr. *souffraindre*; d'où 8433, *suffrācta* (*souffraite* et par dérivation *souffruteux*, B. W. s. u.). Cf. aussi en celtique : br. *freuza*, de **fractō*.

La racine se retrouve dans got. *brikan* « briser », etc.; c'est une racine en -e dont *frēgi* conserve la forme longue qui a son correspondant en germanique dans les formes en *brēk-* du prétérit; *frangō* est donc le présent à nasale infixée avec une forme **bhrōg-* de la racine, cf. got. *ga-bruka* « fragment ». — Il y a une racine

*bheg-, de même sens aussi avec présent à nasale infixée : skr. *bhanākti* « il brise », v. irl. *com-boing* « il brise »; cf. arm. *bekanem* « je brise » (aor. *beki*) et skr. *bhājati*, av. *bažaiti* « il partage ». Cf. *suffrāgor*.

frāter, -tris m. : 1° frère par le sang, la parenté étant précisée par une épithète; *f. germānus*, *geminus*, *uterinus*; 2° frère par alliance; *f. patruēlis* ou *frāter* seul « cousin germain » du côté paternel; beau-frère = *leuir*; 3° membre d'une confrérie (sens qu'on retrouve en ombrien) : *frātrēs Aruālēs*, cf. gr. *φράτρα*, *φρατρία*. Comme gr. *ἀδελφοί*, le pluriel *frātrēs* peut désigner le frère et la sœur. *Frāter* s'emploie souvent comme terme d'amitié, e. g. : *quam copiose laudatur Apronius a Timarchide... Volo, mi frater, fraterculo tuo credas : consorti quidem in lucris atque in furtis, gemino et simillimo nequitia, improbitate, audacia*, Cic., Verr. 2, 3, 66, 155. De là le sens spécial qu'il a pris dans la langue érotique : « amant, mignon ». Enfin, comme *ἀδελφός*, *frāter* se dit aussi d'objets de même nature et rapprochés; de là *frātrē* : *puerorum mammae dicuntur, cum primum tumescunt, quod uelut fratres pares oriuntur, quod etiam in frumento spica facere dicitur*, P. F. 80, 21; cf. l'emploi de *soror*, *sorōriare*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3485.

Dérivés et composés : *frātria* (et *frātrissa*, Isid.) f. : *uxor fratris*; *frāterculus* et *frātelulus* (Scaurus, GLK VII 13, 13; cf. M. L. 3484, it. *fratello*); *frāternus*; d'où dans la langue impériale *frāternitās*, généralisé par la langue de l'Église; *frātruēlis* (formé d'après *patruus/patruēlis*) « fils du frère, cousin germain », M. L. 3486 (logoduv. *fradile*); *frātrō*, -ās (d'où *frātrābilitur*, Inscr. de Pompéi) et *frāterculus*, v. plus haut; *frātrēmōnium* (Not. Tir.); *frātri-cida*, -cidium, faits sur *pāricida*.

L'un des grands noms de parenté indo-européens, désignant les membres de la famille qui sont au même niveau par rapport au chef, le **poter*-, ce qui n'implique sans doute pas qu'ils étaient tous ses enfants (de même *soror*); en grec, *φράτηρ*, *φραττω* ne s'est conservé qu'au sens de « membre de la même *φρατρία* ». Le mot se retrouve dans osq. *fratrūm* (génitif pluriel), omb. *frater*, *frater* « frères », irl. *bráthir*, got. *broþar*, arm. *elbayr*, skr. *bhrātrā* (thème *bhrātr-*). Le slave et le balte ont des dérivés : v. sl. *bratrū* (*bratū*), lit. *broter-ēlis*, etc.

Pour l'u de *frātruēlis*, cf. skr. *bhrātṛvyaḥ*, av. *brātuiryō* « fils de frère ». Pour la forme, cf. *patruus* sous *pater*. Le génitif tardif *fratruum* (Ital., CIL VIII, 4202) est, comme *patruum*, analogique de *nuruum*, *socruum*.

***fratilli** : *uilli sordidi in tapetis*, P. F. 80, 14. Cf. *fratellis* : *sordium glomusculis*, CGL V 70, 17.

fraus, -dis f. (ancien thème consonantique, comme *laus*; l'ablatif est en -e; le génitif pluriel est tantôt en -um, tantôt en -ium dans les bons manuscrits, mais la poésie dactylique n'emploie que *fraudum*; quelques traces d'une graphie *frus* refaite peut-être dans des expressions comme *sē frūde* (cf. *sēdulo*); cf. toutefois *frustrā*) : tort fait à quelqu'un; dommage, perte résultant d'une erreur ou d'une ignorance personnelle ou d'une tromperie; et par suite « fraude, tromperie » : *mala fraus* comme *dolus malus*. Dans l'ancienne langue, *sē fraude*, *sine fraude* = *sine damno*, *sine noxā*; cf. aussi *facere [dare] fraudem* « faire tort à, causer un dommage à »,

fraudāre alqm alqā rē « faire tort à, frustrer quelqu'un de quelque chose », *esse fraudi* « être une cause de dommage », e. g. Lex Rubr. 2, 20, CIL I² 592, *id ei fraudi poenaeue ne esto* (sur la différence entre *fraus* et *poena*, v. Dig. 50, 16, 131), etc.; ce sens de « dommage » est encore conservé par la langue du droit, cf. Ulp., Dig. 38, 5, 1, 15, *fraus... in damno accipitur pecuniario*. Comme le dommage s'accompagne généralement de manœuvres dolosives, *fraus* est arrivé à signifier « ruse, tromperie, fourberie » et même « piège » dans la langue familière, cf. Plt., Mi. 1435; Tri. 658; Cic., Att. 11, 16, 1; Verr. II 4, 101; il s'oppose à *uis* et est uni à *dolus*, *fallacia*, etc.; cf. Dig. 1, 3, 29 et 50, *contra legem facit qui id facit quod lex prohibet : in fraudem uero legis qui saluis uerbis legis sententiam eius circumuenit*. *Fraus* enim legi fit ubi quod fieri noluit, fieri autem non uetuit, id fit... Finalement, on arrive à employer *fraus* au sens indéterminé de « crime, forfait ». Peut-être représenté dans un dialecte italien. M. L. 3487 a; en celtique : gall. *frāud*.

Dérivés : *fraudō*, -ās (à côté est signalé un parfait déponent *frausum* sum attesté chez Plaute, As. 286, et par l'abrégé de Festus, 81, 2; cf. sans doute omb. *frosotom* de **fraussō*) : faire tort à, frustrer. Ancien usuel. M. L. 3487; B. W. *flower*.

De *fraudō* dérivent *fraudātor*, -tiō et le composé *frūdō*; *fraudentus* : qui fait tort à, trompeur, fraudeur; *fraudenter*, -tia; *fraudentus* (Paul. Dig. 47, 2, 1, 3).

Cf. aussi *fraudiger*, *sociofraudus* (= *προδοστροφος*, Plt.).

Étymologie inconnue, comme celle de *laus*, dont la formation est la même. Le vocalisme a de *fraus* indique une forme « populaire », tandis que *frustrā* a un vocalisme de type normal.]

***fraxāre** : *uigilium circuire*, P. F. 81, 4; cf. CGL V 569, 9, *flaxare uigilias circumire*. Pas d'autre exemple.

fraxinus, -i (frā-?; *fraxus* tardif) f. : frêne. Ancien. Panroman. M. L. 3489.

Dérivés : *frazineus*; *fraxinus*, -a, -um, Ov., Ep. 14, 76 (metri causa); *frazinēum*, M. L. 3488. Pour la forme, cf. *taxus* et *carpinus*.

Cf. *farnus*. — On rapproche souvent le nom du « bou-leau », skr. *bhūrjah*, russe *berēza*, lit. *bērzas*, v. h. a. *berihha*. Mais ceci ne va pas sans difficulté soit de sens soit de forme.

frediānus : mot du Cod. Theod. 16, 20, 2, 2 (415 ap. J.-C.); dérivé du germ. *fredum* « aes collatum ».

***frementum**, -i n. : mot de l'Italia (Lev. 14, 54 cod. Lugd.) correspondant à gr. *θραύμα*, à Vulg. *percussura*. Forme vulgaire pour **fragimentum*? Cf. M. Leumann, Gnomon 13 (1937), p. 32.

fremō, -is, -uī, -itum, -ere : gronder (se dit de tout bruit grave et violent; du rugissement des fauves, du hennissement des chevaux, d'une foule émue ou irritée du vent, de la mer, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3492.

Formes nominales et dérivés : *fremor*, -ōris m. (poétique), M. L. 3494; *fremitus*, -ūs m., M. L. 3493; *fremebundus* (archaïque); *fremidus* (Ov.?); *fremiscō*, du (Claud. Don.). Composés : *confremō* : retentir de tous

parts; *infremō* : gronder dans, frémir; et aussi, rarement, cf. *dē*, *per-fremō*, tous poétiques.

Mot expressif déjà expliqué comme une onomatopée par Varr., L. L. 6, 67; 7, 104. On ne saurait dire à coup sûr s'il faut le rattacher au groupe de v. h. a. *bremān* « gronder », *bremo* « frelon » et de skr. *bhramarāḥ* « abeille », pol. *brzmiec* « résonner, bourdonner », ce qui est probable; le rapprochement avec lat. *murmur*, rare, en partant de **mrem*, est vague. Le grec α *βρέμω*, de même sens, avec un autre groupe initial. Cf. *premō*, *fremō*.

frendō, -is, **frē(n)sum**, -ere (et *frendēō*, *frendūi*? dans Pac. cité par Non. 447, 19, *frendere noctes misera quas perpessa sum*; cf. *fulgō/fulgeō*, etc.) : *frendere* est *frangere*; unde et *faba fresa* (conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 3498, *frēsum*, *faba frēsa*, et 3497, *fresāre*; fr. *fraise*, *fraiser*, B. W. s. u.); unde et *dentibus dicimus frendere*, P. F. 81, 8; et Varr., R. R. 2, 4, 17, *porci dicuntur nefrendes ab eo quod nondum fabam frendere possunt, i. e. frangere* : broyer (avec la meule, avec les dents); d'où, absolument, « grincer des dents ». Ancien, usuel. M. L. 3495; it. *frendire*.

Dérivés : *frendor*, -ōris (rare et tardif); *frendescō* (id.); *frēnum* (v. ce mot). Le participe *fresa* désigne aussi la farine, *similago* (Ital.).

Composés : **defrendō*, cf. P. F. 65, 22; *defrensam*, *de-tritum* atque *detunsam*; *infrendō* : grincer des dents; *infrens* ou *infrendis*, -e : *infantes sine dentibus infrendes dicuntur*, Lact. ad Stat. Theb. 5, 663; *nefrens* ou *nefrendis*, -e, cf. plus haut.

Cf. v. angl. *grindan* « frotter, broyer », lit. *grėndu* « je frotte violemment ». L'intonation du verbe lituanien donne lieu de croire que le primitif comportait une forme **gwhrendh-* athématique.

frēnum, -i n. (pluriel *frēna* et *frēnī* plus fréquent, v. Thes. s. u.; le pluriel semble plus ancien, ce qui est normal, le mot étant un collectif; le singulier n'est attesté qu'à partir de Cicéron) : bride de cheval, comprenant le mors, la têtière et les rênes; au singulier « mors, frein » (f. *mordere*), cf. *χαλινός* et *χαλινός*, -vā. S'emploie aussi au figuré et s'oppose à *calcāria*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3296; et celtique : m. irl. *srian*, gall. *ffrwy*.

Dérivés et composés : *frēnārius* (Gl.) « fabricant de freins »; *frēnō*, -ās (usuel), *frēnātor*, -tiō (rares, tardifs) et ses composés : *infrenō* « brider » (panroman, M. L. 4415); *infrenātus* « tenu en bride »; *infrenātiō* (Tert.); *refrenō* « ramener en arrière avec la bride, réfrénar »; *refrenātiō*.

infrenus, -nis (poétique) « sans frein »; *infrenātus* « qui monte sans bride »; *effrenus*, -nis « effréné », -nātus, d'où Sil. Ital. a tiré *effrenō*, -ās, 9, 496; *frēnōsus* (Ps.-Aug.); *frēniger* (Stace); *frēnuscūlī* (var. *frēniculī*) : *i ulcera circa rictum oris, similia iis quae sunt iumentis asperitate frenorum* (Isid.).

Le rattachement de *frēnum* à *frendō* est enseigné depuis Varron; cf. Serv., Aen. 8, 230, *frendere... Varro frenos hinc putat ductos*; cf. Ov., A. am. 1, 20; et c'est l'étymologie la meilleure pour le sens et pour la forme : *frēnum* de **freds-no-m*, cf. *frēsa*. L'explication par *frētus*

« soutenu, garni » proposée par Curtius, cf. W.-H., est peu vraisemblable.

frequēns, -entis adj. : terme d'agriculture, s'oppose à *rārus* et s'emploie, avec valeur active ou passive, comme synonyme de *dēnsus*, cf. Cat., Agr. 3, 5, *oletum bonum beneque frequens* (scil. *arboribus*); Varr., R. R. 3, 16, 2, *pabulumque sū frequens* (scil. *herbis*); Ov., M. 8, 329, *silua frequens trabibus*. Le sens premier a dû être « bien garni, abondant en », « serré », cf. Varr. R. R. 2, 5, 8, *inferiorem partem [codae] frequentibus pilis subcrispam*. De la langue rustique, le mot est passé dans la langue commune, où il a pris le sens de « qui fréquente un endroit, assidu, fréquent » (cf. le développement de sens de *saepe* et de it. *spesso*) : *erat ille Romae frequens*, Cic., Rosc. Am. 6, 16; *cum illis una aderat frequens*, Tér., Andr. 107; et « fréquenté, peuplé, nombreux », *frequentissimum theatrum*, Cic., Din. 1, 28 fin., et par suite « nombreux » : *uidet multos equites Romanos, frequentes praeterea ciues atque socios*, Cic., Verr. 1, 3, 7; *frequēns senātus* « le Sénat en nombre », expression technique, cf. Thes. VI 1297, 70 sqq.

Dérivés et composés : *frequentar*; *frequentia*; *frequentō*, -ās, M. L. 3496 a, avec ses dérivés, dont le terme de grammaire *frequentatiuus*, synonyme de *uērtatiuus*, gr. *συνεχής*; *infrequēns* « peu assidu » et « peu nombreux »; *infrequentia*; *infrequentātus* (Sid.).

Le rapprochement souvent fait avec *farciō* (cf. *theatrum fartum* comme t. *frequēns*) présente plusieurs difficultés de forme.

***fretāle**, -is n. : sorte de poêle à frire (Apicius).

fretum, -i n. (*fretus*, -i m., Varr., frg. Non. 205, 34; Lucr. 6, 364; T.-L. 41, 23, 167; Iord. Got. 157; Enn., Sc. 3827; Naev., Trag. 53; *fretus*, -ūs, Lucil. 939; Messalla ap. Char., GLK I 129, 7; Gell. 10, 26, 6; cf. Prisc., GLK II 27, 4, « *aliquot Italiae ciuitates... non habebant, sed loco eius ponebant* » u... *Lucretius* (I 720)... *fretu... pro freto. Quae tamen a iunioribus repudiata sunt, quasi rustico more dicta*) : détroit, bras de mer, caractérisé par l'agitation de ses vagues, d'où le rapprochement avec *feruēre* établi par les Latins; cf. Varr., L. L. 7, 22, *dictum ab similitudine feruentis aquae, quod in fretum s(a)epe concurrat* (a) *estus atque efferuescat*; Serv. Dan., Ae. 1, 557, *sane quidam a feruore dici putant*, et la figura etymologica de Lucr. 6, 427, *freta circum/feruescunt*, imitée par Vg., G. 1, 327. De là les deux sens du mot : 1° agitation, efferuescence (cf. Lucr. 4, 1030); 2° limite, fossé. Enfin, la langue poétique emploie par métonymie *fretum* pour désigner la mer. Ancien; conservé en catal. *freu*, M. L. 3499 (qui note *frētum* avec *ē?*).

Dérivés : *fretēnsis* : usité dans *Fretēnsē mare* « le détroit de Sicile »; *fretālis* : *Fretālis Oceanus* (Amm.). Composés (d'époque impériale) : *transfretō*, -ās, d'où a été tiré, semble-t-il, *fretō* (Ital.), mal attesté; *transfretān(eus)* (Tert., d'après *transmarīnus*).

Aucune étymologie claire.

frētum, -i n. : paix. Mot germanique (Greg. Tur., Mart. 4, 26).

frētus, -a, -um : qui s'appuie sur, fort de. *Frētus* est régulièrement suivi d'un ablatif : *frētus conscientia*, Cic.,

Fam. 3, 7, 6; l'emploi absolu est très rare (trois exemples dont un de Propertius, les deux autres tardifs); la construction avec le datif (qu'on trouve, par exemple, dans T.-L. 6, 13, 1, *multitudo hostium nulli rei praeterquam numero freta*) est analogique de *fidens*. Ancien, usuel, non roman.

frētus, -ūs m. (Gloss. : f., θάρος; et Symmaque). Cf. peut-être ombr. *frīte* qu'on interprète ordinairement par *frētū*, *fiducia*.

Le sens rappelle skr. *dhārdyati* « il tient », etc.; v. sous *fer(r)ūmen* et sous *firmus*. — La racine étant monosyllabique, l'-ē- serait un élément de formation indiquant l'état (type *sedēre*), ce qui convient pour le sens.

fricō, -ās, -uī, -etum, (et *fricāui*, *fricātum*), -āre : frotter. Ne s'emploie qu'au sens concret, contrairement à *terere*, qui admet aussi le sens moral (*tempus terere*), et appartient sans doute à la langue populaire. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3501; B. W. *frayer*.

Dérivés, presque tous techniques : *frictiō* (Celse), -ior, -trix (rares, tardifs); *frictus*, -ūs m. (Mart. Cap.); *frictiō* (Ps.-Apol.); *frictiō* (Celse), -ior; *frictus* (Plin.); *fricamentum*, M. L. 3500; *fricātūra*, M. L. 3502; *perfrictiō* « écorchure » (Plin.), tous de la langue impériale. Les langues romanes attestent aussi **fricāre*, M. L. 3503; **friciāre* et **frictiāre*, M. L. 3505, 3506; -*fricium*, usité surtout dans *dentifricium*.

Composés : *af*, *circum*, *con* (c. *genua sensu obsceno*), *dē*, M. L. 2520 a; *ef*, M. L. 2829; *in* (et *infriculō*, Pelag. Veter. 34), *per*, *prae*, *re*, M. L. 7159; *suf*-*fricō*. V. *frīō*; cf. *fodiō*/*fodicō*, etc.

***frīgō**, -is? : *frīgū correpta prima syllaba significat erigū. Accius Meleagro* (461) :

frīgū frīcantem corpus atrum occulte abstruso in flumine. idem in eadem (443) :

frīgū

Saetas, rubre ex oculis fulgens flammeo. Frigere est et frigitire cum sono sussilire... Afranius Priuigno (245) :

... neptis porro de lecto frīgū (Non. 308, 6 sqq.).

La première partie de cette glose repose sans doute sur une mauvaise lecture de Nonius, qui a dû confondre *erīgō* avec *frīgō*. Le verbe attesté dans la seconde partie est à rapprocher de *fringilla*, *frigutiō*.

frīgō, -is, -xī, -etum (et -zum), -ere : rôtir, griller, frire. Le sens spécial de « frire » est secondaire. Le sens premier est « faire sécher par la cuisson, cuire à sec »; cf. Caton, Agr. 106, 1, *sesquilibrium salis frīgito*; Plt., Ba. 767, *frictum cicier*, et CGL V 456, 27, *frizī cicieris* : *fabae siccatae in sole*, etc.; mais c'est au sens de « frire » que songe Isidore quand il écrit, Or. 20, 2, 23, *frizum a sono dictum, quando in oleo ardet*. Rapproché de φρύγην par Festus : *frigere et fricium a Graeco uenit φρύγην*, P. F. 80, 24. Ancien, technique. Panroman. M. L. 3510 et 3522, *friza*; 3504, **fricta*.

Dérivés : *frizor* (Gloss.); *frizorius*; *frizorium* (et *frizūria*, **frizōria*, M. L. 3524); *frizūraf*, M. L. 3526, B. W. *fressure*; *frizō*, -ās (Cael. Aurel.); cf. aussi *fricticulā* (St Jér.); *fricticus* (Orib.); et M. L. 3508, **frictūra*; 3523, **frizeolum*.

Composés : *con*, *ef*, *re*-*frīgō*.

Cf. ombr. *frehtu*, *frehtef*, T. E. II a 26; IV 31, « *frictum, frictas* »?

Sans doute mot expressif; on trouve ailleurs, au même sens, des mots semblables, mais différents : gr. φρύγην « je fais griller », skr. *bhṛiyati* « il fait griller », etc. Cf. le groupe de *frigutiō*.

frigus, -oris n. (et à partir de saint Augustin *frigus* masculin d'après *calor*, *sudor*, M. L. 3513, et à très basse époque *frigora*, *frigura* féminin construit sur le neutre pluriel, cf. M. L. 3515) : froid, froidure et aussi « fraicheur » : *frigus captabis opacum, frigida Tempe* (Vg.) au sens moral « froideur ». Le double sens, physique et moral, se retrouve dans *frīgēdō*, *frigidus*, qui souvent s'opposent à *calēdō*, *calidus*; cf. ad Herenn. 4, 15, 21, *re frigidissima cales, in feruentissima frigēs*. Cf. pour le sens φρύγος, ψυχρός. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *frīgēdō*, -ēs, -xī (-uī) (les grammairiens enseignent que le parfait est *frīxi*, qu'on lit dans Liv. Andr., Od. 17, ... *Vlizi frīxi prae panore*; *cor*; *frīgū* est récent. Dans la plupart des cas, il est impossible de décider si l'on a affaire au parfait de *frīgēdō* ou de *frīgēscō*) : être froid, M. L. 3509; *frīxi* (Greg. Tur.) : frisson; *frīgēscō*, -is et ses composés *dē*, *in*, *inter*, *per*, *re*-*frīgēscō*, M. L. 7159 a, dont le parfait est *perfrīxi* (d'où *perfrictiō* « refroidissement » (Plin.), *perfrictiuncula* (M. Aur.); *refrīxi*; *frīgērō*, -ās rare (Cael. Aur.), mais le composé *refrigeri* est fréquent et classique; dans la langue de l'Eglise, il traduit ἀναπαύω, ἀναψύχω « rafraîchir, soulager » le substantif *refrigerium* a pris le sens de « apaisement, consolation »; cf. aussi *dē*, *per*-*frīgērō*; *frīgēfaciō*, -is et -*factō*, -ās; *frigidus* (*frigidus* d'après *calidus*, cf. App. Probi, *frigida non frīda*) « froid » (M. L. 3512 (*frigidus* d'après *rigidus*); et *perfrigidus*, *frigidulus*; *frigidulus* et *frīg(i)dor* (tardif); *frīg(i)darius* (Cael. Aur.); *frīg(i)darius* (cf. *caldarius*, *tepidarius*) tiré du féminin substantivé *frīg(i)da* « eaux froides » d'où *frīg(i)darium*, -i (savoyard *frédier*, non cité par M. L.); *frīg(i)daria*, -ae; *frīg(i)dō*, -ās et *infrīgēdō*, *frīg(i)dēscō* (tardifs); *frīgēdō* (Varr.); *frigorōsus* (très tardif; M. L. 3514); cf. aussi *frigoriticus* (Greg. Tur. sans doute d'après *paralyticus* et les adjectifs de la langue médicale en -icus tirés du grec); *frigorificus* (Gell.).

Frigus semble avoir dans gr. φρύγος (de **srigos*) un correspondant exact. De même que le latin a *frīgēdō*, le grec a des formes verbales telles que le parfait ἐφρίξα et un présent φρύεω. On propose, de plus, des rapprochements incertains avec le baltique.

frigutiō, -is, -fre : *fringilla auis dicta, quod frigore cantet et uigēt, unde et frigitire*, P. F. 80, 19; « chanter (en parlant du pinson); chantonner, bavarder » Ancien (Enn., Plt.) et repris par les archaïsants. Mot familier.

De *frigutiō* existent des variantes : *fringul(t)io*, *fringut(t)io*; cf. aussi *frīgō*, *frīndiō*, *frīnniō*; *fringilla*; *frīstō*. Mot expressif de forme mal fixée, qui fait penser notamment à gr. φρυγίος (nom d'oiseau) et lit. *bruzgū*, *bruzgėti* « faire un bruit léger, crépitan ». Cf. *frīgō*.

frīndiō ou **frīndō**? : *merulorum frendere* (?) uel *ziari*, Suet. 252, 2 Reiff.; *frīndit merulus*, Thes. Gloss.

Cf. *frūtamentum* : *uox merulae*, CGL II 580, 42; *frīnniō*, -is : *pullos peperit frīnnientis*, Varr., Men. 565; *cicadum frīnniō*, Suet. 254 Reiff.

fringilla, -ae f. (*fringuilla*, -us, ce dernier dans Martial IX 54, 7. Polem. Silvius et les Gloses) : pinson, fringille; M. L. 3516, *fringuilla*.

frīō, -ās, -āre : réduire en morceaux; concasser, broyer. Rare et technique (Varr., Lucr., Plin.). N'est guère employé qu'au passif.

Dérivés : *frīabilis* (Plin.); *infrīō*, -ās (Caton, Varr., Cels., Plin.).

Au même groupe appartient *fricāre*, qui présente un élargissement « populaire » en -k- (v. Meillet, MSL 23, 50). Ni l'une ni l'autre des deux formes ne se laisse rapprocher d'un mot identique d'une autre langue. Un rapprochement avec le groupe de irl. *meirb* « mou », v. h. a. *maro* « mûr, tendre », gr. μαρμαίωμαι « je m'épuise » est vague; le skr. *mrityati* « il se désagrège » est moins loin, avec son -i- (élargi par -t-) ; de même hitt. *marriya-* « émietter, broyer (du sel) », de **mra*-, v. Benveniste, BSL 33, 140. Mais l'hypothèse reste fragile et le traitement *mr* > *fr* latin est peu sûr. — Peut-être mot expressif; v. *frīgō*, *frigutiō*.

On rapproche aussi le groupe de *friuolus*, sans plus de précision. Le sens de *refriua* (*fabā*) est trop incertain pour justifier un rapprochement.

frīsiō, -ōnis m. : loxie; oiseau dit aussi « bec croisé ». M. L. 3520. Sans doute onomatopée, comme *frūtinnīō*, etc.

frīt : *ilud... summa in spica iam matura, quod est minus quam granum uocatur frīt*, Varr., R. R. 1, 48, 3. En dehors de Varron, semble se retrouver dans Plt., Mo. 595, *ne frīt (nec erit codd.) quidem*. Cf. *ne... hīlum*.

frītilla, -ī m. : cornet à dés. Attesté depuis Sénèque. Onomatopée?

frītinnīō, -is : gazouiller, chanter, babiller (se dit des oiseaux, des cigales). Cf. *fringilla*, *fringutiō*; *frūtamentum uox merulae* (Gl.); *frītilla* (*fru-*) : *ευγέ* (Gloss.); et *frītinnīō*. Verbe expressif. M. L. 3521 a; B. W. *fredonner*.

friuolus, -a, -um : *a sunt proprie uasa feticilia quassa. Vnde dicta uerba friuola, quae minus sunt fide subnixa*, P. F. 80, 9. Rare à l'époque républicaine; un seul exemple dans Rh. ad Herenn., 4, 11, 6; toutefois, une comédie perdue de Plaute avait pour titre *Friuolāria*; surtout employé à l'époque impériale et chez les auteurs chrétiens au sens de « vain, futile, frivole; sans valeur ». Cf. le suivant?

friuusculum, -ī n. : terme de droit tardif, semble le diminutif d'un nom **friuus*, -oris non attesté; désigne une brouille passagère entre époux; cf. Ulp., Dig. 24, 1, 32, 12, *si diuortium non intercesserit, sed friuusculum, profecto ualebit donatio, si friuusculum quieuit*; cf. Isid., Or. 9, 7, 26, *friuolum est, cum eo animo separantur, ut rursus ad se inuicem reuertantur. Nam friuolum est uelut quassae mentis et effluxae nec stabilis. Proprie autem friuola uocantur feticilia uasa inutilia*.

Cf. *frīō*?

frōns, **frondis** f. (*fruns* dans Ennius d'après Charis.,

GLK I 130, 29; cf. Juret, *Phonēt.*, p. 340, et Thes. VI 1348, 10; sur la prononciation *frōs*, cf. ibid. 16; sur la longueur de l'o, ibid. 1347, 75. Il est difficile de dire si *frōns* est un ancien thème en -i- ou non; le nominatif *frondis* est tardif et rare; le génitif *frondium* est dans Sénèque et Columelle, mais *frondum* est aussi attesté; on a quelques graphies d'accusatif pluriel en -is, mais les manuscrits de Virgile ont *frondes*; cf. Thes. VI 1348, 35, 55 sqq.) : feuillage, feuillée. Singulier collectif; s'emploie néanmoins au pluriel, dès Ennius, A. 261, *russescunt frundes*. Ancien, usuel. M. L. 3532.

Dérivés : *frondeus* : de feuillage; cf. M. L. 3530, *frondia*, Thes. VI 1348, 59 sqq.; *frondōsus* feuillu, M. L. 3531; *frondōsiūs* = *ἐπιφύλλος* dans St Jérôme; *frondārius* : où l'on met des feuilles (Plin.); *frondātor* m. : émondeur qui coupe les feuilles; d'où *frondatiō* f. (cf. *holitor*, etc.) et *defrondō*; *frondeō*, -ēs : être en feuilles; *frondēscō*, -is et -*ef* : se couvrir de feuilles; *frondicō*, -ās (tardif) : avoir des feuilles, cf. *fructicāre*, *rādicāre*; *fronducula* : *quae ex frondibus amputantur* (Gloss.).

Composés poétiques : *in-frōns* (adjectif = *ἄφυλλος*) : sans feuillage, sans arbres; *frondi-comus* = *φυλλόκομος*; -*fer* = *φυλλοφόρος*; -*fluus* = *φυλλόρροος*; -*sonus* (Eug. Tolet.).

Il a été proposé divers rapprochements dont aucun ne s'impose.

frōns, **frontis** f. (et masculin chez les archaïques; cf. Non. 204, 25 sqq.; P. F. 80, 12, 136, 15, etc.; Thes. VI 1353, 9 sqq.; cf. les hésitations pour *finis* et *fūnis*; quelques graphies *fru[n]s*, *frōs*; ablatif *frontē*, génitif pluriel en -ium e. g. Hor., C. 1, 1, 29; accusatif pluriel en -is, Ov., F. 1, 135 R.) : front, partie du visage correspondant à gr. μέτωπον (dont *frōns* a tous les sens), souvent considéré comme le miroir des sentiments, d'où *frontem contrahere, remittere, ferire*; *frōns seuēra, hilara*. Dans cette acception est souvent synonyme de *uultus*, *os*, et comme ce dernier a pu prendre un sens péjoratif : « avoir le front de », « être effronté »; *frōns dūra* se dit comme *os dūrum* et est peut-être plus ancien. Nombreux sens dérivés : front, devant d'une chose, par opposition à *tergum*, *latus*; cf. *ā fronte*, *ā tergō*, *ā lateribus*; cf. aussi le sens de « faire front », c'est-à-dire « tenir tête »; aspect extérieur (par opposition à *mēns*). Terme technique de la langue militaire « front d'une armée ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3533.

Dérivés et composés : *frontō*, -ōnis m. : qui a un grand front (cf. *buccō*, *capitō*, *nāsō*, etc.); *frontālis*, usité presque uniquement au pluriel neutre *frontālia* : fronteau, tétière des chevaux, M. L. 3534; *frontātus* dans *frontātī* (scil. *lapidēs*) m. pl., Vit. 2, 8, 7 « pierres de front »; *frontōsus* (bas latin) : effronté. Cf. aussi *effrōns* (bas latin); *frontispiciūm* (tardif; cf. Thes. s. u.); *affrontō*, M. L. 267; *refrontat* : *repelli a fronte* (Gloss.).

Aucun rapprochement plausible. Il n'y a pas de nom indo-européen du front.

***frontesia** : *ostenta*, Gloss. Plac. V 22, 22. Rapproché de *φροντή*, *φροντιστήριον* (Ar., Nub. 265) par Bücheler, Rh. Mus. 39, 409; mais peut-être étrusque : cf. *tr. frontas* = *fulguratiō* (inscription bilingue de Todī).

fructus : v. fruor.

frūgi : v. fruz.

*frūmen, -inis n. : gosier? Mot de glossaire; cf. Donat ad Ter. Ad. 950, « agellist hic sub urbe paulum quod locitas foras : /huic demus qui fruatur » : fruatur... est alatur, quia « frumen » dicitur summa gula, per quam cibum lingua demittit in uentrem; Ph. 322, « fructus » cibis quia « frumen » dicitur tractus gulae qua cibis in aluom demittitur; Eu. 816, frui... est uesci, a « frumine » quod est summa pars gulae, etc. Si l'explication de Donat était exacte, il en résulterait que le sens ancien de frui serait « se nourrir de » et que le sens de « jouir de » résulterait d'un développement secondaire (comme dans uesci, auquel Donat pensait peut-être), tandis que frūges, frūmentum, fructus auraient conservé le sens ancien et, par conséquent, ne présenteraient pas une restriction analogue à celle qu'on observe dans fenum, etc. Mais il se peut que frūmen — si le mot a vraiment existé, ce dont on est en droit de douter — ait une autre origine que frui (on en a rapproché φάρυγξ); et le correspondant en gotique de frui, brukjan, a aussi le sens général de « jouir de, se servir de ».

frūmen, -inis n. : bouillie pour les sacrifices. Ancien terme du rituel, conservé par Arnobe, Nat. 7, 24. V. fruor. M. L. 4412 a, *infrūmināre?

frūmentum, -i n. (les grammairiens enseignent que le nom n'a pas de pluriel, tout en reconnaissant que frumenta s'emploie, cf. Char. I 34, 23; Diom. I 328, 19, etc. En fait, il y a de nombreux exemples du pluriel, cf. Thes. VI 1417, 55 sqq., notamment chez César : comme en français « le blé » et « les blés »; cf. Plin. 18, 152 : imber in herba utilis tantum, florentibus autem frumento et hordeo nocet... marescentia frumenta imbre laeduntur, et hordeum magis) : se dit de toutes les céréales à épi (cf. Paul. Dig. 50, 16, 77), et spécialement du blé, froment (tritium, ador), et est compris dans le terme plus général frūges qui désigne les produits issus du sol, par opposition à fructus les produits des arbres; cf. Cic., N. D. 3, 36, 86, ubertas frugum et fructuum, et à legūmina. Il ne semble pas qu'il y ait un ancien nom spécifique du blé : ador est sans étymologie sûre et peut être emprunté; frūmentum est un terme général. L' « orge », au contraire, a un nom indo-européen. Frūmentum est demeuré dans les langues romanes, it. formento, fr. froment, etc., cf. M. L. 3540; mais ces langues ont aussi, pour désigner le « blé », un autre substantif plus répandu remontant à un type *blatum, d'origine germanique; cf. M. L. 1160 et B. W. sous blē.

Dérivés : frūmentor, -āris : vient de la langue militaire « aller chercher du blé », cf. aquor, pābulo; frūmentātiō; frūmentātor; frūmentārius : relatif aux céréales ou au blé; f. ager, f. lēx, etc.; frūmentārius, -i m. : négociant en blé, etc.; frūmentāceus (tardif, fait sur triticeus); frūmentālis (Cassiod.); frūmentācius (S^t Jér.); frūmentīfer (bas latin & λ. synonyme de frūger).

V. fruor.

frūniscor : v. le suivant.

fruor, -eris, fructus sum (sans doute avec ū et à l'époque impériale fruitus sum, sur le modèle tuor, tuitus

sum; cf. Thes. VI 1423, 27 sqq., d'où fruiō, -ōnis bas latin), frui : avoir la jouissance de; et spécialement « jouir des produits, des fruits de » (suivi généralement d'un ablatif instrumental; quelques exemples archaïques ou postclassiques d'accusatif, e. g. Cat., Agr. 149, pabulum frui occipio ex Kal. Sept., cf. Thes. VI 1423, 66 sqq.). Souvent joint à ūti « se servir de » (en général à possidēre « posséder » pour en être différencié; Anton. de Term. CIL I² 589, 1, 31, quod... habuerunt possederunt ueti fructeque sunt; Cic., N. D. 2, 152, plurimis... mariūmibus rebus fruimur atque utimur, etc.; cf. le groupe ūsusfructus « droit d'user d'une chose et de jouir des fruits produits par elle ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : fructus, -ūs (génitif archaïque fructus m. : 1^o droit de percevoir et de garder en propriété les fruits produits par la chose, jouissance de ces fruits, fruit, profit; 2^o sens concret : récolte, fruit (surtout au pluriel), produit(s) de la terre, des arbres, d'un animal; bénéfice retiré de, revenu. — Bien que le fruit de l'arbre se dise spécialement pōmum, le terme générique fructus peut s'employer dans ce sens spécial, cf. Cat., Agr. 102, olea si fructum non fert procellae | uel possem fructus excutere ipsa meos. On sait que le français a différencié fructus « fruit », terme général, de pōmum spécialisé dans le sens de « fruit du pommier, pomme », et a éliminé mālum. Panroman. M. L. 3537; germanique : v. h. a. fruht, etc., celtique : gall. frwyth. De là : fructuārius : qui concerne les fruits, qui rapporte; fructuārium : rejeton de la vigne qui donne des fruits (cf. pampinārium); fructuārius, -i m. : usufruitier; fructuōsus : fructueux, fécond, et infructuōsus. — Fructesca (S^t Aug.) : déesse des moissons.

Composés : fructifer = καρποφόρος; fructiferō, -ās; fructificō, -ās (attesté à partir de Columelle) et fructico, M. L. 3536; defruor, -eris, à peine attesté; defrūmentum; perfruor (classique); perfructio (tardif).

frūniscor, -eris, -itus sum : doublet archaïque de fruor, cf. Aulu-Gelle 17, 2, 5, qui rapproche pour la forme fa-teor et fatiscor. Inconnu de la langue classique; repris à basse époque, notamment dans la langue des inscriptions. Un composé infrūnitus est dans Sén. vit. bea. 23, 3 et signalé par l'abrégé de Festus, P. F. 80, 24, fruniscor et frunitum dicit Cato; nosque cum adhuc dicimus infrunitum, certum est antiquos dixisse frunitum. Pour la forme, cf. conquiniscō, qui présente la même accumulation de suffixes.

Dans une société rurale comme l'ancienne société romaine, les substantifs fructus, frūges, frūmentum, par une restriction de sens naturelle, ont servi à désigner les produits de la terre. Cette spécialisation est sans doute italique commune; cf. ombr. frif, fri, accusatif pluriel « frūgēs », osq. fruktatiuf «*fructatiō, fructus ».

Le rapprochement de got. bruks, v. angl. bryce « utilisable » et de got. brukjan, v. angl. brūcan « utiliser » avec frūg- (cf. frūgēs, fructus) est évident. La spécialisation pour les choses agricoles, qui tient à l'importance qu'avait la campagne pour les anciens Romains et qui apparaît dans frūx, fructus, ne se retrouve pas en ger-

manique. — Mais il est difficile d'expliquer le présent fruor, sans g. Il n'y a pas en germanique trace d'une labiovélaire répondant à g^w, qui, du reste, ne serait pas normale après u. Il faudrait poser un ancien *bhrūg-we-, avec un élément de formation -w- comme dans uiuō; mais rien hors du latin n'autorise cette hypothèse. Cf. fangor. V. frūx et frūmentum.

frūstrā (sur la quantité de l'a final, v. Thes. VI 1429, 37 sqq.; Lindsay, Early latin verse, p. 116. Il est probable que frūstrā est la forme la plus ancienne [il s'agit sans doute d'un accusatif pluriel neutre adverbial]; mais le mot a dû être rangé dans les adverbies en -rā du type extrā, suprā, etc.) adv. : en pure perte, en vain. Fréquent dans l'expression de caractère familier frūstra esse « être dupe » : ne frustra sis « ne t'y trompe pas » (Plt.); frūstra habere « duper, tromper ».

Dénominatef : frūstror, -āris (et frūstrō) : 1^o absolument « traîner les choses en longueur, tergiverser »; 2^o transitivement « rendre vain »; et « tromper, abuser, fruster »; frūstrātor, frūstrātiō, etc.; defrūstror (Plt.).

Les anciens rattachaient frūstrā à fraud; il s'agirait d'un de ces mots obscurs où l'on trouve alternants au, o et ū; cf., par exemple, naugae, nūgae, etc. Plus usité que nequiquam (v. Thes. s. u.); non roman.

frustum, -i n. (ū attesté par les langues romanes) : morceau (f. pānis, lardī, carnis; se dit surtout des aliments). Ancien, usuel. M. L. 3544.

Dérivés : frustulum n., M. L. 3543; frustillum; frustitum; frustillatim « en morceaux »; frustulentus (Plt., d'après esculentus?); defrustō (tardif). Cf. M. L. 3542, *frustiāre « froisser ».

La phonétique permet de rapprocher soit irl. bruid « il brise » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 478), v. russe brūniti « gratter, raser » et tout le groupe slave de ce mot (v. Berneker, Et. sl. Wört., I, p. 90), v. angl. brisan « briser », soit gall. dryll « fragment », got. drauhsnos « χαλαράτα, ψήχια », lit. drūzgās « petit morceau », lette druska « miette ». Une décision est impossible.

frutex, -icis m. (et quelquefois féminin) : 1^o arbrisseau; 2^o jeune pousse, rejeton d'un arbre; d'où « branche, ramée, taillis » (le plus souvent au pluriel). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. cortex, caudex, latez.

Dérivés : fruticō, -ās (fruticor) et effruticō : pousser des rejetons (souvent confondu avec fructificō, cf. Ernout, frutex, fruticō, dans Rev. belge de Philol. et d'Hist., t. XXVI, 1948, p. 85 sqq.); fruticēsco, -is (Plin.); frutēscō (tardif); fruticōsus : qui pousse des rejetons; frutectum et fruticētum n. : taillis, fourré; fruticōsus.

Aucun rapprochement sûr.

*frutis : surnom de Vénus; cf. P. F. 80, 18, frutinal : templum Veneris Fruti, et Solin II 14. Emprunt par l'intermédiaire de l'étrusque au gr. Ἀφροδίτη?

frūx, -gis f. (mot racine; toutefois, le singulier est rare; la forme la plus employée est frūgēs, -um; le nominatif singulier frūgis indiqué par Varr., L. L. 9, 76, est sans exemple; cf. Thes. VI 1448, 17 sqq.) : le singulier, féminin comme lux, etc., donc de genre « animé », a dû désigner la force fécondante du sol, la récolte; le

pluriel, de sens concret, désigne les produits du sol; cf. Varr., L. L. 5, 37, quod segetes ferunt, fruges, a fruendo fructus; et, plus spécialement, les céréales. Terme plus général que frūmentum; cf. Plin. 18, 48, sunt prima earum [scil. frugum] genera : frumenta, ut triticum, hordeum; et legumina, ut faba, cicer. M. L. 3546.

frūgi indél. : ancien datif de frūx employé d'abord dans des locutions telles que esse frūgi bonae « être capable de donner une bonne récolte, ou un bon revenu »; de la terre, s'est ensuite étendu à l'homme, Plt., Ps. 468, tamen ero frugi bonae; cf. les locutions analogues, Poe. 892, erus si tuus uolt facere frugem; Tri. 278, certa est res ad frugem applicare animum. — Bonae frūgi s'est réduit à frūgi, qui a été considéré comme une sorte d'adjectif invariable, cf. Don., Ter. Ad. 958, « frugi homo » utilis ut fruges, et muni d'un comparatif et d'un superlatif frūgālior, -issimus, d'un adverbe frūgāliter (sur lesquels à l'époque impériale on a refait frūgālis, du reste très rare, et à basse époque un nominatif frūgus, frūgius, cf. Thes. Gloss. emend. s. u.), d'un nom abstrait frūgālitās, cf. Cic., Tu. 3, 18, frugalitās... a fruge, qua nil melius a terra. Ennius a même employé frūx pour frūgi homō, cf. A. 314, et Thes. VI 1455, 21 sqq. Le contraire de frūgi est nequam (cf. Cic., De Or. 2, 248; Plt., Pe. 454; Colum. 1, 9, 5), qui a évolué de la même façon.

De frūx : frūgēsco, -is (Tert., Prud.); frūgāmentum : -a a frugibus appellata, P. F. 81, 7 (sans autre exemple). Composés : frūgifer : καρποφόρος; -ferēs (Lucr.); -legus (Ov.), -parēs (Ven. Fort.), -parus (Lucr.), -perdius (-perduis?), mot créé par Plin. 16, 110, pour traduire l'homérique ἀλεσκαρπος.

L'ombrien a aussi frif, fri « frūgēs » accusatif pluriel. Le latin et l'ombrien sont les seuls à avoir conservé ce mot racine, qui n'apparaît ailleurs que dans des dérivés. V. fruor.

fu : fi. Interjection marquant le dédain ou l'aversion. Cf. gr. φῦ, φῦῶ, et /ufae. Onomatopée labiale; cf. fr. peuh l, pfu, etc., de la langue familière.

fuam, fuī : v. sum, pour l'emploi; fūtānit : fuit (cf. P. F. 79, 5, cité sous fūtō); fūtāuēro : fuēre, CGL V Plac. V 22, 14 et 30.

Le groupe de fui, fuam appartient à une racine dissyllabique dont le sens concret de « croître, pousser » est conservé seulement par le grec φῶω et l'arm. busanim (aor. busay) « je pousse », boys « plante », cf. aussi skr. bhūmīh « terre », mais qui, dans la plus grande partie du domaine indo-européen, a pris le sens de « devenir » et a servi à compléter le système de la racine *es- « exister », laquelle fournissait seulement un présent et un parfait. Le perfectum fui doit donc reposer sur l'aoriste, qui est représenté par gr. ἐφῶ, « il a poussé » et par skr. abhū « il a été », v. sl. by (bystū), lit. bū-k « sois »; l'irlandais a de même boi « a été ». Le degré zéro de la racine devant consonne est nécessairement de la forme ū : skr. abhū, gr. ἐφῶ, v. sl. byti, lit. būti, un u bref ne peut apparaître que devant voyelle, ainsi dans gr. φῶω, dans lit. būo « il a été » (qui sert de prétérit à esmī, esū « je suis »), et de même dans lat. fui et fuam, ou dans le subjonctif du perfectum, osq. fuid « fuerit ». C'est donc sur les deux formes fondamentales qui servaient l'une de perfectum, l'autre de subjonctif — subjonctif

autonome, indépendant du présent, suivant l'ancien usage italo-celtique — qu'ont été faites les formes nouvelles *fore*, *forem* et *futūrum*; même chose a eu lieu en osque, où *fusid* répond à *lat. foret* et où, de plus, le prétérit et le futur de l'inflectum sont tirés de *fu-*: imparf. osq. *fufans* « erant », futur osq. *ombr. fust* « erit », *ombr. furent* « erunt », et même en ombrien un impératif *futu* « estō ». De même que l'u bref de gr. φύς, φυτόν provient de φύομαι, en face des formes anciennes à u telles que φύλῃ, φύλον, « tribu », l'u bref de *fore* (ancien **fusi*), *forem* et de *futūrum* provient de formes telles que *fui* et *fuum*; ceci en atteste le caractère secondaire. Le procédé remonte haut; en irlandais, on trouve parallèlement des formes telles que *buih* « être », *ro-both* « on a été ». La racine de *fui* est entrée ainsi dans la conjugaison du verbe « être ». Le mélange est allé loin en celtique (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 419-441) et en germanique occidental : v. h. a. *bis* « tu es », etc. Le grec et l'arménien n'en ont pas trace.

Entrée dans la conjugaison du verbe « être », dont elle fournit, outre le perfectum, la survivance isolée *forem* et les infinitifs futurs *fore*, *futūrum*, la racine de *fui* a perdu en latin son existence propre. Elle ne fournit aucune forme nominale. La traduction du datif osque fut-elle de la table d'Agnone par « Genetrici » est aujourd'hui abandonnée, pour revenir à la traduction *filiae*, proposée par Thurneysen; v. Vetter, *Hdb.*, n° 147 et 123 b et e.

La racine avait si bien pris le caractère d'un auxiliaire qu'elle a servi à former des formes grammaticales. L'imparfait italo-celtique du type de osq. *fufans* « erant » et de *lat. legēbam*, *amābam* présente un morphème **-fā-* qui est manifestement la racine de *fui* avec la caractéristique de prétérit *-ā-* qui figure dans *lat. eram* et dans le type lit. *būvo* « il était », arm. *enay* « je suis né », etc.; dans le futur lat. *monē-bō* (fal. *pnajo* « je boirai », *carefo* « carēbō »), il y a une formation parallèle dont le second terme est sans doute le même subjonctif dont on a en vieux slave la 3^e plur. *bo* « qu'ils soient ».

D'autre part, il faut citer *fiō*, qui, à l'inflectum, sert de passif à *faciō*. V. aussi peut-être *fut(t)uō*.

**fuās* : *faciās*, CGL V 361, 35; *fuiat* : *faciat*, IV 412, 1; *fuet* : *faciet*, V 629, 10.

Formes sans autre exemple. Si elles sont correctes et ne résultent pas d'une confusion avec *fuum* ancien subjonctif de *sum*, elles s'expliqueraient comme les formes *duim* et *crēduās* anciens subjonctifs de *dō* et appartiendraient à la racine **dhē-* de *faciō*, sans l'élément *-k-*. Mais leur isolement les rend suspectes; peut-être faut-il lire : *fuās* : *fiās*, etc.; cf. *ombr. fuia* « fiat ». V. *faciō* in fine.

I. *fūcus*, -ī m. : *fucus*, algue marine, lichen roccella; teinture que l'on en tire, rouge, fard (sens propre et figuré), déguisement. Ancien (Plt.), usuel, non roman; passé en celtique : gall. *fug* « tromperie ».

Dérivés et composés : *fūcō*, -ās : teindre, farder, gr. φύκω; *fūcō*, -ōnis : gl. ἐπρυόωκος « flatteur » (cf. *fullo*, etc.); *fūcātus*, -tiō; *fūcilis*, P. F. 82, 1; *fūcōsus*; *fūcinus*; in-, of-, per-fūcō, -ās : jeter de la poudre aux yeux; *offūciae* : fards, tromperies.

Correspond au gr. τὸ φύκος avec changement populaire de genre et de déclinaison (cf. *cetus*); la correspon-

dance f : φ, au lieu du p attendu, indique que le mot grec est d'origine étrangère (sémitique) ou que les deux mots sont des emprunts indépendants à la même langue. v. Ernout, *Aspects*, p. 50 sqq., 63.

II. *fūcus*, -ī m. : bourdon, faux-bourdon. Ancien (Plt.). Non roman.

Du nom racine **bhei-* de l'abeille, dont des dérivés figurent dans : v. sl. *bčela*, lit. *būts*, v. pruss. *būte*, v. h. a. *bini*, irl. *bech*. On suppose **bhoi-ko-*; Kluge, comparant v. angl. *bēaw* m. « taon », part de **bhouk-* mais le sens est différent.

fufae : « pouah »; *interiectio mali odoris*, CGL IV 240, 2. Familier; cf. *fu*.

fugiō, -is, *fūgī*, -itum, -ere (doublet *fugire*, *fugitū*, *fugī* dans la langue vulgaire, v. Thes. VI 1475, 35 sqq., qui a passé dans les langues romanes, v. M. L. 3550, cf. *fodere* et *fodire*) : fuir (transitif et absolu), s'enfuir, éviter de (avec l'infinitif); échapper à; être exilé, banni (les sens sont à peu près les mêmes pour ceux de gr. φεύγω, qui a pu, du reste, exercer une action sur le verbe latin). Usité de tout temps. Panroman.

Formes nominales et dérivés : *fuga*, -ae f. : fuite, M. L. 3548, B. W. sous fuir; britt. *fo*; causatif *fugō*, -ās : mettre en fuite, M. L. 3549, et ses composés *au-*, *dē-*, *dif-*, *ef-*, *re-fugō*, tous rares et tardifs; *fugālia*, -ium n. pl. : fêtes pour célébrer l'expulsion des rois; *fugāx* adj. : fuyard; *fugitūus* : fugitif, M. L. 3553; *fugitūus*, -a : esclave fugitif, -ve; *fugitūarius*, -i « qui poursuit [ou qui accueille] les esclaves fugitifs »; *fugitūōsus*, φυχός (Gloss.); *fugitor*, -ōris m. : δ. λ., création plaisante de Plt., Tri. 723, d'après *bellātor*; *fugitō*, -ās : chercher à fuir, éviter (archaïque et familier). Sur *fugitō* d'après l'analogie de *fugitō/fuga* a été créé **fugitia*, qui est à l'origine du fr. *fuite*, M. L. 3552; *fugēla*, -ae f. (archaïque) et *confugēla*; *fugibilis* (Boèce) = φευκτός.

Composés en -*fuga*, -*fugus*, -*fugium* : *per-*, *re-*, *trans-fuga* m.; Fest. 236, 10, *perfugam Gallus Aelius* aut qui liber aut servus sua voluntate ad hostes transierit; qui idem dicitur *transfuga*; *pro-fugus*; *re-fugus*; *ef-*, *per-re-fugium*, M. L. 7161; *rēgifugium*; *suffugium*.

Composés de *fugiō* : *au-* (M. L. 781 a), *con-*, *dē-*, *dif-*, *ef-* (ec-), *per-*, *pro-*, *re-*, *suf-*, *trans-fugio*, dans lesquels le sens du verbe demeure inchangé et précisé seulement par le préverbe.

Dérivé d'un présent athématique **bheug-* que le grec a fait passer au type thématique : φεύγω, ἐφυγον. Le même thème existait comme nom racine d'action conservé dans l'accusatif gr. φύγα-δε; on en a au nominatif le dérivé hom. φύγα et ordinairement le dérivé φυχῇ, qui a son pendant exact dans *lat. fuga*. Le lituanien a aussi un présent dérivé *būgstu* « je prends peur » (avec une forme allongée de l'u radical), un causatif *bauginti* « effrayer » et un adjectif *baugūs* « craintif ». — En revanche, le -gh- intérieur oblige à séparer got. *biugan* « plier », apparenté à gr. πύχ- (πύσσω) et sans doute à la racine sanskrite *bhuj-* « plier », où le bh- initial représenterait un ancien groupe de consonnes et où j-est sans doute le résultat d'une dissimilation.

fulciō, -is, *fulsi*, *fultum* (à basse époque *fulciū*, *fulcītum*), *fulcre* : étayer, soutenir, supporter; et par suite

« affermir, fortifier ». Ancien, usuel. M. L. 3554, 3564 (*fulsus*).

Formes nominales, dérivés et composés : *fulcrum* n. (noté aussi *fulctrum*, Gloss.) : support, étai; pied [de lit, etc.]; *fulcrālia* : lecti ornamenta, CGL, Scal. V 600, 9). *fulmen*, -inis n. : très rare; mais semble bien attesté, Cic. Balb. 34; Ov., Am. 1, 6, 16; 2, 1, 15-20 (v. Thes. VI, 1525, l. 29 sqq.). L'homonymie de *fulmen* (issu de *fulgēre*), sur laquelle, du reste, joue Ovide, a fait triompher le dérivé *fulmentum* (*fulmenta* f. dans Caton); *fulphēre* (rare et poétique); *fulcimentum* (époque impériale) et *fulcimentō*; *fulcitra* f. (époque impériale, Vitr., Colum., Plin., Hor.), d'où *fulsor* -trix à basse époque; *fulcipedia* f. : terme d'injure dans Pét. 75, 6 « ban-fulcipoedia ? »; *affulciō*, M. L. 267 a; *circumfulciō*; *confulcro* (Vg.); *infulciō* : enfoncer (époque impériale, Sén., Suét.), M. L. 4413, 4414; *perfulciō* (tardif); *prae-fulciō*; *suffulciō* : soutenir en dessous, M. L. 8435. Cf. aussi M. L. 3563, **fulcōrium* et **refulta*, 7162.

Étymologie incertaine. L'indo-européen n'admet pas de racine commençant par la sonore aspirée nécessaire pour rendre compte de *lat. f* et finissant par une sourde. Sans doute forme à finale assourdie d'une racine **bhleg-*; la forme à c différencierait cette racine de *fulgō*. On rapprocherait v. isl. *bjalkr*, v. angl. *bealca* « poutre », lit. *balžena*, *balžėnas* « pièce de bois servant à soutenir quelque chose »; on explique ainsi exactement *lat. fulcrum*. Peut-être gr. *φάλαργς*.

fulgō, -is (forme archaïque, attestée par la poésie, cf. Thes. VI 157, 63 sqq.) et *fulgēō*, -ēs (forme usuelle et classique, Cic., Catull., Varr., etc.), -si, -ēre, -ēre : « briller » en parlant des astres, des phénomènes lumineux du ciel, et spécialement de l'éclair; de là le sens de « lancer des éclairs » (auquel il faut sans doute rattacher la glose de P. F. 82, 13, *fulgere prisci pro ferire dicebant, unde fulgus dictum est*), e. g. *Ioue fulgente*, *tonante*, Cic., N. D. 2, 25, 65 et Vat. 20; l'emploi impersonnel de *fulgū*, *fulget* « il éclaire »; cf. Cic., *Diu. 2, 72*, 149, si *fulserit*, si *tonuerit*, si *tactum aliquid erit de caelo*. Usité de tout temps. Conservé seulement dans une forme romaine, M. L. 3554 a, et en irlandais, dans le dérivé *fulgen* « ignis ».

Formes nominales, dérivées et composées : *fulgor*, -ōris m. : « éclat », sens physique et moral, cf. *splendor*, *ardor*, etc.; *fulgur*, -uris n., normalisation d'une ancienne flexion *fulgus*, *fulgeris* encore attestée sporadiquement, cf. Thes. VI 1517, 74 et 1518, 9 sqq., et conservée dans certaines langues romanes, cf. Meyer-Lübke, *Einf.* 3, § 179; B. W. sous *foudre* : éclair (= ἀστραπή), M. L. 3555. De là : *fulgurō*, -ās, impersonnel et personnel qui a tendu à remplacer *fulgēō* dans le sens de « lancer des éclairs », avec ses nombreux dérivés et composés, M. L. 3556; *fulguriō*, -is « frapper de la foudre », surtout employé au participe *fulguritū*, cf. Varr., L. 5, 70; P. F. 82, 8; *fulgurālis*; *fulgureus* (tardif).

fulmen, -inis n. : foudre, coup de foudre, différencié de *fulgur*, e. g. Sén., N. Q. 2, 57, 3, *fulgur quod tantum splendet, et fulmen quod incendit*... *fulmen* est *fulgur intantum* (= ὑπερανός). Plus fréquent que *fulgur*, cf. Thes. VI 1518, sauf dans la Vulgate, mais non roman.

Dérivés : *fulminō*, -ās : fulminer, lancer la foudre (impersonnel et personnel), foudroyer (transitif), avec

ses dérivés et son composé *diffulminō*; *fulmineus*; *fulminātus*.

Autres dérivés : *fulgetrum* (et *fulgetra* f.) : sorte d'éclair, différencié de *fulgur*, *fulmen*, sans que la distinction se laisse préciser clairement, cf. Thes. s. u. Pour la forme, cf. *ueretrum*; *fulgidus* : brillant, qui éclaire; *fulgescō*, -is : commencer à briller; composés de *fulgēō* : *ef-* (ec-), *of-*, tous deux d'époque impériale, *prae-*, *re-*, *suf-fulgēō*, presque uniquement poétiques.

La racine indo-européenne **bhleg-* devait fournir un présent radical athématique qui n'est attesté nulle part, mais que supposent la longue radicale de véd. *bhrājatē*, av. *brāzaii* « il brille » et le manque de concordance entre gr. φλέγω « j'enflamme » et *lat. fulgō* et *fulgēō*. Le grec a le nom d'action φλόξ (φλογός) « flamme ». Le vocalisme de *lat. fulmen* et *fulgur* a été déterminé par celui de *fulgō*, *fulgēō* (*fulsi* est aussi fait sur *fulgō*); le grec a φλέγμα « embrasement », φλεγμονή « inflammation » et φλογμός « flamme ». Le vieux haut allemand a *blecchen* « devenir visible », de **blakjan*. — Un vocalisme à degré zéro **bhlōg-* apparaît peut-être dans les formes baltiques et slaves, qui ont le suffixe **ske/o* : v. sl. *blišiti* (*blištiti*), *blištati* « briller » (avec type *-i/-ē-* des verbes indiquant l'état), lit. *bližgū*, *bližgėti* « briller » (avec *-zg-* de *-gsk-*; cf. le type gr. φλόγω), et ce vocalisme concorderait avec celui de *lat. flagrō* et *flamma*. Les formes latines n'admettent pas d'autre explication; mais les formes slaves *bliskū* et *bleskū* « éclat » supposent des diphtongues *-ei-* et *-oi-*; ces formes pourraient être faites secondairement sur le verbe; mais le germanique a des formes reposant sur **bhleg-* : v. isl. *blíkia* « briller », v. angl. *blīka* « briller », etc. On ne peut donc rien affirmer. Du reste, **bhleg-* et **bhleigh-* sont des formes élargies de la racine **bhel-* « briller » de skr. *bhālam* « éclat », v. sl. *bělū* « blanc », v. isl. *bāl* « feu », gr. φαλάνει « λαμπρύνει », Hes., etc. *Flagrāre* est un dérivé d'un mot **flagro* ou **flagrā-* non attesté, qui a pu disparaître par suite de son homonymie avec *flagrum*; cf., avec un autre vocalisme, norv. *blakra* « briller, faire des éclairs ». Quant à *flamma*, le -mm- ne peut s'expliquer ni en partant de -gm-, cf. *agmen*, etc., ni en partant de -gsm-, cf. *exāmen*. Il y a eu gémination expressive de la consonne médiane.

füllgō, -inis (*fulligō*, CGL II 74, 11) f. : suie. Ancien. M. L. 3558, *füligo* et **fülligō*. Cf. *cāligō*, *rōbigō*, *origō*, etc., Ernout, *Philologica*, I, p. 175 sqq.

Dérivés (tardifs) : *fülliginātus*; *fülligineus*; *fülliginōsus*. Il faut sans doute y rattacher *fülina* : coquina; *fülinārius* : coquus, coquaster; *fülināre* : coquināre, qu'on trouve dans les Gloses et qui doivent être des transformations plaisantes de *culina*, influencées par *füligō*.

Dérivé d'un thème **dhūli-*; cf. lit. *dūlis* « nuage, vapeur, fumée (servant à enfumer les abeilles) », skr. *dhūliḥ*, *dhūli* « poussière »; le lituanien a, d'autre part, *dujū* « poussière fine ». Le sens de « objet mis en mouvement vif » était celui de la racine, et l'on s'explique ainsi irl. *dūil* « désir ».

fulix, -icis (*fulica*, -ae) f. : foulque, poule d'eau. Depuis Afranius. Des traces de la double flexion subsistent dans les langues romanes; cf. M. L. 3557 et *Einf.* 3, p. 187. Diminutif : *fuliculus* m. (Gloss.).

Cf. v. h. a. *belihha* « poule d'eau », et peut-être gr. *φαλάρις*, skr. *balākā* « cigogne » ; et, pour la formation, cornic, etc.

fullō, -ōnis m. : 1° foulon ; 2° sorte de scarabée (qui saute comme le foulon). Ancien, usuel. M. L. 3562.

Dérivés : *fullōnius* ; *fullōnicus*, subst. *fullōnica* f. (scil. *ars* ou *taberna*) ; *fullōnicō*, -ās (bas latin), -cātio (= γαρπύχ) ; *infullōnicātus* = ἀναγρός (Gl.). Un verbe **fullō*, dont le participe *fullātum* figure dans les Gloses, CGL III 322, 36, est supposé par les formes romanes : fr. *fouler*, it. *fullare*, etc. ; cf. M. L. 3560. Cf. aussi 3561, **fullicāre*. Le germanique a : v. angl. *fullere* et *fullian* « fouler ».

Terme technique de type populaire, sans étymologie certaine.

fuluus, -a, -um : 1° brillant (se dit des astres, de l'Olympe, etc.) ; 2° couleur de feu, fauve. Cf. Cell. 2, 26, 11, *fuluus... uidetur de rufo aique uiridi mixtus in aliis plus uiridis, in aliis plus rufi habere*. Ancien, poétique ou technique. M. L. 3565 (*fūlus*).

Dérivés : *fuluāster*, -tra, -trum (Ps.-Apul.) ; *fuluidus* (Itala) ; *fuluor*, -ōris? (douteux ; cf. Thes. s. u.) ; *Fuluius*, -uia, -uiānus (-a herba, Plin. 26, 88), -uiaster. Certaines formes romanes du type fr. « fauve » remontent à *falvus*, CGL IV 24, 5, 23, qui est sans doute germanique. M. L. 3174.

Le groupe le plus ordinairement rapproché est celui de lit. *gelas*, v. sl. *žlūtū* (serbe *žlūt*) « jaune » ; cf. sous *fel*. Des formes à *gh*- prépalatal sont signalées sous *holus*. Sur *flauus* et *florus*, de racine dissyllabique, v. ces mots. Le suffixe *-wo- est courant dans les adjectifs désignant des couleurs ; cf. *flauus*, *heluus*, *rāuus*, etc. On le retrouve notamment dans v. h. a. *gelo* « jaune » et dans lit. *geisvas* « jaune ».

Le même suffixe se retrouve dans lit. *dūlsvas* « grisâtre » que M. Niedermann a rapproché I. F. 15, 120 sqq. Enfin, M. Burger, Rev. Ét. lat., 8 [1930], p. 227 sqq., repousse les deux étymologies à cause du sens et, comparant gr. *αἶθων* à côté de *αἶθω*, rapproche de manière séduisante le verbe latin *fulgō*, *fulgeō*.

fūmus, -ī m. : fumée. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3572.

Dérivés et composés : *fūmō*, -ās : fumer (employé surtout absolument ; l'emploi transitif est rare et tardif), panroman, M. L. 3566 (et celtique : bret. *fui*, *fu*) ; *fūmābundus* (Ital.) et *ef*, *suf*, M. L. 8436 ; *trānsfūmō*, composés d'époque impériale ; **affūmō*, M. L. 268 ; *fūmescō*, -is (Isid.) ; *fūmeus* ; *fūmidus* ; *fūmōsus*, M. L. 3569, 3571 ; *fūmārium* n. ; *fūmāriolum* n. : cheminée, M. L. 3567, 3568 ; *fūmāria* f. : nom d'une plante, καπνός ἢ κορυδάλλον : *fūmigō*, -ās : fumer (emploi absolu) ; enfumer, en médecine « faire des fumigations », de là *fūmigābundus* (Ital.) ; *fūmigium* ; *fūmigatiō* ; *ef*- et *suf*-*fūmigō*, M. L. 3570 ; *fūmi-fer*, -ficus (= χαλνοποιός) ; *fūmus terrae* m. : fumeterre, M. L. 3573.

Cf., avec le même sens, skr. *dhūmāh*, v. sl. *dymū* (s. *dīm*, *dīma* ; r. *dym*, *dyma*), lit. *dūmai* (au pluriel), v. pruss. *dumis* (gr. *θύμός* « force vitale, courage ») est trop aberrant pour être rapproché ; c'est une formation

propre au grec, à rapprocher de *θύω* « je m'élance », cf. toutefois hitt. *tuhhima* « halètement » de **dhūmō* ; B. S. ; L. LII, p. 75 et s. Le germanique a, avec un sens différent et un autre vocalisme, v. h. a. *toum* « vapeur » et, de plus, avec un autre suffixe, got. *dauns* (féminin) « vapeur ». V. lat. *suffiō* et *fūligo*.

funda, -ae f. : fronde. Puis par extension toute espèce d'objets comparables à la fronde : chaton de bague, tramail, bourse ; et aussi la balle de plomb qu'on loge dans la fronde ; enfin « bandage », sens tardif sous l'influence du grec. Ancien. M. L. 3577 (*fūnda*) ; B. W. sous *fronde* et *fonte*. Celtique : irl. *bann*, *ban*?

Dérivés : *funditor* : frondeur ; formé comme *iānitor* (de *iānus*) et sur lequel sans doute a été fait *librator*, e. g. Tac., A. 2, 28 ; *fundibulum* n. ; *fundibulus* m. (hybride latino-grec, cf. *fustibulus*) : σπευδών, « fronde » et « frondeur », M. L. 3582 a ; *fundibali* : λυθοβόλοι (Gloss.) ; *fundibālō*, -ās ; -balārius, -balātor (Itala) ; *fundālis* (Prud., ou *fūnālis*).

Funda a subi l'influence de *fundō*, auquel le rattachait l'étymologie populaire ; cf. Isid., Or. 18, 10, 1, *funda dicta eo quod ea ex fundantur lapides*, i. e. *emittantur* (cf. hom. βέλεια χέεσθαι). C'est un mélange de *funda* et de *fundō* que provient *fundiō*, -āre « lancer avec la fronde » employé au figuré par Plaute ; f. *uerba*, comme *funderē uerba*. De même, c'est par suite d'un rapprochement avec *fundō* que *fundibulum*, qui proprement désigne l'entonnoir, cf. M. L. 3583, a pu être confondu avec *fundibulus* et désigner la fronde.

A *funda* plutôt qu'à *fundus*, malgré Varron, semblent se rattacher *fundula* « impasse, cul-de-sac », *fundulus* « saucisson, andouille ».

Mot technique, sans doute emprunté au même mot qui a, d'autre part, fourni le synonyme grec σπευδών, dont l'origine indo-européenne est très douteuse (on compare σπευδάνος « impétueux »). Dans l'armée romaine, les frondeurs semblent avoir été des *auxiliāres*, originaires des Baléares (cf. Cés., B. G. II 7, 1), de même dans l'armée d'Hannibal. Il n'y a pas lieu d'accepter le rattachement, proposé par Cuny, BSL 37 (1936) 1-12, de *funda* et σπευδών à la racine **bendh-* « lier », par une évolution sémantique « bandage, ceinture », puis « bourse » et « fronde », tout ceci arbitraire.

fundō, -is, *fūdi*, *fūsum*, *funderē* : 1° verser, répandre. Correspond à gr. *χέω*, se dit des liquides, et spécialement d'un métal en fusion ; de là le sens technique de « fonder » conservé dans les langues romanes. Par analogie s'est appliqué à toute espèce d'objets, matériels ou non, qui se répandent d'une manière régulière et ininterrompue (grains, sons, larmes, odeurs, paroles, rayons, lumière, vents, etc. : cf. *fluō*) ; d'où le sens de « produire en abondance » (se dit de la terre) ; 2° terme technique de la langue militaire « disperser, mettre en fuite » (souvent joint à *fulgare*, avec lequel il allitère). Pronominal : *se fundere* « se répandre, s'étendre au loin ». Participe : *fūsus* « qui se répand, diffus, prolixe ». Usité de tout temps. M. L. 3581 ; B. W. *fondre* ; celtique : gall. *fyndu*, etc. ; cf. peut-être aussi M. L. 3582, 3584, **fundiāre*, **fundicāre*.

Dérivés en *fund-* et en *fūs-* : *fundibulum* : entonnoir, M. L. 3583, sans doute refait sur le composé

plus ancien *infundibulum* ; *fūsiō* (rare), non attesté avant Cic. N. D. 1, 15, 39, dans un passage sans doute traduit du grec : *Chrysippus ipsum mundum deum dicit esse et eius animi fusionem* (= χύσιν) *uniuersam* ; conservé dans le fr. *foison*, M. L. 3612 ; les composés *con-*, *dis-*, *ef-*, *prō-*, *trāns-fūsiō* sont, au contraire, usités. Cf. aussi *fūsiōnāticum* : διστικόν (Gloss.) ; *fūsor*, terme technique : fondeur en métaux (dans l'Itala, traduit *ολύχρος* « échanson », *pincerna*, et a un féminin *fūsiūria* ; v. Thes.) ; *fūsilis* : fusible ; *fūsiūra* : fonte, fusion (Plin.) ; *fūsus*, -ūs m. : rare, ne semble pas attesté en dehors de Varr., L. 5, 123, *fons unde funditur et terra aqua uiua, ut fistula a qua fusus aquae* ; *fūsiūria* : χωνευτικός, qui se met en fusion (Gloss.) ; *fūsiūria* : évier.

Composés de *fundō* : *af-fundō* (*affūsō*, -ās, M. L. 269 a) ; *circumfundō* (= περιχέω) ; *confundō* : verser ensemble et « confondre » (cf. συγχέω), M. L. 2141 ; *confūsio* = σύγχυσις ; *dēfundō* « tirer » du vin (= καταχέω), M. L. 2521 ; *dif-fundō* (= διαχέω) ; *effundō* (= ἐκχέω) ; *infundō* (= ἐγχέω), M. L. 4415 ; *interfundō* ; *offundō* « répandre devant soi, envelopper » ; *perfundō* « verser à travers, inonder », M. L. 6410 ; *prae-fundō* (rare, post-classique) ; *prō-fundō* « répandre en abondance » (= προχέω) ; *refundō* « reverser, refouler, rejeter, rendre liquide » M. L. 7163 ; *suffundō* (= ὑποχέω) ; *trānsfundō*, M. L. 8854 a.

fundiō, -ās : v. *funda*.

Dans les formes précédentes, le latin a généralisé le -d- de *fundō* ; mais certaines formes ne présentent pas cet élargissement. Ainsi :

1° *exfuti* : glosé *effusi* par P. F. 71, 12 (sans doute lire *exfuti* ; la quantité de la voyelle intérieure n'est pas attestée directement). Le composé suppose un simple **futus*, auquel se rattache peut-être **futiāre*, v. plus bas.

2° *fūis*, -is f. : *is* = *uas aquarium uocant futim, quod (l. quo?) in trichino allatam aquam infundebant*, Varr., L. 5, 119. De *fūis* a été tiré un dénominatif **futiō*, -is (*futiō*, Priscien, GLK II 131, 25) conservé dans le composé *effūtiō*, -is « répandre des paroles, bavarder » (doublet *effūtare* dans les gloses, cf. Thes. Gloss. s. u.). Classique, mais avec une nuance familière. De là : *effūtiū*, -a, -um (Varr.).

3° *fūtilis* (et *futilis*) : qui s'écoule ou qui laisse s'écouler facilement ; substantif neutre *fūti(t)ile* : vase à eau usité dans les cérémonies religieuses. S'emploie surtout au sens moral : « indiscret, frivole, futile » ; cf. P. F. 79, 7, *futilis dicuntur qui silere tacenda nequeunt, sed ea effundunt. Sic et uasa futilia a fundendo uocata* ; Isid., Or. 10, 109 ; CGL Plac. V 19, 16. En dérivent : *fūti(t)iliās* ; *fūti(t)iliūter* ; *effūtilis* « qui nihil retinet », CGL V 619, 8.

La racine **g'heu-* « verser » fournissait un aoriste athématique qui est conservé dans hom. *χύω*, etc. ; le présent gr. *χέω* est isolé ; le sanskrit a le présent à redoublement *jūhōti* « il verse » (en libations), il sacrifie ». Il y a un *u* dans gr. *χύλος* « suc, jus » et *χυμός* « suc », comme dans lat. *fūis*, peut-être aussi dans alb. *dule*, *dile* « cire ». — Pour obtenir un présent, les langues occidentales ont recouru au suffixe **-de/o-*, d'où got. *giutan* « verser ». Le latin combine le même suffixe avec la nasale infixée, d'où *fundō*, en face de *fūdi* ; le participe *fūsus* a été fait secondairement sur *fūdi* ; une forme an-

cienne bâtie directement sur la racine est attestée par *exfuti* (pour **futō*, v. *confutō*). Le grec a une formation intensive : *κόχω* : πόλῳ, πλήρες, Hés., avec un verbe κοχύεσκε (chez Théocrite), κοχυόειν « s'écouler en abondance ». On peut rapprocher aussi arm. *joyl* « fondu (se dit d'un métal) » et peut-être jew « forme ».

fundus, -ī m. (*fundus*, -ūs dans Paul. Dig. ; traces d'une flexion *fundus*, -eris dans Greg. Tur., cf. Thes. VI 1574, 2 sqq. ; sur la forme de latin vulgaire *fundora* (pluriel), v. Meyer-Lübke, *Einf.*, 3, p. 184 ; B. W. *scūs fond*) : 1° fond (de toute espèce d'objets : sol, mer, fleuve, vase, armoire) ; 2° fonds de terre : *fundi appellatione omne aedificium et omnis ager continetur ; sed in usu urbana aedificia aedes, rustica uillae dicuntur ; locus uero sine aedificio in urbe area, rure autem ager appellatur ; idemque ager cum aedificio fundus dicitur*, Dig. 50, 16, 211. Toutefois, de très bonne heure, *fundus* a désigné la « terre », par opposition à *aedēs* ; e. g. Plt., Tru. 174, *sunt mi etiam fundi et aedēs* ; 3° terme de droit, synonyme de *auctor*, « celui qui donne une base à, qui confirme ou ratifie » (v. Gell. 19, 8, 12) ; se dit surtout du peuple, cf. P. F. 79, 2, *fundus dicitur ager ad similitudinem fundi uasorum. Fundus quoque dicitur populus esse rei quam alienat, hoc est auctor*, et Thes. VI 1580, 53 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3585.

Dérivés et composés : *fundō*, -ās : donner un fond à, maintenir sur un fond, fonder, M. L. 3580, et ses dérivés : *fundāmen* (poétique), *fundāmentum* « fondement, base (sens propre et figuré) », M. L. 3579 ; irl. *fundaimet* ; *fundātor* (non attesté avant Vg.) ; *fundatiō* (Vitr., Itala) ; *funditus* : depuis le fond, de fond en comble (cf. *radicitus*) ; *suffundō*, -ās, M. L. 8437 ; **affundāre*, M. L. 269 ; **confundāre*, M. L. 2140 ; **ex-funderāre*, M. L. 3009 ; *exfundō* : épuiser (un exemple tardif) ; **infundāre*, M. L. 4415 a. On y rattache la forme osco-latine de Lucrèce, CIL I² 401, *fundatid* « deposuerit? », v. Vetter, *Hdb.*, p. 164., mais cette forme est peu sûre, cf. Ernout, *Textes archaïques*, n° 91.

fundānus : épithète de *mūniceps*, *mūnicipium*, cf. Gloss., *fundanus rusticus qui fundos colit*, et *pāgus/pāgānus*, etc. ; de là *Fundānius*, -a, noms propres.

profundus : < *profundum dicitur is quod* > *altum est ac fundum* (longe habet), F. 256, 19. Ancien, usuel, classique. M. L. 6772 et 6771, **profundicāre*.

lātifundium (époque impériale, Plin., Sén., Pét.) : vaste domaine.

Pour *fundulus*, *fundula*, v. *funda*.

Fundus appartient à un groupe de mots évidemment apparentés les uns aux autres, mais dont les formes diffèrent trop pour qu'on puisse poser des originaux indo-européens. L'explication de ce fait — qui est de caractère religieux — a été fournie par M. Vendryes, dans un mémoire cité sous *mundus*, l'une des formes du groupe. Le mot le plus proche de *fundus* est irl. *bond* « plante du pied », gall. *bon* « base ». Il y a une forme **bhūdhd-* dans gr. *ποθύμῃ* « fond, pied (d'une montagne) », etc. (cf. Porzig, *Wörter* u. Sachen 15, 1933, 112-139), skr. *budhndh* « sol, base », v. h. a. *bodam* « sol ». Il y a -d- dans v. isl. *botn*, v. angl. *botm* « fond » et gr. *πόδαξ*. Le -d- latin et celtique est donc ambigu. — Mais on ne peut même affirmer que f- du latin repose sur bh- ; car

Dérivés et composés : *fuscitās* (Apul.) ; *fuscēdō* (rare et tardif) ; *fuscō*, -ās (poétique) : noircir, obscurcir ; *fuscātor* (Luc.) ; *infuscō* ; *infuscus*, -a, -um ; *offuscō* : obscurcir ; d'où « ternir l'éclat, avilir, dégrader » (latin ecclésiastique) ; *offuscus* ; *offuscātiō* ; *suffuscus*, -culus.

Le rapport de *furus* et de *fuscus* est comparable à celui du v. angl. *basu* et de l'irl. *basc* « rouge ». L'élément radical est le même que celui de v. angl. *dox*, *dosk* « sombre » (angl. *dusk*), identique à *fuscus*, et, avec un autre suffixe, de v. angl. *dosen* « brun sombre ». Pour la variation de suffixe, cf. *cascus* et *cānus*.

fūstis, -is (ū d'après le témoignage des langues romanes et du celtique ; abl. *fūsti*) m. : bâton. Ancien (Loi des XII Tables), usuel. Panroman. M. L. 3618 ; B. W. sous *fūt*. Passé en celtique : irl. *sūist* « fléau », gall. *ffust*.

Dérivés et composés : *fūsticulus* (tardif), M. L. 3616 ; *fūsticellus* (Glos.), M. L. 3615 ; *fūstellus* (Gloss.) ; *fūsterna* f. : tête du sapin, partie exempte de feuilles ; *fūstuarium* : bastonnade (déjà dans Cic. ; neutre d'un adjectif *fūstuarīus* qu'on trouve en bas latin) ; *fūst(i)ārius* (tardif) ; *fūstigō*, -ās (Cod. Theod., Gloss. Philox.) : fustiger, bâtonner, M. L. 3617 ; cf. *μαστιγόω* ? ; quantité de l'i incertaine ; i comme dans *castīgō*, *fatigō* ? i dans M. L. ; *fūstitudinus* (de *fūstis* et *undō*), adjectif forgé par Plt., As. 34 ; *fūstibalis* : fronde attachée à un bâton ; hybride formé comme *fundibalis* ; *fūstō*, -ās et *dēfūstō* « bâtonner » (bas latin). Cf. aussi M. L. 3614, **fūstāgō* « rondin » ; 3619, **fūstulāre* « rosser » ; B. W. *futaine*. Pour *fūsticellus* « petit fuseau », M. L. 3615, v. le suivant.

Étymologie incertaine (celtique d'après Kuryłowicz, Mél. Vendryes, 204). *Fūsterna* semble avoir une finale étrusque ; cf. *nassūterna*, etc. Sur *fūstis* et les mots désignant le bâton, v. Manu Leumann, Z. *Bedeutungsgesch.* v. *fustis*, Hermes 55 (1920), 107.

fūsus, -ī m. (et plus tard *fūsum* n.) : fuseau ; employé

surtout au pluriel. Attesté depuis Catulle, mais sans doute ancien. Panroman, M. L. 3620. De là : **fūsāgō* « fusain », M. L. 3608 ; **fūsellus* ; **fūscellus*, par contamination avec **fūsticellus* ? M. L. 3615.

Étymologie inconnue.

futis, **futiō**, **futilis** : v. *fundō*.

***futō**, -ās, -āre : attesté dans P. F. 79, 5, *futare ar-guere est, unde et confutare. Sed Cato hoc pro saepius fuisse posuit*. La glose de Festus confond deux verbes : 1° un fréquentatif du groupe de *fu-am*, *fu-i*, qui aurait été employé par Caton (?) ; 2° un verbe *fūtāre* dont proviendraient *con-futō*, *re-futō*, non autrement attesté et qui est sans doute une reconstruction arbitraire faite sur les composés. V. *confutō*.

On a rapproché le groupe de *fundō*, mais les sens ne coïncident pas. Les autres rapprochements sont aussi incertains ; le plus vraisemblable est celui du germanique : v. isl. *bautia* « frapper, donner des coups », v. angl. *bēatan*, v. h. a. *boz(z)an*, etc., d'une racine **bhau-/bhū-*.

futuō, -is, -uī, **futūtum**, -uere : foutre, avoir des relations avec une femme.

Dérivés : *futūtor*, -trix (et *fo-trix*, Tabell. defix.), -tiō ; *confutuō* ; *dē-*, *ecfutūtus* : épuisé par la débauche (cf. pour le sens du préfixe *effētus*). Mot vulgaire (sati-riques, graffiti, priapées). Panroman (en partie avec gémée expressive **fut(u)ere* ?), cf. M. L. 3622 ; celtique : bret. *fouzaff*. Même formation que *battuō*.

Cf. irl. *bot* « penis » et v. isl. *beytill* « membre génital du cheval » ?

L'explication par la racine **bhū-* (v. *fuam*) ne rend pas compte du caractère expressif du mot ; sans doute à rapprocher de **futō* « battre » ; l'idée de *futuere* est souvent exprimée par un mot signifiant « frapper, heurter » ; cf. gr. *βυνέω* (*βλα?*), *κρούω*, *πατώ*, lat. *molō*, fr. vulg. « tirer un coup ».

Dans les mots dérivés de l'indo-européen, lat. *g* repose sur un ancien **g*, sans flottage. Mais le γ grec a servi en latin à noter la sourde *k* avec prononciation prépallatale : *ce*, *ci*, et devant consonne. Le fait est d'origine étrusque ; mais il est curieux que, pour δ et β, il n'y ait rien de pareil. Or, d'autre part, on note que, dans les emprunts à des langues étrangères, comme *gladius*, *gubernāre*, *gummi*, un *g* latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt. Les remarques de M. Fohalle, Mél. Vendryes, p. 157 sqq., ne résolvent pas entièrement la question ; v. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. L'usage s'est maintenu, car, en roman, on trouve un flottage entre *cattus* (cf. *chat*) et **gattus* (it. *gatto*) ; le gr. *κόλπος* a donné *golpus*, etc. ; M. Scheuermeier, *Einige Bezeichnungen f. d. Begriff « Hülle » in den rom. Apendialekten* (thèse de Zurich), Halle, 1920, a étudié la question de ces mots romans, p. 31 sqq.

gabaliūm, -ī n. : plante aromatique d'Arabie (Plin. 12, 99).

gabalus, -ī m. (et *gabulum*, Gloss.) : gibet, potence. Synonyme de *furca*, sans doute d'origine celtique ; cf. irl. *gabul*, gall. *gafl*, bret. *gaol* « fourche » ; en germanique : v. norr. *gafl* « Gabel ». Déjà dans Varro ; populaire. V. B. W. *gable*. M. L. 3624, **gabalaccos*, qui est à l'origine du fr. *javelot*.

gabata, -ae (*gau?*) f. : écuelle, jatte. Attesté depuis Martial, populaire, sans doute d'origine étrangère (cf. *ῥεβάτος*, Hés., let. gr. mod. *γαβάθα* ; Isid., Or. 20, 4, 11, *gautā*... *quasi cautā*... *sic et Graeci haec nuncupant* ; hébr. *kab*), représenté en roman par *gabata* « jatte », d'où irl. *gabāt*, M. L. 3625, et en germanique : v. h. a. *gebiza* ; mais *gautā* « joue » semble être un autre mot, cf. M. L. 3706 a ; B. W. sous *joue*. On a aussi à basse époque *gauessa*, v. Thes. s. u.

gaberina (*gabarna* ; *zaberna*, édit de Diocl. ; *zabarra*) : arca, ubi uestes ponuntur aut quodlibet aliud (Gloss.). Cf. ital. *giberna* ; M. L. 9586, *zaberna*.

gabinātus, -a, -um : portant l'ancien vêtement de Gabii (Nepotian. 1, 13), *Gabino ritu cinctus*.

gaesum (*gē-*), -ī n. : *grauē iaculum*, P. F. 88, 5 ; *telum Galliarum tenerum. Vergilius lib. VIII* (661) : *Alpina coruscat | gaesa manu*, Non. 555, 9. Mot emprunté au gaulois (cf. irl. *gae*, apparenté à v. h. a. *gēr*, gr. *χαῖος*, skr. *hēgaḥ*), déjà dans Varro et César ; de là *gaesātī* : mercenaires gaulois armés du *gaesum*. Cf. *cateia*, etc.

gaecum (*ge-*), -ī n. : nom de plante (la giroflée ou la benoîte ?) dans Plin. 26, 37. Origine inconnue.

gagānus, -ī m. (ou mieux *cagānus*) : nom donné au roi des Huns (Greg. Tur., Franc. 4, 29). Le grec byzantin a *γαγάνος*. Mot turc ? Cf. *khan*.

G

gagātēs, -is m. : jais (Plin.). Emprunt au gr. *γαγάτης* (sc. *λίθος*), M. L. 3635.

***gaitanus**, -a, -um (*gaitanum*) : qui sert à panser, pansement (Marc.). Sans doute gaulois ; v. Thes.

gāius, -ī m. : geai ; **gāia**, -ae f. : pie. Dénominations nouvelles et très tardives (Polemius Silvius, Orib. lat.) qui ont remplacé les noms anciens du geai, *grāculus*, et de la pie, *pica* (v. ces mots). Identiques au cognomen *Gāius* (trisyllabique dans Lucil. 422, Catulle 10, 30, Martial et Stace ; la scansion dissyllabique n'apparaît que dans Sidoine et Ausone), *Gāia*, dont l'usage est ancien et panitalique : fal. *kaios*, etc., v. Vetter, *Hdb.*, *Wörterverzeichnis*, à côté de *Gāivius* : fal. *Cauio*, *Cauia*, osq. [ga]aviēis, etc. On s'est demandé si c'était le nom du geai qui avait été employé comme surnom, ou si c'était le contraire (la même question s'est posée pour le nom du brochet, *lūcius*, et pour *Gracc(h)us*) ; ou enfin si les deux mots, le nom commun et le nom propre, étaient indépendants (v. Niedermann, IF 26, 55 et 56* ; Anthropos XXXVII-XL, 1942-1945, p. 823 sqq., et Leumann, Thes. s. u., qui voit dans *gāius* une onomatopée). *Gajus*, *gaja* sont demeurés dans les langues romanes, cf. M. L. 3640 ; B. W. *geai*.

Dérivé ? : *gāiolus*, -ī m. : mot de sens obscur qui chez Stace, Silu. 1, 6, 17, semble désigner un gâteau (en forme de geai ?).

galaticor, -āris : vivre comme les Galates (Tert., Ieiu. 14).

galba, -ae m. : nom d'un chef des *Suessiōnēs*, cf. Cés., B. G. 2, 4, 7 ; 13, 1 ; en latin, attesté comme surnom de la gens *Sulpicia*, dont le sens est déterminé par Suétone, Galb. 3 : *qui primus Sulpiciorum cognomen Galbae tulit cur aut unde traxerit ambigitur*... [putant] *nonnulli quod praepinguis fuerit uisus, quem galbam Galli uocent ; uel contra quod tam exilis quam animalia quae in aesculis nascuntur, appellanturque galbae*. — *Galba* signifie « le Gras », et l'épithète aurait servi à désigner une sorte de ver ou de larve, le « bombyx aesculi », sans doute en raison de sa forme rebondie (à moins qu'il n'y ait là deux mots distincts à l'origine et rapprochés par l'étymologie populaire). Peut-être *galbulus* « pomme de cyprès » (Varr.), d'après André, *Lex.*, s. u. Cf. v. isl. *kalfi* « mollet » (angl. *catf*) ? Mot populaire.

galbanum, -ī (*galbanus*, tardif) n. : résine produite par une plante ombellifère de Syrie. Emprunt dont la forme a pu être influencée par *galbus* ; le grec a *χαλβάνη* et l'hébreu *ḥelb'nāh*.

Dérivé : *galbaneus*. Attesté depuis Virgile. Le mot, dont l'a intérieur n'a pas subi l'apophonie, a dû être emprunté assez tard ; il appartient à la langue médicale.